

Roman
**EN PLEINE
FACE**
Abdelkader Railane



Éditions Ex-Aequo
Éditeur militant

EN PLEINE FACE

Roman

Abdelkader RAILANE

Dépôt légal septembre 2011

ISBN 978-2-35962-185-3

Collection aventure

ISSN : 2104-9696

© Illustration de couverture Hubely

©2011 editions ex aequo. Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle, interdits.

Éditions Ex Aequo

6 rue des Sybilles

88370 Plombières les bains

<http://www.editions-exaequo.fr>

www.exaequoblog.fr

Dans la même collection

Le trésor des abbesses, *de charlène Mauwls*
Le prince des favelles, *de Thierry Rollet*
Le clan du Grey Watch, *de Stéphane Béguinot*
Charles 10 ans, kidnappé, *de Florence Lemaire*

À mes parents : Habib et Fatma

À mes enfants : Habib et Sanaa

À mon épouse : Souria

À mes frères et soeurs

Au regretté Jean Perbet.

1^{er} Round

Aussi loin que je me souviens, les images les plus lointaines dont je me rappelle, ce sont celles de « Michou », Michel, Hervé et moi sur les manèges de la ducasse qui se trouvait rue de l'église.

Abdelreda Benachour ? C'est moi, mais tout le monde m'appelle Reda. J'habite le quartier de Frais-Marais à Douai. Cette année est magnifique, l'Algérie a battu l'Allemagne en coupe du monde, 2-1, buts de Belloumi et de Madjer. En plus, en septembre, je rentre au collège avec le survêt de l'équipe nationale, je vais me la péter grave.

J'ai 13 ans. Mes parents sont en France depuis 1957 pour mon reup, ma reum l'a rejoins en 1962 juste après l'indépendance avec mon frère Mohammed, ma sœur Khadija et les autres : Lakhdar, Faiza et Ouarda. Les suivants sont nés en France : Mehdi, Morad, Sanaa, Moi et enfin Moussa que l'on surnomme Moumous.

D'après ce que je sais, quand mes parents sont arrivés, ils vivaient dans une baraque en bois à Fort de Scarpe. La vie à cette époque était vraiment difficile : pas d'eau courante, pas de sanitaires, des conditions extrêmement précaires, c'était leur quotidien. Puis, quand la Cité de Frais-Marais était en construction, ils ont eu la chance d'être parmi les premiers à avoir un petit pavillon. D'ailleurs, le quartier était toujours en construction quand mes parents ont emménagé dans leur nouvelle habitation. La Cité a ensuite émergé avec une quarantaine de petites habitations, mais les logements acquis avaient la particularité de proposer un luxe certain : cuisine, salle de bain et toilettes dans les maisons contrairement à celles que les sociétés minières proposaient à leurs ouvriers. Mais il faut rappeler que les maisons des mines étaient mises à disposition à titre gracieux. Dans la Cité, on est une majorité d'Algériens : y a deux familles de Marocains et quelques européens. En effet, comme toute Cité qui se respecte, on entasse d'abord et surtout les étrangers entre eux, pour donner une illusion de mixité. On y ajoute quelques familles européennes (portugais, italiens, polonais) et une petite dose de foyers bien français (on est en France tout de même). Et voici la recette d'une Cité taillée sur mesure. À croire qu'il existe un manuel de la Cité parfaite ! En effet, quand je compare à d'autres Cités ou quartiers, on retrouve les mêmes ingrédients. Espérons que le plat sera réussi. L'avenir nous le dira.

Frais-Marais est situé à environ cinq kilomètres au nord de Douai. Nous habitons plus précisément au bord de la route nationale 17 dans la Cité des peupliers. Notre Cité est enclavée entre la nationale 17 et le canal de la Scarpe. Les enfants sont d'ailleurs gâtés : on a deux choix de mort, l'accident de la route ou la noyade, excusez du peu. Mais bon, la mort, on connaît, car notre Cité a également la particularité d'être située sur un ancien cimetière. Pas très joyeux comme résidence, mais je vous rassure, on ne dénombre aucun fantôme à ce jour. En un mot, on peut dire que l'on habite un petit monde merveilleux. Surtout pour les enfants.

Notre jolie Cité est majoritairement peuplée par des Maghrébins. Il est donc normal que mes potes, Mohand Maklouti dit Moh', Abdelah Dricis surnommé Scarfesse ou Mehdi Chihoui alias Grenouille ou encore Craps, soient également originaires de Maghrébie. On galère souvent à quatre sûrement parce que nous avons le même âge. Mais dans la Cité, 13 autres potes nous rejoignent. On est tous au collège. Tous les matins, cette horde de mauvais garçons se met en route pour l'établissement...

Moi, dans le lot, je suis le fil de fer du groupe, il est évident que je ne suis pas gros, d'où mon

premier surnom : « secs-secs ». Le second, c'est Nez de virage. Parce que c'est vrai, je ne vous l'ai pas encore déclaré : j'ai un nez tordu. À l'origine de la légende de mon nez tordu, une déformation. La cause à une origine : un mouton !

Mon enfance a commencé comme un coup au plexus. J'avais 7 ans à l'époque, mon père avait acheté le mouton pour l'Aïd, la célèbre fête du mouton que chaque musulman est tenu de respecter au grand dam des associations de protection des animaux. Il était coutumier dans la famille d'acheter le mouton deux jours avant le sacrifice et de le laisser libre dans notre jardin qui se trouvait derrière la maison. Une porte bricolée avec des planches de bois et des tôles empêchait la fuite éventuelle de l'animal. Ce jour-là, étant rentré de l'école, je jouais dans la cour avant de notre maison quand soudain, la porte ayant malencontreusement été ouverte, le mouton prit la poudre d'escampette ! Dans sa fuite, il ne me remarqua probablement pas. La collision fut inévitable. La bête m'a propulsé en arrière, et dans la chute, je me suis explosé le pif contre le mur de la maison. Ne rigolez pas ! J'ai souffert grave. Notre médecin traitant, le docteur Lesage, a voulu me rassurer en me disant que je me ferai opérer à 17 ans pour le remettre droit, car j'étais trop petit et on ne pouvait donc pas manipuler mon tarin comme il fallait. Mon père s'en est longtemps voulu. D'ailleurs, depuis cet événement, les moutons sont congédiés dans le garage avant chaque sacrifice. Ce jour-là il paraît que toute la Cité s'était mise à la recherche du mouton. Qui fut finalement pris et sacrifié le lendemain.

Voilà donc la cause de ce nez, que dis-je, ce pic, ce roc, bon bref ce tarin qui a véritablement changé mon quotidien, toute ma vie en fait.

À cause ou grâce à ce nez, je me suis inscrit à la boxe. Y avait un prof au collège qui n'arrêtait pas de m'appeler boxeur, alors je n'ai pas voulu le faire mentir plus longtemps. J'ai donc rejoint le club de Waziers « l'Étoile Pugilistique Wazieroise ». Ça fait Classe un club avec ce nom : pugilistique. Je croyais que cela voulait dire fabrique de pulls. J'ai même appris qu'on appelait les boxeurs des pugilistes et les combats des pugilats. Ben oui, dans une salle de boxe, il y a aussi un peu de culture. Pourquoi le club de boxe de Waziers ? Tout simplement parce qu'il n'y avait que celui-là dans tout l'arrondissement. Même la ville de Douai, la plus importante du territoire, n'est pas pourvue d'un club de boxe. Mais avant de parler Boxe, revenons à la Cité. Car il faut être honnête : c'était plutôt la galère pour moi. Eh oui, quand on est le moins costaud de la bande... C'est souvent moi qu'on provoque quand il y a une embrouille. Je crois que mon goût du combat m'est venu de cette époque.

Pas loin de la Cité, y a le collège. Je dois dire que je ne suis pas un bon élève. En fait, l'école, ça me gave. En revanche, j'adore l'ambiance. Mais faire sa place, c'est pas évident. Surtout quand on fait partie du Clan Maklouti. Vous savez, mon meilleur pote, Moh'. Lui c'est le caïd de la Cité. Tout le monde le craint sauf moi. Et pour cause, c'est mon meilleur ami. Moh' est comme moi maigrichon, il a les cheveux bruns frisés, très frisés, et surtout il a une dentition chaotique. D'ailleurs, je le surnomme « dents de chien ». On a toujours été ensemble, depuis l'école primaire, chez Monsieur Villaume, notre instituteur. Un mec super. Je me souviens de lui, car il nous apprenait les tables de multiplication et pour nous motiver, il avait mis en place un tournoi : on se présentait par deux, face à lui, en file indienne, toute la classe y passait. Et il nous posait une multiplication : 6 fois 8... 7 fois 4... 9 fois 6. Le premier qui répondait était qualifié et rejoignait la suite de la file. Le perdant allait

s'asseoir à sa place. J'adorais ce jeu, je l'ai gagné à deux reprises. J'en garde un souvenir merveilleux et surtout... une maîtrise parfaite des tables de multiplication. À l'époque, quand on quittait les cours vers 16h00 et que l'on rentrait chez nous, on s'arrêtait toujours chez Moh'. Sa mère nous concoctait de bons gâteaux, son père, lui, s'amusait toujours à nous poser des questions sur ce que l'on avait fait en cours. Il nous recommandait toujours de bien travailler pour pouvoir, plus tard, apporter notre savoir au pays, c'est-à-dire en Algérie. Moh' et moi, on faisait nos devoirs ensemble. Et après, on regardait Goldorak à la télé. Mais uniquement quand on avait fini...

Goldorak, c'était le dessin animé préféré des garçons de mon âge. On était dingues quand on entendait le générique, et bien évidemment, dès que l'épisode se terminait, on le rejouait dans la cour, on pouvait nous entendre au loin hurler : « Fulgure au poing », « Transformation » et le célèbre « Astérohache » l'arme décisive de Goldorak, piloté par le Prince Actarus.

Les filles avaient, elles aussi, leur dessin animé : c'était Candy. Elle était pourrie, leur série, mais bon, au club Dorothée, il y en avait pour tout le monde. Normal que l'on n'oublie pas le sexe « faible », mais franchement Goldorak à côté de Candy... c'est l'Amérique !

Donc comme je le disais, avec Moh', j'avais un traitement privilégié, j'étais intouchable. Notamment auprès de Kadour, le fou de la bande. Que dis-je, le fou de la Cité, de la ville, du département, non sans rire, il était vraiment fou.

Kadour, était animé par la haine. C'est un sentiment qui transpirait de tout son être. On ne peut parler de lui sans évoquer cette haine féroce qu'il vouait sans pitié au reste de l'humanité. Pour lui, l'humanité s'arrêtait à la Cité. Il voulait éradiquer tout le reste. Il devenait écarlate et s'énervait rapidement quand on lui manifestait un désaccord.

Un jour, suite à une altercation, on s'est battu. J'avoue que j'étais coutumier du fait, ce jour-là, il avait utilisé comme arme destructrice une corde au bout de laquelle il avait attaché une truelle de maçon ! Je n'ai jamais compris quelle intelligence pouvait engendrer ce type d'outil. N'empêche, Kadour était un vrai malade. D'ailleurs, il a effectué des séjours en asile un peu plus tard. C'était le seul garçon qui me faisait un peu flipper.

Heureusement, avec Moh' et les autres, on le mettait à l'amende quand il cherchait l'un d'entre nous. Kadour était en Classe PréProfessionnelle de Niveau (les fameux CPPN). C'était une section destinée aux retardés mentaux. Non je suis méchant : réservée aux élèves qui ont un retard par rapport au programme, et il est traditionnel de se moquer d'eux en les considérant comme des attardés.

Nous avions une petite brochette de fous dans la Cité, tout d'abord Norbert, puis Mokrane, le frère d'Abdelah, et enfin Jean-Luc, alias Nabuse, l'homme qui promenait sa hache. Tous les matins, un car s'arrêtait devant la Cité pour les emmener dans une institution spécialisée. On flippait un peu d'eux, car ils étaient capables du meilleur comme du pire, et en dehors des heures de cours, ils erraient au quotidien avec nous dans la Cité.

Pour éviter tout problème, on se tenait à l'écart. Juste un bonjour et rien de plus. Seul Mokrane avait un traitement de faveur, car c'était un fou gentil, on délirait bien avec lui. Il nous posait souvent des questions du type « *Eh, Reda c'est vrai ton frère il a acheté un vélo ?* » ou « *C'est vrai que les Arabes ils doivent pas chanter ?* » enfin des questions sans intérêt, mais qui nous faisaient rire. Néanmoins, j'avoue que l'on se moquait de lui et que ce n'était pas sympa de notre part, mais on n'était pas vraiment considérés comme des gars sympas bien au contraire.

On était une bande redoutée au collège, on inspirait la crainte. Personne ne la ramenait avec nous, même pas les mecs de Waziers, une commune voisine, qui cohabitaient avec nous dans l'établissement.

Y'a que ma sœur Sanaa qui n'aimait pas que je traîne avec cette bande. À côté de ça, je ne pouvais pas faire autrement : tous ceux de la Cité qui avaient mon âge en faisaient partie. En plus, comme Moh' était le chef, il aurait mal pris que je n'intègre pas « sa bande », moi son meilleur ami.

Le principal du collège, Monsieur Levient, n'appréciait pas beaucoup notre petite équipe, il avait instauré une règle : pas plus de deux personnes ensemble afin d'éviter tout attroupement. Cette règle ne valait évidemment que pour les Maghrébins, plus enclins naturellement à « s'attrouper ». De toute façon, on s'en moquait : dès qu'il avait le dos tourné, on en profitait pour se regrouper. Les punitions suivaient.

Malgré moi, j'aimais cette bande. On faisait bloc : quand nous avions un problème, une rixe avec une autre bande ou lorsque le malheur frappait l'un d'entre nous, comme lors de la mort du père de Youssef. Ce matin-là, nous étions en route pour l'école. On a vu les frères de Youssef sortir de la maison en pleurant, on a vite compris que son père était décédé dans la nuit.

Au collège, nous nous étions tous réunis et on avait décidé de se cotiser pour lui offrir un Coran, le livre sacré pour les musulmans, qui, à n'en pas douter, l'aiderait à consoler sa peine. Puis en réfléchissant un peu, nous nous sommes aperçus que nous n'avions jamais d'argent... Rachid se proposa de voler un Coran au jamâa, la mosquée, pas très catholique euh... musulman comme méthode, mais Dieu nous pardonnera sûrement cet emprunt. Dans chaque chose, il y a sûrement un bien.

De toute façon, il y avait retour sur investissement, car le livre sacré allait permettre à notre ami Youssef de devenir encore plus pieux, donc ce n'était pas vraiment un vol, on va dire que c'était de la délinquance sacrée et pas de la sacrée délinquance. Nuance. C'est comme les guerres, parfois on les justifie de sacrées : les Croisades, le Jihad. Ce ne sont pas des sacrées guerres, mais des guerres sacrées. Elles permettent aux combattants de rejoindre directement le Paradis, alors pourquoi un vol ne le permettrait pas également ? Mais un autre vol, différent celui-là : Pour l'Éden. Bon j'arrête, car je risque d'être soupçonné de blasphème...

Avec la bande, on n'avait pas que des bons côtés, je dois le reconnaître. La seule chose que je ne supportais pas, c'était le racket que l'on exerçait auprès des jeunes « bourgeois ». Je me souviens de deux rackettés en particulier, Sébastien et Gérald, les pauvres.

Sébastien avait le malheur d'avoir un papa commerçant qui tenait une épicerie dans le quartier de la Molitude, une cité minière de Frais-Marais. Tous les matins, il devait fournir des Mars et des Raiders, nos friandises préférées, au chef de notre groupe.

Gérald, lui, c'était encore plus grave. Il habitait notre Cité et ses parents avaient une bonne situation, c'était de l'argent qu'on lui prenait. Le « pauvre », ça fait drôle d'écrire ça quand on connaît le train de vie de ses parents. Un jour, il avait participé à une compétition de pétanque, il était rentré

dans la Cité, heureux et fier avec sa coupe dans les mains. Quand il est rentré chez lui, la coupe était devenue une sorte de sculpture métallique façonnée par un groupe de Maghrébins déchaînés, la jalousie des uns confrontée à l'arrogance qu'il avait manifestée en nous rencontrant sur son chemin avait eu raison de sa récompense.

Mais j'avoue que ces exactions exercées auprès des faibles ne me rendaient pas du tout fier, j'avais souvent un sentiment de honte qui me traversait dans ces moments-là. Sans vouloir me dédouaner, je ne me considérais pas comme mauvais et envieux, bien au contraire. J'avais souvent l'insolence de penser que j'étais mieux que mes camarades, que j'avais plus de qualités tant humaines que morales, mais bien évidemment je ne faisais pas état de ces pensées, un manque de courage certainement, mais il faut dire que je me battais déjà pas mal, j'allais pas encore ajouter des sujets de discorde. Courage fuyons. J'oubliais : on n'a jamais racketté de Maghrébins.

Faut dire que ce n'était pas le luxe pour nous à Frais-Marais City. D'ailleurs, on pensait tous (Moh', Mounir, Abdelah et les autres) que nous n'étions en France que temporairement. Nos parents nous rappelaient tout le temps que nous n'étions pas dans notre pays, que notre patrie c'était l'Algérie.

J'avais toujours l'impression en rentrant chez moi, qu'une fois la barrière du jardin passée, je revenais en Algérie. A contrario, quand je repassais la barrière pour rejoindre la Cité ou le collège, je pénétrais à nouveau sur le territoire français. Avec Moh' et Grenouille, on disait souvent que, quand on serait grands, on irait faire l'armée au « bled ».

Les français, on ne pouvait pas les encadrer, c'est raciste, pour nous ils étaient tous fachos. En fait, les racistes c'était nous, on ne pouvait pas les encadrer « les blancs ». Chaque fois que l'on avait une mauvaise note à l'école, on reprochait au prof d'être raciste et par conséquent de mal nous noter. Notre devise, c'était nous contre le mécréant qui n'était pas musulman, parce que, vous l'avez compris, nous, on était des Musulmans, des « Muslims ».

Musulman. Cette différence nous propulsait indirectement dans un communautarisme de base. Et de bas étage. Car on se considérait comme des victimes. Nous, contre eux. Eux étant les Catholiques, et les Feuj.

Les Juifs on n'en côtoyait pas. Ou alors ils ne le déclaraient pas et heureusement d'ailleurs... Car avant d'être des racistes de base, on était d'abord et surtout antisémites. On les considérait comme des traîtres, ils avaient trahi Moïse alors qu'ils avaient été choisis par Dieu. Il était naturel pour nous qu'un Arabe déteste un Feuj et vice versa. Les Juifs dominant le monde, ils sont pleins de fric et ils ont spolié les Palestiniens. Voilà pourquoi on ne les aime pas.

Dans ma jeunesse, on prenait pour acquis tout ce que l'on nous disait surtout en matière de religion. Si on nous avait dit qu'il était prohibé de boire de la limonade, on l'aurait cru sans mettre en doute la parole de celui qui nous l'apprenait et aussi dommage et idiot que cela puisse paraître, nous étions devenus antisémites de la même manière. On était vraiment cons à cette époque.

Par exemple, un jour où nous faisions une dictée le professeur donna à recopier le mot « église ». Mounir, qui était dans ma classe, se fit entendre, prétextant que nous étions Musulmans et que nous ne pouvions écrire le mot « église », car cela était interdit par la religion. Quelle connerie ! Mais comme je pensais qu'il disait vrai, tout comme mon voisin Salim, nous avons soutenu sa thèse et, ce qui est le plus grave, c'est que le prof nous a demandé de faire l'impasse sur ce mot. Grotesque n'est-ce pas ?

Vous voyez, on se considérait comme des Musulmans, mais, en fait, on ne connaissait rien de notre religion. Nous l'étions surtout par hérédité.

Ce qui est grave, c'est de penser que si j'avais eu des parents juifs j'aurais été considéré par mes amis comme un paria ? C'est bizarre de penser qu'on hait ou qu'on aime une personne en fonction de son ethnie, sa religion voire selon les agissements de ses parents ou ses ancêtres comme les Harkis ou les Juifs. Pauvre Monde !

En apprenant lors du cours d'histoire, les horreurs de la Shoah, j'ai échangé avec des potes du quartier pour avoir leur avis sur la question. L'horreur a continué lorsque certains m'ont confié leur point de vue :

— *Hitler a pas fini le boulot.*

— *C'est du pipeau tout ça ils ont jamais été persécutés.*

— *Dieu les a punis sur terre.*

J'ai honte d'entendre tout ça, heureusement que la majorité de mes amis condamne comme moi la barbarie des nazis. Personne ne mérite ce que les Juifs ont subi.

Mais tout n'est pas désespoir dans ma petite vie. Un des plus beaux moments qui me revienne de l'époque, c'est la période du Ramadan 1983.

Le Ramadan 83 est pour moi celui qui restera à jamais gravé dans mes souvenirs.

Dès que l'on sortait du collège, on avait le rituel des devoirs et on embrayait tous, Moh' le premier, vers un match de foot. On allait au stade, sans en avoir le droit d'ailleurs, on escaladait le mur et enfin, on prenait possession du stade en organisant des petits tournois.

Malgré la soif et la chaleur, nous prenions un plaisir fou à jouer en se prenant pour nos idoles qui n'étaient pas Platini, Tigana ou Giresse les meneurs de jeu de l'équipe de France, mais plutôt Belloumi, Madjer et Mustapha Dhaleb, les héros de l'équipe d'Algérie. Faut dire que ces derniers nous ressemblent plus, tant physiquement que religieusement et culturellement. Il est donc normal que nous nous identifions plutôt à ces joueurs.

Cette année-là, le Ramadan avait lieu en juin : par conséquent, on mangeait vers 21h35. Nos parents nous laissaient donc jouer jusqu'à vers 21h00, ensuite, c'était la douche et « Bismillah » le repas commençait. Souvent Moh' venait manger avec nous ou j'allais manger chez lui. J'adorais rompre le jeûne chez lui. Sa mère préparait d'excellents cannellonis façon orientale, très goûteux et très épicés. Sa sœur Souria était la spécialiste de la pizza : des pizzas de 4 cm d'épaisseur où l'on trouvait plus de viande et de champignons que de pâte, hum... !

Lors du Ramadan, la hrleila, une espèce de soupe épaisse de pois cassés, de pois chiche et de morceaux d'agneau, est le repas par excellence. La feufla, une ratatouille de poivrons, suivait. Tout cela servi avec du pain arabe que nos mères préparaient chaque jour. Nos mères avaient la particularité de tout préparer elles-mêmes, gâteaux, pain, repas et même tapis et oreillers.

Chaque fois qu'un agneau était égorgé, ma mère confectionnait tantôt des tapis, tantôt des oreillers en peau de mouton. Dans un premier temps, la peau était lavée puis salée, ensuite, elle était enduite d'une mixture que ma daronne préparait avec de la farine du lait et d'autres denrées pour durcir la peau. Elle en faisait un tapis de prière. D'autre fois elle récupérait la laine de la peau, la passait entre deux grosses et grandes brosses pour l'adoucir et la stocker dans un tissu cousu pour la circonstance. À l'issue de l'opération, on obtenait un oreiller moelleux. Et plein de puces.

L'expression « tout est bon dans le cochon » s'applique parfaitement à l'agneau. Mes parents avaient le chic pour tout récupérer ou tout manger. Avec les abats, ma mère préparait des petites bourses que l'on appelle Boukbouka. Le principe est aussi simple que la fabrication des oreillers : elle préparait des petits sacs avec la panse de l'animal qu'elle fourrait avec le foie, le cœur et les autres abats. Elle rajoutait un peu de riz, le tout agrémenté d'épices de chez nous. Ça faisait un met spécial Maghrébie qui enchantait nos papilles.

Pour faire des frites, il n'était pas rare que le gras de l'animal soit utilisé en guise d'huile. Je ne garantis plus le goût, mais à l'époque rien à signaler. Enfin, les excréments que l'on récupérait dans la panse de l'animal servaient d'engrais naturel pour mon père qui creusait un trou au jardin et y versait les défécations de l'ovidé.

Égorger des animaux peut sembler barbare à première vue. Cependant si mon père agissait de la sorte ce n'était pas de gaieté de cœur, mais simplement parce que notre religion nous le commandait. En effet, celle-ci nous impose la consommation de viande « hallal » : ce qui signifie « tuée selon le rite musulman ». Concrètement, cela veut dire égorgée au nom de Dieu. Comme à notre époque les boucheries « hallals » n'étaient pas légion, mon paternel n'avait d'autre choix que de se fournir en « hallal » par lui-même.

Il ne procédait au sacrifice d'animaux (agneaux, lapins et poulets) que lorsque nous en avions besoin. Ce n'est qu'une question alimentaire. Seul l'agneau égorgé pour l'Aïd El Kébir est sacrifié dans un but purement religieux.

Le sacrifice de l'Aïd donne droit à un traitement particulier. Notre agneau est en général livré la veille du sacrifice. Ma mère dépose du henné sur le front de l'animal en pratiquant une sorte de massage, une tradition du pays paraît-il.

Enfin, toute personne qui passe à la maison est invitée à contempler le sacrifié ainsi lors de cette contemplation on peut entendre : « *Il est beau, il va être bon, il a l'air d'avoir peu de graisse* ». Ou au contraire : « *Il est gros, il doit être un peu gras, ses dents sont usées, il doit être vieux* ». Ou encore : « *Il est vieux sa viande sera longue à cuire* ».

Enfin, on peut tout entendre et surtout n'importe quoi sur le pauvre animal. Néanmoins, je n'ai personnellement pas beaucoup de pitié pour eux, nul besoin de vous rappeler ce que l'un des leurs m'a fait... Je sais, je sais, il ne faut pas généraliser. Jamais. En tout cas, pour l'animal, c'est un aller simple pour le firmament. Encore une histoire de Paradis.

L'Aïd, c'est aussi une journée de fête. On est d'ailleurs dispensé de cours ce jour-là. Contre notre gré, mais non, je plaisante. Les Chrétiens ont Noël, nous on a l'Aïd. C'est moins intéressant je vous le dis tout de suite.

Les petits cathos, ils ont des bûches glacées, des chocolats, un réveillon et surtout des jouets ! Et bien nous, que dalle. On s'est fait avoir sur ce coup-là. Nous, on a droit à des bonbons et puis c'est tout. Et les bonbons, c'est comme pour Halloween : il faut aller les chercher soi-même. Pour ça, on doit faire le tour de la Cité, maison par maison, du porte-à-porte comme un représentant et si on vend bien notre came on a plus ou moins de bonbons.

Alors vous allez me dire c'est quoi ça « came » ? Et bien c'est tout simplement savoir bien se présenter, parler arabe c'est un plus et souhaiter comme tout bon petit Musulman qui se respecte la bonne fête à ses auditeurs en utilisant la formule suivante « *Aïd Mabrouk* » ou « *Mabrouk Aïdek* ». Ça

veut dire bonne fête tout simplement.

Alors certaines familles donnent des bonbons, d'autres des fruits ou encore des œufs durs. C'est « au petit bonheur la chance ». J'oubliais. Une famille arabe dans la Cité ne donne jamais rien. Alors, on n'y va pas, mais on envoie les plus jeunes pour les voir se prendre une porte ou un « *Dégage !* ».

Ma mère, elle, prépare toujours un panier de bonbons pour les enfants qui viennent taper à la porte. Elle distribue avec une main énergique, mais peu généreuse, des sucreries dans les sachets que présentent les petits lors de leur venue.

L'Aïd, c'est aussi le moment propice pour la confection de gâteaux arabes. D'ailleurs, j'ai remarqué que nous ne mangeons des pâtisseries orientales que lors de 3 occasions : l'Aïd el Seghir qui marque la fin du Ramadan, l'Aïd el Kebir la célèbre fête du mouton et enfin lors d'un mariage, voilà les seules occasions que nous avons de manger des gâteaux « faits maison ».

Le père de Moh' et le mien s'entendaient parfaitement, il n'était donc pas rare que je passe la nuit chez lui et lui chez moi. Nous étions l'un et l'autre les meilleurs amis de la Cité.

Quand il m'arrive de passer la nuit chez lui, son père nous raconte des histoires après le repas, sur la vie du Prophète et comment il avait propagé la religion. On apprend également des chapitres du Coran comme la sourate al Fatiha, nécessaire pour effectuer les 5 prières obligatoires quotidiennes. Apprendre les prières, c'est pas marrant parce c'est du par cœur, déjà apprendre ses leçons en français c'est galère alors en arabe je vous dis pas.

Mon père aussi était pratiquant : il s'acquittait chaque jour de ses prières. Il était poseur de voie ferrée. Quand il rentrait du travail vers 16h30, son entrée à la maison était remarquée : tous les jours, il transportait derrière sa mobylette Peugeot bleue un sac de charbon qu'il ramenait de son travail, grâce à lui, on n'avait pas à acheter de charbon et on pouvait se chauffer gratuitement. Heureusement d'ailleurs, car avec sa modeste paie, il lui était impossible de subvenir à nos besoins. Dans un premier temps, mon père avait travaillé à la mine, avant d'avoir la bonne idée de changer d'employeur et opter pour un poste en plein air, il travaillait pour un sous-traitant de la SNCF, Tetramat.

Il avait débarqué à Marseille en 1956 et pris le train direction Paris où un emploi l'attendait. Malheureusement (ou heureusement) mon père s'est endormi dans le train et a loupé l'arrêt capital. Il est alors descendu en gare de Douai.

Arrivé à Douai, des policiers le voyant perdu lui ont conseillé de rejoindre un camp de Maghrébins à Waziers. Ce qu'il fit. Au camp, une collecte fut organisée pour l'aider, celle-ci lui permit de s'acheter une pelle pour pouvoir travailler et un « 700 ». Le 700 est un pain de sept cents grammes et constitue le second « outil » pour pouvoir travailler. Le lendemain, mon père parcourait 9 kilomètres avec ses nouveaux amis pour rejoindre la mine où tous travaillaient.

Voilà les débuts difficiles et laborieux de mon paternel. Mon père ne parlait évidemment pas le français, lui et ses compagnons de misère étaient d'un courage extrême. L'Algérie Française de l'époque ne leur offrait que très peu de solutions à part vivre comme un serf dans les campagnes, au service de colons. La métropole promettait à certains d'entre eux un avenir meilleur et c'est cet avenir que mon patriarche était venu chercher.

El Haj est le nom que l'on donnait à mon père dans le quartier. Il était très respecté, c'est un homme que l'on définissait comme « droit », droit dans sa parole, droit dans ses actes, et droit dans son hygiène de vie.

Pourtant, ce ne fut pas toujours le cas. Quand mon grand frère Mohammed avait décidé en 1970 d'épouser une Française de souche, une Gauloise prénommée Nicole, il avait obtenu la bénédiction de mon père. L'ensemble de la Cité avait alors manifesté son mécontentement auprès de lui, en prétextant que ce n'était pas du tout conforme à notre religion. Qu'en acceptant une telle union, il cautionnait un acte mécréant. Malgré tout, mon daron avait maintenu sa position et accepté ce mariage entre un musulman et une catholique. Ma mère en revanche avait dans un premier temps refusé cette alliance entre mon frère et sa future femme. Du côté de la Gauloise, ce fut l'inverse. Sa mère n'y fit pas obstacle, mais son père, militant communiste tendance stalinienne pesta pendant des années. Au mariage, mon père et la mère de Nicole furent seuls présents. Mon père eut toutes les peines du monde

pour résister à la belle-mère de son fils qui voulait l'entraîner dans une valse. Une plante se souvient encore du goût du champagne... À décharge de ma mère, je dois dire qu'elle était très malade à l'époque.

En effet, de ce que l'on m'a dit ma mère eu une époque difficile marquée par la maladie. Un état dépressif accompagné d'un trouble du comportement avait eu raison de sa raison. Mon père avait tout essayé pour la soigner, ainsi aux dires de mes sœurs, bon nombre d'Imams ou de guérisseurs étaient venus la soigner, mais en vain. Heureusement pour elle, mon père était très ami avec le Fqih de la Cité, le Fqih est un homme instruit, qui connaît les 60 hezb (parties) du Coran. Il officie pour les mariages, procède à la prière funéraire lors d'un décès... Il est aussi compétent pour pratiquer l'exorcisme. Le Fqih Mezari était donc venu à la maison et avait soigné ma mère en lui récitant chaque jour des sourates et en invoquant la puissance d'Allah. Ses prières furent probablement entendues, car ma mère guérit quelque temps plus tard. Les voies du Seigneur ne sont donc pas si impénétrables que ça. Durant toute sa maladie, ce fut ma sœur Khadija qui assura les tâches ménagères et notre éducation. Pour ce faire, elle dû renoncer à ses propres études et mis de côté ses propres rêves.

Peu de temps après, mon père fut une deuxième fois au cœur d'une polémique dans la Cité. Cette fois, c'était ma sœur Faiza.

L'histoire de cette polémique trouve son origine dans le fait qu'El Haj n'avait pas le permis. Étrangement, il ne se sentait pas capable de le passer. Il était l'un des seuls papas de la Cité à ne pas l'avoir.

Aussi, nous ne pouvions pas, comme les autres familles du quartier, aller chaque 1^{er} samedi du mois au supermarché faire nos courses. Mes sœurs, mes frères et surtout moi étions jaloux des autres enfants de la Cité qui allaient faire leurs courses dans de grands supermarchés en voiture. Nous, nous étions condamnés à marcher jusqu'au magasin « Nova » qui se trouvait à 5 kms de la maison. Avec mon père qui tirait une charrette à bout de bras.

C'est pour ne pas pénaliser la famille et afin de remédier à ce manque, que mon père a décidé, en 1976, d'inscrire ma sœur Faiza au permis de conduire. Il a payé intégralement et immédiatement son inscription et ses leçons de conduite. Peu de temps après, ma sœur a obtenu son permis, et mon père a emprunté pour la première fois pour lui offrir une voiture.

Quand ma sœur arriva pour la première fois au volant de sa Talbot dans la Cité, les réactions furent aussi rapides que vives. Papa avait une nouvelle fois dépassé les limites en donnant le mauvais exemple.

Les vieux du quartier sont venus le voir pour manifester leur mécontentement, « *Comment as-tu osé montrer à nos filles qu'elles peuvent passer le permis, tu vas leur ouvrir les yeux* ». Faiza était la première fille de la Cité d'origine maghrébine à passer le permis ! L'autonomie de ma sœur a été un bouleversement tectonique pour les habitants de la Cité. Pour les hommes bien sûr. Mais surtout pour les femmes...

À cette époque, la gent féminine dans notre communauté avait malheureusement une place peu enviable. En effet, la méconnaissance de la religion couplée aux coutumes et traditions du pays engendre, dans certaines familles, une réelle emprise sur la vie des jeunes filles. Il n'était pas rare que les filles soient mariées dans le cadre de mariages arrangés, sans que celles-ci aient leur mot à dire. Ce fut le cas de ma sœur Khadidja. Mariée en 1973, elle ne connaissait pas ou peu son mari. Elle l'avait

rencontré quelque temps avant et avait accepté ce mariage. Mais à l'instar de ce qui se passait dans d'autres familles, Khadidja avait la possibilité d'accepter ou de refuser sans pression de mes parents. Elle avait d'ailleurs refusé d'autres prétendants auparavant, que des moches. Ainsi, lorsque les darons du quartier de Frais-Marais s'étaient manifestés auprès de mon père, celui-ci était resté droit dans sa décision, assumant pleinement sa prise de position en inscrivant mon autre sœur, Ouarda, à son tour au permis de conduire.

L'avenir donna raison à mon daron et fit bondir encore plus les traditionalistes de la Cité. Quelque temps après avoir obtenu son permis, Faiza décrocha un emploi dans une usine. Cette prise de poste signifiait également un apport d'argent pour le foyer familial. Faiza devenait un modèle d'émancipation dans toute la Cité : ce fut la première fille maghrébine à occuper un emploi. Et quel boulot, à l'usine, avec une majorité de mecs. Papa allait à nouveau subir les soubresauts des voisins. Qu'ils aillent au diable !

Faiza, qui était la fille préférée de mon père, bénéficiait d'une attention particulière. Quelques années plus tard, elle allait décevoir El Haj.

En effet, la voiture en poche, elle pouvait sortir en boîte avec Ouarda le samedi soir. À l'insu de mon père. Elle prétextait travailler de nuit et emmener Ouarda pour bosser avec elle. Ces virées nocturnes eurent raison de la vertu de Faiza lorsqu'elle fit la rencontre de Zoubir, son futur mari. Quelques mois plus tard, c'est le ventre arrondi qu'elle dut expliquer à mon père qu'elle voulait se marier avec un inconnu rencontré dans une discothèque... Inconnu qui avait la particularité d'être un blédard. Un blédard, c'est un mec venu du bled, et donc sans papiers. La réaction de papa fut à la mesure de sa déception, il n'adressa plus la parole à Faiza pendant des années.

Mon père avait les qualités de ses défauts. C'est-à-dire qu'il était droit dans ses comportements et ses convictions, et quand on contrevenait à ses convictions, sa colère était à l'échelle de sa droiture : Intégrale. On évitait tous de le décevoir sauf Morad et Ouarda.

Ma sœur Ouarda, qui était la rebelle de la famille, refusait toute allégeance aux coutumes et à la religion. Ce qui la préoccupait, c'était de profiter de la vie. Elle n'hésitait pas à braver au quotidien les interdictions de mon père. Ouarda fumait, sortait en boîte, buvait de l'alcool... C'était une rebelle, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Elle s'habillait par conséquent comme elle le souhaitait et surtout pas comme le dictaient certaines coutumes ou codes vestimentaires de la communauté.

Pour sortir en boîte le week-end, elle mettait en place plusieurs stratagèmes. Parfois, elle se targuait d'aller chez les Amadi, nos voisins, passer la soirée pour couvrir son futur méfait. Elle passait un long peignoir sous lequel elle dissimulait ses vêtements de sortie. D'autres fois, elle allait aux toilettes et sortait dehors par une minuscule fenêtre pour rejoindre ses complices de la Cité. Ouarda avait comme surnom « Kahla », Noir en arabe, en référence aux négresses des groupes de soul qui défilaient dans les clips. Ouarda sortait donc avec les garçons de sa génération. Aucune autre fille de la Cité n'aurait osé braver les interdictions des frères et du père comme elle le faisait. Oser sortir avec les garçons de la Cité était le comble de l'interdit.

Un jour qu'elle était sortie, elle eut la surprise de trouver quelqu'un allongé dans son lit. Comme il n'est pas rare dans une famille maghrébine de se voir squatter son lit par un frangin ou une frangine, elle demanda :

— *Shcone ? (qui est ce ? en arabe).*

La voix de mon père hurlant se fit entendre.

— *Baba Noël !!!*

S'ensuivit une raclée mémorable qui nous réveilla tous. On s'y mit à plusieurs pour réprimer la violente colère de notre père.

Ce qui fait la particularité de Ouarda dans ce genre d'événement, c'est que suite à cet incident, nous lui avons demandé ma sœur Sanaa et moi le visage larmoyant :

— *Ça va Ouarda ?*

Et là sans se démonter, en arborant une mine plutôt satisfaite, elle nous répondit :

— *Oui, ça va j'ai passé une super soirée !*

Peu importe le prix à payer, ce qui l'intéressait, c'était de prendre du bon temps. C'était la courageuse philosophie de « squelette ». Un autre surnom qu'on lui donnait, elle pesait à peine 45 kilos, mais pouvait manger comme 5. Sa taille de guêpe l'aidait, quand elle s'échappait par la fenêtre des toilettes pour sortir en boîte. Elle laissait derrière elle un sac de vêtements (surtout des survêtements et des pulls). Pourquoi ? Tout simplement pour amortir les coups de mon père qu'elle prévoyait pour son retour !

Ma mère, elle, tempérait mon père à chacune de ses colères. Et des colères, mon père avait plusieurs occasions d'en vivre avec les bêtises que nous avions coutume de faire.

Chez Moh', la vie était différente, ses sœurs avaient des comportements beaucoup plus en adéquation avec la religion et les traditions. Il faut dire que Moh' avait des grands frères que je qualifierais d'exigeants et stricts avec ses sœurs. Alors que chez nous, mes grands frères ont rapidement quitté la maison pour vivre leur vie de couple. Le départ de mes deux plus vieux frères Mohammed et Lakhdar a été vécu par Faiza et Ouarda comme un véritable soulagement, et pour cause, elles ont vécu un véritable calvaire avec les aînés.

À la maison, ils avaient imposé une vraie dictature : ainsi mes sœurs devaient faire le ménage, repasser les chemises des dictateurs qui sortaient chaque samedi soir. Je n'utiliserai pas le terme « esclaves », mais c'était tout comme. Et bien évidemment, aucun contact avec un garçon. C'était la règle de base. En revanche, eux avaient le droit de copiner voir de copuler à gauche et à droite. Car ils avaient l'avantage d'être des garçons. Un garçon ne perd jamais son honneur contrairement à une fille. Voilà encore un héritage qui nous vient d'une tradition culturelle.

Sans vouloir excuser mes frères, ils ne répétaient que ce qui se pratiquait ailleurs, et reproduisaient au sens strict ce que les autres demeures de la Cité pratiquaient dans l'enceinte familiale.

Mon père avait eu le courage de dire « *Non* » aux autres pères de la Cité. Mes frères ont probablement manqué de ce courage. Mais tout ça, c'est du passé.

Moi, je continue ma vie dans la Cité avec les autres. Le soir, j'aime jouer au jeu fétiche de la Cité. Ce jeu, on l'a baptisé « la massacre ». La règle est simple : c'est une poursuite, les grands de la génération de mon frère Morad, qui sont au nombre de 5, poursuivent les plus jeunes de ma génération, on est entre 12 et 17. Et s'ils nous attrapent, c'est le passage à tabac... Attention, un vrai passage à tabac. Il m'est arrivé de sortir d'une de ces corrections avec un œil au beurre noir, quelques contusions et autres hématomes. Ce qui nous plaisait dans ce jeu, c'est l'adrénaline que nous ressentions au moment des poursuites. Pour rien au monde, nous n'aurions raté une partie de massacre. Le terrain de jeu, c'était la Cité. Nous ne reculions devant rien pour nous camoufler. Parfois on se planquait sous une voiture, d'autres fois dans une poubelle, nous redoublions d'ingéniosité pour éviter une capture.

Je me souviens d'une fois où j'étais caché sur le toit du garage des Marissa, une famille de la Cité dont le père n'était pas du tout commode. Il m'a surpris par la fenêtre de sa chambre, je revois encore nos visages, nos regards se croiser. J'ai vite senti que les choses allaient se dégrader.

— *Fous le camp de mon garage Espèce de hmale (en arabe Âne)* me lança-t-il. Ce cri fut le synonyme de ma capture. Mes poursuivants ont vite compris l'origine de ce brouhaha.

Ce soir-là, je réussis quand même à éviter les souffrances d'une terrible raclée car j'avais anticipé mon éventuelle capture. J'avais donc enfilé plusieurs blousons et pulls pour amortir le choc des coups (vous vous souvenez ? La technique de Ouarda...). J'avais dû insister sur l'épaisseur de mes vêtements, car les coups ne faisaient pas si mal que ça. Sauf au visage...

Avec le recul, je dois avouer que ce jeu est un peu idiot, prendre des coups gratuitement tout ça pour un chouïa d'adrénaline, alors qu'en boxant j'aurais la même chose. Et en plus, je serais payé.

Moh' et moi, nous avions une autre distraction (enfin si on peut appeler ça comme ça). Dans les cours des quartiers voisins, on volait les bouteilles vides de limonade qui étaient consignées et le lendemain, nous nous rendions au supermarché. Les bouteilles nous rapportaient 30 centimes de francs l'unité, en moyenne, on volait 10 bouteilles afin d'obtenir 3 francs. Avec cet argent, on se payait une bouteille de limonade, pleine cette fois, et un paquet de chips que l'on dégustait ensemble le long du canal.

Dans la famille, le seul qui remarque mon manège et qui me couvre, c'est mon frère Morad. Lui, c'est le délinquant de la famille, il est toujours dans les mauvais coups. Il boit et il fume même du shit. Un jour, ou plutôt un soir, il m'a réveillé dans la nuit pour l'aider à dissimuler un de ses méfaits. Il était rentré sans bruit avec 3 grands sacs de voyage remplis de confiseries, gâteaux et chocolats.

Il me dit :

— *Aide-moi, il faut qu'on cache tout ça !*

— *Mais où ? lui répondis-je.*

— *Je sais pas, trouve, t'es con ou quoi ?*

Et là, j'ai eu une idée. Mais dans le même temps, je donnais ma cachette préférée de la maison

(j'avais donc l'âme d'un voleur ?). Dans le salon, nous avions un grand living room noir, contemporain. Et derrière se trouvaient des renforcements. Ensemble, et sans bruit, nous avons déplacé le meuble et rempli tous les espaces vides de chocolats, de bonbons et de gâteaux. On pouvait trouver des Mars, des Raiders, du nougat, des Pépitos...

Au petit matin, avec toute la difficulté que provoque une courte nuit, je prenais le chemin de l'école avec néanmoins une satisfaction personnelle, celle d'avoir dans ma poche comme goûter, non pas une tartine de confiture comme à chaque fois, mais deux barres de Mars que Morad m'avait refilées la veille.

Pour écouler son stock, Morad sortait en douce 3 ou 4 paquets par jour et expliquait à mon père qu'il avait travaillé à la ferme et qu'avec l'argent il avait pu s'offrir ces quelques plaisirs. Bien évidemment, mon père n'aurait jamais accepté les petits cadeaux de son fils s'il en avait connu l'origine.

Peu de temps après, la police fit son entrée pour la première fois dans la vie française de mon père. Ils venaient pour Morad. Je compris enfin d'où venait son petit pactole. Avec un autre gars de la Cité, Fouad Marissa, alias « le bossu », ils avaient cambriolé l'épicerie coopérative. Lors de la perquisition, il indiqua aux policiers où se trouvait le reste de son larcin. J'avais anticipé l'arrivée des schmitts et j'avais caché dans un autre endroit une partie de la marchandise. Morad ne m'a jamais dénoncé pour ma modeste participation. Lorsqu'il fut relâché, il passa un mauvais quart d'heure entre les mains de mon père. Je me souviens encore très bien de la colère de ce dernier. Il avait étranglé mon frère avec du câble d'antenne. Nous étions tous intervenus pour qu'il le relâche. J'avais très mal au cœur pour Morad.

Mais en même temps, c'était son choix. Et il connaissait les colères du daron. Mon père ne pouvait pas supporter l'idée que nous n'ayons pas un comportement exemplaire dans le pays qui nous accueillait. Il était très respectueux de l'état qui lui permettait de travailler et de faire vivre confortablement sa famille. Pour lui, il était évident que la finalité de notre passage en France était d'amasser de l'argent pour construire notre maison à Relizane, en Algérie pour y vivre. Ma mère aussi était très exigeante avec nous. Il n'était pas rare que la raclée fuse lorsque nous n'étions pas « sages ». Elle était une mère méditerranéenne, toujours à s'inquiéter pour ses enfants et plus particulièrement pour ses fils. Chaque fois que l'un d'entre nous tardait à rentrer, elle s'inquiétait et n'hésitait pas à aller le chercher dans la Cité. On pouvait naturellement l'entendre crier « *Morad, Morad* » quand celui-ci était parti en virée sans prévenir personne.

Chez nous, c'est ma daronne qui tenait les comptes et le portefeuille. Mon paternel lui n'avait qu'un seul centre d'intérêt lorsqu'il rentrait du travail : son jardin. En effet, mon vieux excellait dans le domaine de la culture des plantes, il avait toute sorte de légumes : radis, navets, carottes, petits pois, fèves, maïs, pommes de terre et même des piments qu'il prenait soin de bichonner. Le plus beau, c'est que mon père ne cultivait pas tous ces légumes uniquement pour notre propre consommation, car il donnait généreusement à de nombreuses familles de la Cité le fruit de son travail.

À la maison, nous sommes donc 8 avec mes parents. Morad et moi dormons dans la même chambre, Mehdi avec Moussa. Sanaa est avec Ouarda. Heureusement, notre petit pavillon compte 4 chambres. Mon frère Mohammed est marié et s'est installé à Dunkerque. Il a deux enfants. Ma sœur Khadidja habite à Douai et a cinq enfants. Lakhdar vit à Wasquehal, il a deux filles et un garçon. Enfin, Faiza, dans le « pêcher », puisque non mariée, a un enfant. Cette dernière vient nous rendre visite quand mon père n'y est pas. Quand il rentre du travail et qu'il comprend qu'elle est à la maison,

il reste dans le garage et attend de voir sa voiture s'éloigner marquant ainsi son départ. Depuis qu'il avait appris sa grossesse, il s'était refusé à lui adresser la parole. Néanmoins, ma mère avait obtenu qu'elle puisse quand même venir à la maison.

Faiza, c'est la plus dévouée à la famille, toujours la première pour aider les autres, c'est notre mère Theresa maghrébine. Elle est d'une gentillesse hors norme, elle est également très intelligente. À la voir, jamais on ne pourrait penser qu'elle est ma sœur tellement elle ressemble à une Française de souche. Ses traits sont fins, ses cheveux lisses et noirs contrastent avec sa peau très blanche. Contrairement à mes frères et moi, Faiza est plus française physiquement que mentalement. Elle revendique fièrement sa nationalité algérienne puisqu'elle est née au bled. Elle s'occupe des papiers de mes parents qui ne savent ni lire, ni écrire. Ni le français, ni l'arabe. Elle emmène également ma mère pour les courses. Faiza ne limite pas son dévouement à mes parents, elle aide également ma sœur Khadija dont le mari Houcine est alcoolique. Houcine travaille en déplacement comme chauffeur routier, il rentre le week-end et passe ces 2 jours à boire et à maltraiter ma sœur. Il n'était pas rare de la voir fuir son domicile pour se réfugier à Frais-Marais avec ses enfants.

Mon père a dû parfois faire preuve de violence envers Houcine pour protéger sa fille. Pendant que Faiza entoure Khadija, lui boit et joue. Heureusement, Faiza mobilise les services sociaux. Pourtant, Houcine n'est pas un mauvais bougre. Quand il est à jeun, il est très gentil et très généreux avec nous. Parfois un petit cadeau sous forme de jouet, parfois une pièce de 5 francs avec laquelle il nous invite à aller acheter des friandises. Mais ses petites attentions sont entachées par ses dérives alcooliques.

Pour mes pauvres sœurs, la vie de mère ne commence pas sous les meilleurs auspices : l'une est mariée avec un alcoolique, et l'autre est mère d'un enfant dont le père est reparti au bled. Pourtant, Dieu sait combien elles étaient méritantes et dignes d'avoir une vie de bonheur et de sérénité. Ce qui me rend triste, c'est qu'un mari, un conjoint puisse provoquer la tristesse, la détresse d'une sœur, d'une mère. Faiza, c'est celle dont je suis le plus proche. Elle m'emmène souvent chez le médecin ou faire des emplettes, un petit cadeau m'attend toujours lors de nos déplacements.

Faiza s'occupe également de ma future opération chirurgicale, celle de mon nez, celle que je ne souhaite pas faire même si parfois les moqueries et le regard des autres m'amènent à penser autrement.

Le regard des gens est en effet, assez particulier. D'abord, c'est un regard sans intérêt vers mon visage. Puis lorsque le spectateur s'aperçoit qu'une chose dans mon visage n'est pas conforme aux normes de beauté, il focalise et porte un regard insistant sur mon nez. Ce moment dure jusqu'à ce que l'intéressé croise mon regard et là... c'est toujours le même rituel, une volte-face de 90° marquée par la peur ou la gêne.

J'assume ma différence, j'en fais une force, un sacerdoce. Le milieu de mon visage fera, j'en suis sûr ma réussite, cette déformation marquera ma différence et ma particularité. Ni la moquerie, ni l'exclusion, et surtout pas la pitié n'auront raison de mon ambition et de mon optimisme.

D'ailleurs, mon frère Mohammed, l'aîné, me rappelle toujours que mon « handicap » doit me servir de motivation, que dis-je mes « handicaps ». J'allais oublier que je suis arabe.

Mon frère aîné vient nous voir parfois et ses visites sont souvent craintes, car il est sévère avec nous et nous pose beaucoup de questions : sur l'école, sur notre comportement tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la maison... Chaque fois que nous apprenons sa visite, des vérifications s'imposent : le cartable, les cahiers, la trousse, tout doit être à sa place, propre et bien entretenu. Viennent ensuite la vérification de l'hygiène, les oreilles, les mains, les pieds. Idem, tout doit également être nickel. Si par hasard il nous arrive d'être pris en défaut, le serment est de rigueur voire parfois la gifle comme pour Morad, l'habitué.

Ce dernier ne se plie jamais aux règles instaurées par Mohammed, ce qui a pour conséquence d'énervier prodigieusement mon grand frère. Quand je raconte à Moh' la visite de mon frangin, il éclate de rire, car lui aussi c'est un rebelle et jamais il n'accepterait qu'un de ces frérots puisse se comporter de la sorte. Pour me consoler, il m'emmène souvent avec lui en virée chez son oncle qui habite un quartier voisin. Là-bas, nous sommes reçus comme des pachas : zlabia, makroute et cornes de gazelles. Sa tante est une pro de la pâtisserie et je découvre avec stupéfaction le plaisir qu'elle a en nous voyant nous régaler de ses doux délices.

Moh' ne comprend pas pourquoi je me suis inscrit à la boxe « *T'es malade ! Quelle drôle d'idée d'aller prendre des coups dans la tronche !* » aime-t-il à me rappeler, oubliant un peu vite « la massacre ».

Ce qu'il ne comprend pas c'est que ce n'est pas une drôle d'idée qui me motive, mais plutôt un besoin. Celui de pouvoir me vider, d'évacuer la haine qui m'anime, la rancœur que j'ai de voir les autres me dévisager et arborer un sourire narquois, sourire de moquerie gratuite.

J'ai le nez d'un boxeur, et bien boxeur je serai pour donner une signification, une raison d'exister à mon pif. Quelle belle revanche pour moi, si un jour, je devenais champion, mais pour que ma vengeance puisse avoir un impact hors du commun, il faut que je devienne un grand champion. Voilà ce qui se passe dans mon esprit lorsque je m'entraîne, j'apprends avec rigueur et passion mon nouveau sport. Je m'entraîne 5 fois par semaine, du lundi au vendredi, et j'attends, j'espère le jour où mon

entraîneur Kid René m’annoncera mon premier combat.

Kid René a 78 ans. C’est un homme trapu, de petite taille, les bras courts, de larges rides sur le front, il a le nez retroussé, les lèvres un peu déformées. Il porte une redingote bleue, des souliers de cuir noir étincelants et dégage une odeur d’eau de Cologne. Sa démarche est vive et énergique. Il faut lui parler à haute voix, car il porte un sonotone.

Je me souviens comme hier du 1^{er} jour de notre rencontre. Je pénétrais pour la 1^{ère} fois dans une salle de boxe et demandais au premier venu qui était le responsable. On me désigna alors Kid.

— *Bonjour monsieur, je voudrais m’inscrire pour faire de la boxe.*

— *Ah bon, et pourquoi veux-tu être boxeur ?* me répondit-il.

— *Pour être champion.*

Un rire généreux s’échappa du vieil homme. Quand il comprit que j’étais sérieux, il se ravisa et me dit :

— *Eh bien mon garçon, commence vite l’entraînement parce qu’il y a du boulot pour que l’on aille chercher le titre.*

Un clin d’œil de sa part clôtura notre discussion.

En effet, seul un titre de cette envergure m’assurera le respect de tous. Un respect que je pratique peu auprès des autres, mais, à ma décharge, je n’ai que 13 ans. En revanche, l’irrespect dont je suis le témoin au quotidien attise en moi de la haine et du mépris pour les Français.

Le summum fut atteint lors de la journée parents – professeurs. J’étais allé avec mon père rencontrer mes professeurs. Mes résultats n’étaient pas excellents, néanmoins ils n’étaient pas non plus catastrophiques. C’est un peu la fleur au fusil que je me rendais auprès de mes geôliers de l’apprentissage pour recevoir le visa pour le passage en 5^{ème}. Nous avons donc fait la queue pour rencontrer mon professeur principal. Pendant cette attente, je regardais ou plutôt j’admirais avec attention les expressions du visage de Madame Brossin, et pas gros seins comme on l’avait surnommée, ma prof de musique. Alors qu’elle recevait les parents de Jean-Marc Bruzon, je voyais combien elle était attentive et portait un intérêt certain pour ne pas dire un certain intérêt au père et à la mère de Jean-Marc. Ce dernier n’était pas ce que je qualifierais de bon élève, néanmoins les sourires et la convivialité régnaient dans cet intermède prisé par l’Education Nationale. Quand vint notre tour, les choses se passèrent bien différemment. Dès que nous avons pris place mon père et moi, l’expression de notre hôte, sa convivialité, ses sourires, son attention avaient disparu comme par enchantement. Il est vrai que mon père ne parlant pas français le dialogue s’annonçait difficile, mais pas impossible. J’étais en outre chargé de faire la traduction. Pourtant, la seule chose qui m’apparut, ce fut le désintérêt qu’elle portait à mon géniteur.

Je me souviens encore de ses paroles :

— *Bon eh bien, Abdelreda a de bons résultats, il faut qu’il continue, c’est bien hein Monsieur, bon travail faut faire encore comme ça.*

Et pour couronner le tout, elle indiqua du pouce que c’était bien. La rencontre ne dura pas plus de 3 minutes même pas un round, alors que je n’avais ni la moyenne en anglais, ni en sciences naturelles... Mais qu’importe. N’étais-je pas destiné à devenir un manuel comme tout immigré qui se respecte, mais qu’on ne respecte pas vraiment.

Malheureusement, ce constat se vérifia avec les autres professeurs. Heureusement, certains d’entre eux ont apprécié et félicité mon père pour l’intérêt qu’il portait à l’instruction de son fils, tout étonnés qu’ils étaient de voir un papa arabe dans l’enceinte de l’école. Je me souviens d’un échange convivial cette fois entre mon père et mon prof de math, un pied-noir qui maîtrisait parfaitement la

langue de Saladin. Dans la salle où se tenaient d'autres tables avec un professeur et des parents, un superbe silence s'imposa quand mon prof pied-noir se mit à tenir la jambe de mon paternel en arabe. Caduc, mon rôle de traducteur me rendait à l'enfance.

Je ne connais pas d'écrivains ou de philosophes d'origine arabe, en revanche j'aime la littérature française notamment Albert Camus. Quel plaisir lorsque j'ai découvert « L'étranger » et « La peste ». Pourtant je ne parle pas de cette passion pour la lecture à mes camarades de Cité, même pas à Moh'. De peur de passer pour « un gwer » (français) ou un « pur crème » comme on les appelle. Nous, on nous appelle bien les beurs ! C'est une dénomination à la mode pour les Maghrébins que nous sommes, mais attention, des Maghrébins nés en France. À ne pas confondre avec les vulgaires blédards s'il vous plaît.

Alors si j'ai bien compris les beurs ce sont les Français issus de l'immigration maghrébine, des Français, mais pas tout à fait sinon pourquoi faire une distinction. À mon avis, il y a anguille sous roche, de toute façon moi je m'en fous, je ne suis pas français je suis algérien comme mon père et ma mère et leur droit du sol je m'assois dessus. D'ailleurs, j'ai beau avoir les papiers j'ai pas ce qui va avec, à savoir le physique, la religion et surtout la couleur de peau.

Mais bon, trêve de polémique, et puis de toute façon avec le nouveau Président de la République, François Mitterrand, ça devrait aller mieux pour nous (paraît-il). Mon paternel dit que notre nouveau dirigeant est socialiste et que les socialistes ils sont pour l'égalité pour tous même nous les Arabes, et surtout ils combattent le FN. Le Front National, c'est un parti de racistes dirigé par Jean-Marie Le Pen. Ce raston, son seul souhait, c'est de nous renvoyer chez nous. C'est bizarre, parce qu'au moment où je dis ça, je me dis aussi que je revendique mon appartenance à l'Algérie, pour autant je ne veux pas quitter la France. Mais mon père nous a toujours dit qu'on finirait par rentrer en Algérie...

Faut dire que l'Algérie ce n'est pas l'Amérique et je ne parle pas que géographiquement. Chaque été, j'y ai droit : vacances forcées à Ouled Djemaa. C'est un petit douar, comme un lieu-dit en France d'où sont originaires mes parents et franchement, les vacances à Ouled Djemaa, c'est déprimant.

Pour résumer, le séjour consiste à rencontrer la famille, à honorer les invitations multiples de la famille, à visiter les alentours en famille, à assister aux mariages de la famille enfin bref, à se gaver de la famille et ce pendant deux mois, juillet et août, quel bonheur vous pouvez pas comprendre. Surtout que la moitié de la journée est condamnée pour cause de température élevée : certaines années, il fait entre 45 et 55 degrés l'après-midi.

Comme si cela ne suffisait pas, mon petit frère Moumous et moi, on nous traite d'immigrés. C'est bizarre, en France on est des immigrés, mais à ma grande surprise en Algérie aussi ! Je pense que, quel que soit le pays où l'on se trouve, nous, on est des immigrés, les immigrés de la terre. Peut-être que l'on est des extraterrestres, on est des immigrés interplanétaires. Sans rire, c'est « chelou » de voir des frisés et bronzés comme nous, nous considérer comme des étrangers. Mais alors ma place, elle est où ?

Je ne suis pas un étranger comme Meursault (le personnage du roman de Camus). Si ma mère meurt, je vais pleurer j'en tremble rien que d'y penser, si j'assassine quelqu'un j'aurais des regrets. Je ne veux surtout pas ressembler à Meursault. Je ne veux pas non plus être un étranger, un pestiféré, je ne veux plus que l'on me condamne sans raison. En France, je suis condamné à cause de ma couleur de peau et de mon apparence physique, même si on me tolère grâce au droit du sol. En Algérie, à cause de ce même droit du sol, on me condamne, on m'humilie, même si là aussi on me tolère justement

grâce à ma couleur de peau : et tous mes potes sont logés à la même enseigne. Qui de la peau ou du sol a le plus de poids ?

Pourtant, je ne suis pas sûr que mes amis soient aux faits des difficultés qui sont les nôtres au quotidien, difficultés liées notamment à l'acculturation, au combat des deux cultures qui sont les nôtres à savoir pour moi l'Algérie et la France.

Quand on connaît l'histoire de ces deux pays, j'ai pas mal de souci à me faire, mon subconscient va-t-il demander l'autodétermination ou les accords d'Evian pour apaiser les querelles de ma conscience, ou bien vais-je devoir moi aussi revendiquer l'indépendance de l'une ou l'autre de mes cultures ?

Des choix, on doit toujours en faire et ils sont déterminants pour l'avenir. Voyez mon frère Mehdi : il a décidé de faire son service militaire au bled, c'est le seul de la famille pour le moment à intégrer une caserne. Mon frère Mohammed n'a jamais répondu à l'appel, ma mère ne voulait pas. Il y a eu quand même Lakhdar qui y est allé. Mais il a rapidement joué au fou pour être exempté. Il mérite un prix d'interprétation pour avoir réussi à faire croire aux instructeurs algériens qu'il était vraiment fou. Parce qu'ils l'ont testé, vous pensez bien... Fous comme ils sont, ils ont imaginé des choses : « *Mange ta semelle, y'aura rien à manger cette semaine !* ». Lakhdar a donc salé et poivré sa semelle avant de la manger à moitié. Une semaine après, ils l'ont renvoyé. Non sans l'avoir un peu tabassé. Pour être sûr. Malgré l'expérience de Lakhdar, Mehdi y est allé : évidemment, c'était pour rendre fier mes parents. Être un bon algérien aux yeux de toute la Cité et de la famille à Oued Djemaa.

Morad, quant à lui n'a pas encore l'âge d'y aller. Mais il nous a déjà fait part de son choix : la France. Même si cela a déçu quelque peu mon père, ce dernier a compris et accepté la décision de mon frère. Moi, en toute honnêteté je me tâte. Je ne sais pas, même si Lakhdar m'a presque convaincu et que Mohammed m'a dit de bien réfléchir. Dans la Cité, tous mes potes revendiquent fièrement de faire l'armée dans notre pays, l'Algérie.

Comme vous le voyez, mon existence est difficile. Je suis encore un jeune garçon et pourtant beaucoup de soucis de grand se mêlent en moi. Je ne sais pas vraiment où se déroulera ma vie : en France, en Algérie, riche, pauvre, athée ou musulman. Beaucoup de questions jalonnent ma réflexion, souvent je me demande si Moh' et les autres ont les mêmes interrogations que moi, ou si au contraire aucune question, aucun doute ne les animent. Je n'ose pas leur en parler de peur de passer pour un extraterrestre. Nous, on parle plutôt de religion ou alors de paranormal. Souvent lorsque la nuit tombe, on se retrouve tous au pylône. Le pylône c'est le lieu où se trouve le transfo électrique de la Cité, c'est notre lieu de regroupement. C'est aussi le seul lieu éclairé.

Nous parlons des choses étranges qui sont arrivées dans nos différentes familles. Pour ma part, je suis souvent silencieux dans ces moments-là pour la simple et bonne raison qu'il n'arrive jamais rien en ce qui concerne le paranormal ou l'étrange dans notre famille. Alors que chez Jawad Mezri, par exemple, il s'en passe des tonnes. Un jour, il nous a raconté que sa mère, qui s'était disputée avec son père, avait décidé de dormir sur le canapé. Dans la nuit elle s'est réveillée, et a vu « avec

stupéfaction » les meubles de la pièce bouger. J'avoue que j'ai eu et que j'ai toujours beaucoup de mal à croire à cette histoire. À mon avis, Jawad n'avait rien d'intéressant à raconter, alors il a eu la drôle d'idée d'inventer un truc complètement bidon. Je crois bien que personne ne l'a cru.

Mais il y avait d'autres histoires qui me faisaient froid dans le dos. Notamment la légende de « moulate eh darl » qui veut dire « la propriétaire de la maison ». La légende raconte que dans chaque maison, existe une femme blanche qui se trouve être la maîtresse des lieux. Et bien sûr, elle se cache et ne se montre jamais. Il est dit également que, lorsque dans le frigo il vient à manquer des choses, c'est elle. Que lorsque l'on entend des bruits inexplicables, c'est elle ; et si l'on ne respecte pas la maison alors elle apparaît pour nous punir.

Une règle d'or la concernant est que, si par malheur un jour ou une nuit, on est amené à la voir, alors il ne faut surtout pas la déranger. Mais plutôt l'ignorer et faire comme si nous ne l'avions pas vu. Beaucoup de mes amis prétendent l'avoir déjà vu où connaître quelqu'un qui l'aurait aperçu. Moi jamais. Pourtant j'ai questionné la famille, les amis de la famille, les amis des amis de la famille, mais rien. Décidément, il ne se passe vraiment rien de spectaculaire chez nous.

J'avoue ne pas aimer, pour ne pas dire éviter au maximum de rester seul chez moi le soir, de peur de tomber sur son regard. De toutes les histoires que j'ai pu entendre lors de ces soirées, seule celle-ci me laisse perplexe ; mon père lui, n'y croit pas. Car le Coran n'en parle pas donc il n'y a aucune raison que cette femme existe. Mais Morad lui me prétend le contraire... Pour me faire flipper bien sûr, quel chiant ce Morad.

Moh' aussi croit dur comme fer à cette histoire. Nous passons de belles soirées à nous faire peur, histoire de changer notre quotidien. On rentre tard et la colère de mes parents m'attend souvent. Sanaa n'est pas en reste, elle aussi se fait engueuler lorsqu'elle rentre d'une veillée passée chez sa copine Dalila Amadi. Elles s'amusent à ressasser les potins du jour, des histoires de filles quoi.

Sanaa est en 3^{ème}, c'est sa dernière année au collège. Je ne passerai donc qu'un an avec elle dans l'établissement, sauf si elle redouble évidemment.

Bientôt, c'est mon anniversaire, mes 14 ans. Mais comme chaque année, je ne me fais pas d'illusions, il n'y aura ni gâteau, ni cadeau et pour cause, je suis né le 31 octobre c'est-à-dire à la fin du mois. Autant dire que je ne pouvais pas naître à une date aussi mal placée. C'est l'extrême fin du mois, synonyme de « pas d'argent ». Les allocs arrivent le 4 de chaque mois, donc trop tard. Mon frère Moumou lui a du bol. Il est né le 4 février. Donc : gâteau et cadeau. La seule fois où j'ai apprécié mon anniversaire, c'est lorsque celui-ci est tombé le même jour que l'Aïd. J'avais eu plein de viennoiseries et de bonbons.

Je ne suis pas vraiment à plaindre. Mes parents font tout ce qu'ils peuvent pour nous apporter une vie correcte.

Les vacances arrivent, je vais les passer chez ma sœur Faiza qui est maman maintenant, elle a eu un petit garçon, Icham. J'aime bien aller chez elle, car en plus d'être une bonne cuisinière, Faiza a beaucoup d'amis. C'est donc normal de les retrouver tous chez elle pour des soirées de veillée où convivialité et bonne humeur sont de rigueur. C'est drôle, car ma sœur Sanaa, elle, aime passer ses vacances chez ma sœur Khadija qui habite « La Roseraie », un quartier douaisien. Khadija a cinq enfants maintenant. Ma mère voit d'un très bon œil que ma sœur passe ses vacances chez Khadija, car

ainsi elle peut l'aider dans son quotidien.

Mon frère Morad aussi aime venir chez Faiza avec son nouveau pote Aziz. Vous n'allez pas le croire, mais son pote s'appelle Aziz Cohen. On croit toujours qu'il blague quand il se présente. On a vu sa carte d'identité et on a moins rigolé. Il n'a pas un air commode. Je dirais même qu'il a parfois une mine un peu patibulaire. C'est le genre de mec qu'on n'a pas envie d'emmerder si vous voyez ce que je veux dire. Un prénom magrébin suivi d'un nom juif. Décidément, il était gâté Aziz. Il était le fruit de l'union d'une mère d'origine égyptienne et d'un père juif ashkénaze. Avec Morad ils doivent faire une sacrée fine équipe. Je vais éviter de me demander ce qu'ils trament tous les deux parce qu'à mon avis, tout n'est pas prescrit...

J'aime bien quand parfois, ils m'emmènent tous les deux en vadrouille avec eux. Enfin quand je dis vadrouille je veux plutôt dire faire des achats quand ma sœur Faiza leur demande une course. Par exemple, pour acheter de la viande, ils m'emmènent, histoire de ne pas descendre de la voiture et de ne pas faire la queue chez le boucher pour acheter de la viande « hallal ». Ils me mettent de corvée.

Ma sœur a acheté très récemment un appareil magique : un magnétoscope, un nom barbare pour une machine hors du commun. Le cinéphile que je suis ne peut assouvir sa passion qu'en allant au cinéma. Mais grâce au magnétoscope, au « scope » comme dit Aziz, on peut visionner le film qu'on veut. Le scope c'est comme un magnétophone : on y introduit des cassettes, mais pas pour écouter de la musique, pour regarder un film c'est trop top. Avec Morad et Aziz, on va dans le centre-ville de Douai dans un vidéo-club louer des films. J'ai pu ainsi découvrir, ou redécouvrir, des films comme « Le bagarreur » avec Charles Bronson, ou alors « Papillon » avec Steve Mac Queen. Mais j'ai surtout découvert un film culte avec Al Pacino : « Scarface ». C'est Aziz qui me l'a conseillé. En bref, c'est l'histoire d'un Cubain qui débarque aux États-Unis et qui gravit les échelons de la mafia pour en devenir un parrain. Quand j'ai vu ce film, j'ai rêvé de devenir un mafieux, un délinquant, un voyou un vrai quoi. On n'a pas idée du mal qu'a fait ce film chez la jeunesse maghrébine de France. Déjà qu'ils se sentaient rejetés... Avec cette histoire de mec qui se fait tout seul à coup de flingue et de dope, ça les a dopés les Arabes de France. Les prisons risquent d'être prises d'assaut.

Parfois, le cinéma nous transporte. Quand j'ai vu le film « Le messager », un film sur la vie du prophète j'ai eu envie de devenir un musulman pieu et assidu dans ses prières. Alors le dicton « dis-moi ce que tu regardes et je te dirais qui tu vas devenir » me convient parfaitement. Dangereux le cinéma !

Ce qui est bien avec Faiza, en plus du magnétoscope, c'est qu'elle a le permis et la voiture. Donc on est toujours en vadrouille. On peut ainsi aller voir Khadija, aller chez ses amies Lisa, Patricia et les autres. Parfois, nous partons chez Mohammed à Dunkerque. Et là, c'est top parce qu'à Dunkerque, il y a la mer. Mon frère est toujours ravi de nous accueillir. Il travaille dur chez Usinor, une usine où l'on produit de l'acier, les week-ends, on va lui rendre visite, il essaie tant bien que mal de nous faire profiter un max. En plus, son fils Radouane, mon neveu, a le même âge que moi. On s'entend bien lui et moi. Pourtant nous n'avons pas le même caractère. Lui c'est un rêveur et j'avoue que parfois il m'emmène dans son délire. Il aime les étoiles, l'espace. Il aime aussi beaucoup la lecture et notamment les « Tintin ». Je suis impressionné, car il a toute la collection. Moi, la seule collection

que je possède enfin que nous possédons c'est la collection de « Télé-poche », le magazine de programmes télé que ma sœur Ouarda achète chaque semaine. Cette collection finit toujours dans les chiottes. On trouve toujours une page pour dépanner.

Revenons à mes rares, mais appréciables séjours à Dunkerque. Mon neveu a une grande sœur, Linda avec qui je m'amuse beaucoup. Tous deux ont énormément de jouets. J'en profite donc un maximum quand je séjourne chez eux. Car à Frais-Marais, les seuls jouets ce sont les infrastructures, c'est-à-dire les poteaux électriques qui servent de murs d'escalade, les parkings font très bien office de stades de foot, ou de terrains de Basket. Enfin le canal, lui, c'est notre piscine olympique, plein air s'il vous plaît. Excusez du peu. Pas de Playmobil ou de voitures de course, et encore moins d'animaux comme les superbes dinosaures de Radouane. Ici, la faune est réelle : cafards, rats, mulots à foison, lapins des terrils... Quand je joue avec tout ce qu'il a, j'ai plus envie de repartir dans la Cité. Chez lui, c'est le repos : pas de bagarres pour obtenir quelque chose comme à Frais-Marais où je dois lutter pour qu'on me laisse tranquille. Je dois même arriver le premier si je veux manger tranquillement à la maison ou le dicton alimentaire c'est « premier arrivé, mieux servi ». Par exemple, j'aime la viande de poulet, mais pas le blanc. Je préfère la cuisse. Mais y a deux cuisses pour huit à la maison... Seuls les premiers ont le choix du morceau. Chez Radouane, pas de problème. Ma belle-sœur sert d'abord les enfants : là-bas, j'ai l'impression que les poulets ont 6 cuisses. Je ne crains plus le blanc. Surtout, y a toujours du rab alors qu'à Frais-Marais, le rab se trouve dans l'assiette du voisin. Le top, c'est que lorsque nous avons fini, à ce moment-là seulement, les adultes mangent. Quelle classe. On est des vrais petits pachas. C'est clair que je passe pour un morfale. Mais je m'en fous, je profite.

Je garde toujours en mémoire ces moments délicieux passés avec ma famille. Ils restent dans mon jeune parcours l'élément essentiel et tous, frères et sœurs, cousins et cousines, neveux et nièces et surtout mes parents y contribuent. Si le quotidien n'est pas toujours facile, il m'est agréable avec eux. Les vacances terminées je retourne dans la Cité retrouver mes amis.

Aujourd'hui, comme chaque dimanche matin, on retrouve dans notre quartier des épaves de voitures volées la veille par les plus grands pour assurer leur retour de boîte de nuit. En effet, nos grands frères n'hésitent pas à dérober un véhicule dans le parking de la discothèque où ils passent leur soirée afin de ne pas rentrer à pied. Nous pouvons donc profiter de ce véhicule mis à notre disposition pour quelques heures afin d'améliorer nos performances de pilotes et ce dans un endroit que nous connaissons bien.

C'est de cette manière que j'ai appris à conduire. Je me souviens encore de ma première fois. J'étais avec Moh'. Le jeune puceau des routes que j'étais s'installa donc avec beaucoup d'appréhension dans le bolide, une superbe Renault 12 verte comme la plus verte des pommes.

Tendu comme une première fois, mon partenaire Moh' me rassura :

— *N'aies pas peur tu vas y arriver.*

Il me donna donc les conseils très empiriques. À savoir : lâcher la ceinture, car elle ne nous concerne pas, prendre une bonne position sur le siège histoire d'atteindre les pédales, démarrer le moteur sans la clé bien sûr. Donc le fil rouge avec le rouge et le bleu avec le bleu. Après la petite étincelle, le grondement de notre monture se fit entendre.

— *Appuie sur l'embrayage, passe la première et ensuite accélère et roule ma poule.*

Deux heures plus tard, j'étais capable de lancer le véhicule et tirer sur le frein à main histoire de sentir quelques vibrations et monter l'adrénaline. Quel pied ! Je suis au 7^{ème} ciel : ma première fois est une réussite ma monture y est pour beaucoup, j'avoue.

Tous les dimanches, j'améliore mes compétences de pilote et augmente mon capital de conquêtes, beaucoup y sont passées : R16, Fuego, 504 et le top de l'époque la R30, ma préférée. La voiture qui a su apporter coquetterie et simplicité. Le tout arrosé de petites attentions comme les vitres électriques et la direction assistée. C'était la voiture de ma vie.

Quand par malheur Morad me choppe à rouler dans un des véhicules volés, il me course pour me foutre une raclée. Que je mérite par ailleurs. Néanmoins, lui-même n'est pas en reste. Il n'est pas rare que je tombe sur lui dans des voitures volées. Faites ce que je dis, mais surtout pas ce que je fais. C'est Morad.

Pour autant, il ne me balance pas auprès de mes parents. De peur que j'en fasse autant... Je te tiens, tu me tiens, c'est la devise. Le pire pour quelqu'un dans une Cité, c'est d'être pris pour une balance. Dans l'organigramme d'une Cité, la balance ou l'indic est moins considéré que les intouchables en Inde. Quand t'es une balance, personne ne t'adresse plus la parole. Souvent, des raclées fusent sur le seul prétexte que t'as osé nous regarder. Il faut baisser la tête, longer les murs, et se faire discret. Frapper une balance est un acte civique dans la Cité.

D'autres mecs sont aussi mis à l'écart. C'est le cas des fils de Harkis. Ils ne sont pas aimés et largement discriminés par les autres maghrébins. Je trouve ça injuste, mais, encore une fois, mon manque de courage m'empêche d'exprimer mon point de vue dans la Cité. Tous mes copains ont une antipathie fortement prononcée à l'égard de nos frères Harkis. Qu'on le veuille ou non, ils sont nos frères. Frères de sang, mais pas seulement. Frères en religion. L'Imam nous dit pourtant que tous les musulmans sont frères. On peut être frères d'un « pur crème », d'un Allemand ou même d'un Israélien

si celui-ci est musulman. Mais j'ai l'impression que tout ça, c'est du blabla. En tout cas, les Harkis sont grillés. L'Imam a refusé sa fille à un des leurs. Ce qui est dégueulasse pour eux, c'est qu'ils ont choisi la France, mais que la France les a rejetés. Comme nous d'ailleurs. Rien que pour ça, on devrait se serrer les coudes. Mais il n'en est rien. En tout cas, je n'ai rien contre les Harkis.

Mon père, lui non plus, n'a rien contre la communauté Harkis. Bien au contraire, nombre d'entre eux font partie de ses amis. Le paternel ne nous parle jamais de la guerre d'Algérie. J'ai toujours eu l'impression que c'était un sujet tabou à la maison. Peut-être cherche-t-il à nous protéger et à ne pas faire naître en nous une quelconque aversion vis-à-vis de la communauté française ou vis-à-vis de ma communauté d'origine. Car mes sœurs et mes frères m'ont appris que pendant cette guerre, la vie était véritablement difficile. Les Algériens étaient rackettés par les deux clans qui luttaient pour l'indépendance à savoir le MNA (Mouvement National Algérien) et le FLN (Front de Libération Nationale).

Il paraît que mon daron payait les deux clans ennemis pour préserver sa vie et celle de sa famille. Si l'on appartenait à l'un des partis nationalistes, on devenait par la force des choses l'ennemi de l'autre. Mon patriarche n'a pas pris parti dans le conflit. Dieu merci. Je ne sais pas ce qui a motivé son choix, peut-être celui d'être là pour sa femme et ses enfants, peut-être par manque de courage et par peur ou peut-être ne se sentait-il pas concerné ? Enfin, j'extrapole parce que mon père ne s'est jamais exprimé là-dessus. Depuis toujours, nous respectons son choix.

Le plus surprenant en ce qui concerne ce conflit c'est que, même en classe, nous n'avons pas évoqué la guerre d'Algérie. Pourtant, cette guerre fait partie de mon histoire quelle que soit ma qualité de Français ou d'Algérien. Dans les deux cas, c'est mon histoire. Ce qui est bizarre en moi, c'est que tantôt je me retrouve dans la peau d'un Français et l'instant d'après je suis Algérien et musulman. Ces deux facettes de ma personnalité cohabitent au gré des événements, des discussions ou des situations. Je suis toujours en quête d'une absolution : celle de ne pas renier mon attachement à mon pays d'origine, le pays de mes parents.

Ce pays est une terre brûlée ; brûlée par le soleil, brûlée par la guerre, brûlée par la tristesse de femmes, d'enfants et d'hommes déracinés (Harkis comme immigrés) qui ne savent plus qui ils sont et qui ils deviendront.

Ces sentiments flous et obscurs révèlent combien ma crise identitaire est difficile, combien mes doutes sont fondés et pourquoi mon avenir me paraît incertain. Mais trêve de réflexion. Le rodéo motorisé du dimanche matin terminé, avec Moh', nous préparons notre méfait de l'après-midi à savoir une virée au cinéma « Les Arcades de Douai ».

Je suis un vrai cinéphile. En visionnant un film, mon esprit se transporte littéralement dans l'écran et je prends forme dans le corps du héros. J'aime surtout les comédies alors que les autres ont une attirance sans failles pour les films d'action : que je surnomme les bangs-bangs car l'histoire gravite surtout autour de ces deux onomatopées. En effet, l'attention dans ces films est surtout portée sur les scènes de baston ou d'échange de coups de feu, peu importe l'histoire, tant que le sang coule et que les morts défilent. À la fin de toute façon ce sont les Américains qui gagnent comme toujours. Avec une pointe d'émotion comme dans le dernier film que j'ai vu « Rambo » avec Rocky Balboa, enfin avec Stallone.

Donc le dimanche « aprèm' » on va au ciné. Tout le monde cotise, histoire de pouvoir acheter au moins un billet. Nous sommes souvent entre 8 et 10... Comment faire ? C'est très simple : nous achetons une place, jusqu'ici rien d'illégal, puis l'un d'entre nous pénètre dans la salle, attend que les

lumières s'éteignent, et vient nous ouvrir la porte de la sortie de secours. Là, dans la pénombre, nous pouvons tranquillement prendre place et comme tout un chacun, nous faire une toile.

Quand nous sommes en groupe, comme c'est souvent le cas, nous sommes un peu les rois. C'est vrai que l'on se fait remarquer et que l'on suscite probablement du dégoût. Voire du racisme de la part des autres spectateurs qui eux, je le rappelle, ont payé leur place. Parfois, notre manque d'éducation, notre manque de civisme touchent leur paroxysme. Il n'est pas rare de voir l'un des gars de la Cité uriner dans la salle sous les sièges histoire de ne rien manquer du film. Ce genre de comportement me gêne prodigieusement.

— *Va aux chiottes putain ça chlingue maintenant.*

— *Je vais rater le film.*

Voilà ce qu'il trouve à me dire.

— *Chez toi quand tu regardes un film, tu pisses dans le salon bouffon ?*

À la sortie du cinéma, autant vous dire que ça a déménagé. Surtout pour lui puisqu'on s'est bastonné. Quand une baston arrive parmi nous, la règle est de laisser les deux protagonistes s'expliquer. Ainsi pour le cas présent, après s'être aspergés l'un l'autre de noms d'oiseaux dans le cinéma, il est décidé d'aller au jardin public proche du cinéma pour en découdre. Un cercle est formé et la rixe commence : si l'un d'entre nous prend le dessus, les autres interviennent et mettent fin au combat. Puis désignent le vainqueur, en l'occurrence pour cette fois c'était moi.

Avant de rentrer chez nous, un petit passage à « La rouge oie », une brasserie où nous achetons un pain frite. La viande n'étant pas hallal, nous sommes condamnés au pain frites ou à l'américain fromage. Qu'importe, on se régale grave avec le pain frites que l'on assaisonne de vinaigre et de sauce samouraï. Trop bon. Avant de partir, un dernier petit méfait histoire de renflouer le porte-monnaie. À « La rouge oie », la vitrine où l'on sert les sandwiches à emporter est toujours ouverte, sûrement pour désenfumer la cuisine. Nous remarquons un saladier plein de pièces, probablement les pourboires. Nous échafaudons donc un plan : chacun passe devant la vitrine, prend une poignée de pièces et se barre en courant, résultat des courses : 12 francs, pfft, il n'y avait que des pièces jaunes. Autant dire que la poignée ne pèse pas lourd.

C'est la tête pleine d'images nouvelles, le corps meurtri par les bleus de la rixe au jardin public, et le ventre plein que je regagne le domicile familial. En vélo bien sûr. Une opportunité trouvée sur le chemin...

Le dimanche soir à la maison, c'est toujours la même rengaine : le bain, le repas, souvent couscous, car le jour saint du calendrier catholique bien évidemment, nous mangeons toujours le couscous familial : midi et soir. Puis, tous ensemble, nous nous installons chacun à une place bien définie pour regarder le film du dimanche soir. Mes parents sur le canapé, Moumous entre eux, moi sur une chaise à côté de Sanaa, et Ouarda a le privilège du fauteuil. Morad lui est en virée, comme à chaque crépuscule.

Et donc nous regardons le film qui sera le premier sujet de conversation le lendemain à l'école. Chaque lundi matin, c'est le même rituel dans la cour du collège Gayant. On parle du film et plus particulièrement des scènes d'action. C'est assez paradoxal : nous devrions plutôt parler du film vu au cinéma la veille. Eh bien non. C'est toujours celui du petit écran qui a la primeur des commentaires, sûrement parce que, tous ne sont pas venus au cinéma nous parlons donc du film que tout le monde a vu.

Quand Morad rentre tard le soir, il a droit au sermon, voire à la raclée du daron. Je l'envie, pas pour la raclée je suis pas maso, mais parce qu'il profite, c'est un aventurier. Il ne pense qu'à faire ce qui semble bon pour lui. Morad est apprécié de tous, garçons et filles. Il est ce que l'on peut appeler un beau gosse, enfin un mec qui plaît en tout cas. Même si les filles ne sont pas son principal centre d'intérêt, il multiplie néanmoins les conquêtes. Morad c'est celui de la famille avec qui je m'entends le mieux. On n'est pas toujours d'accord, mais tout ce qui lui importe c'est que je ne fasse pas de bêtises que je pourrais regretter plus tard. En revanche, il ne veut pas que je devienne un mou, ni que je me fasse marcher sur les pieds. Il faut que je sache me faire respecter dans toutes les situations. Par ailleurs, c'est lui qui m'a payé ma première licence de boxe : 110 francs. Mes parents ne pouvaient pas me donner une telle somme. Morad, qui avait bossé un peu, enfin je crois, m'avait filé l'argent, mais en me faisant promettre que je fasse au moins un combat. Sûrement pour me voir me faire exploser la tronche.

Il n'est pas rare de le voir venir à l'entraînement, en compagnie de la conquête du moment afin de vérifier mon évolution pugilistique. Peut-être pour impressionner sa belle et lui montrer qu'il est attentif à son rejeton de petit frère. Mais peut-être tout simplement parce qu'il est vraiment intéressé par ce que je réalise sur le ring. Il n'empêche que ses visites sont toujours un moment particulier, je redouble d'effort quand il vient me voir. J'essaie, car j'ai envie de l'impressionner, de faire en sorte qu'il soit aussi fier de moi que je le suis de lui. Même s'il est souvent critiqué par mes parents, Morad c'est quand même mon modèle.

Pour moi les conquêtes c'est du fantasme, j'ai pas du tout le charme et le charisme de Morad. En plus, avec mon pif, j'ai tout faux. Sans rire, quelles filles accepteraient de sortir avec un laideron comme moi ? Je suis sûr qu'il me gênerait pour embrasser une fille. Vous imaginez la scène ? Je réussis à séduire une jolie demoiselle. Bref, jolie ou pas, je séduis une fille. Je ne vais pas faire mon difficile... Donc, je la séduis. Première sortie ensemble et enfin le moment tant attendu pour un garçon dans une vie : son premier baiser et là alors que je m'approche délicatement de ma dulcinée pour effleurer tendrement et avec beaucoup de délicatesse ses lèvres : patatras ! Le hic, c'est mon pif. Il empêche le contact entre ses lèvres et les miennes. Impossible ! Même en changeant de côté, notre étreinte faciale est problématique. Pas moyen d'accéder au bonheur, il me gêne.

Il fout encore sa merde, il m'empêche de vivre ce gros pif pourri qu'un bâtard d'agneau m'a défoncé.

Ne riez pas, cette vision me hante. Dois-je l'exorciser en commençant par embrasser un agneau avant de chercher la brebis ? Mais quelle brebis serait à ma portée ?

Des filles, il y en a une qui me plaît. Et surtout une dont je suis amoureux en secret. C'est Marie, la petite fille de mon entraîneur de boxe. Elle est au même collège que moi.

Autant vous dire que cet amour n'est pas réciproque... Je me rassure en pensant que c'est à cause de ma truffe qu'elle ne partage pas ce sentiment. Il a bon dos mon nez, à défaut de plaire, il me sert au moins d'excuse.

Je m'adapte à cette situation de dédain de la part de mes amours perdus. Si je veux plaire, il

faudrait peut-être que je jette mon dévolu sur des filles plus abordables. Abordables dans le sens où elles seraient soit des filles faciles, soit des filles moches. Aussi moche que moi. De toute façon, la beauté, c'est subjectif. En plus, c'est éphémère. Je suis probablement le moche de certaines, mais je serai le beau de beaucoup d'autres. Je fais confiance en l'avenir. Y a tellement de filles moches.

De toute façon les filles ce n'est pas ma priorité. Ça le deviendra probablement, mais pour le moment, focalisons mon énergie sur mon sport.

Mon premier combat approche. Kid René m'a fait savoir qu'il aurait probablement lieu dans un mois. J'ai hâte. Je suis tout excité à l'idée de monter sur un ring, de démontrer enfin mon talent et ainsi obtenir la récompense du travail que je déploie au quotidien.

Tous mes potes sont aussi impatients de me voir évoluer entre les cordes. Ils seront, au même titre que ma famille, mes premiers fans, mes premiers supporters. Certains d'entre eux ont probablement l'espoir de me voir échouer dans cette première compétition, mais globalement tous auront à cœur de me voir triompher et brandir fièrement les bras marquant ainsi ma première victoire. Je n' imagine à aucun instant la défaite. Je n'ai pas le droit de perdre. Mon nez me rappelle toujours pourquoi et comment je dois imposer le respect de tous à mon égard, comment je dois faire oublier ma différence. Seule la victoire est méritoire.

Alors les filles pour le moment on oublie. Et mes amours cachés le resteront. D'ailleurs l'amour j'y crois pas trop. Quand je vois comment les grands de la Cité vivent leur amour, je ne suis pas pressé de connaître le mot interdit « le sexe ». Car pour les musulmans que nous sommes, parler du sexe, c'est délicat, comme prohibé. On n'a pas l'âge et surtout pas le droit au sexe hors mariage. Je vous rassure, ce ne sont que des mots, car dans la pratique mes aînés ne se gênent absolument pas. Ça occupe leurs soirées ou leurs journées, ça dépend des postes. Ne vous impatientez pas je vais tout vous expliquer.

Les grands frères vont chaque jour chez Myriam, une femme mariée qui vit dans le quartier. Lorsque son mari, qui travaille à l'usine Valeo de Douai, quitte le domicile conjugal, Myriam devient Mimi et sa maison le squat du quartier. Myriam que l'on qualifiera de femme de peu de vertu, propose à chacun de ses hôtes une hospitalité sans faille ou tous profitent de sa « chaleur ».

Avec Moh', nous avons vu notre premier film de cul chez elle avec tous les grands bien sûr. On était sous bonne garde. Je me souviens d'avoir passé vraiment des moments inoubliables. Nous étions très jeunes et n'avions pas notre place dans ce type d'environnement. Pourtant, Dieu sait que j'ai appris beaucoup dans ce squat. Notamment sur la place des femmes dans une Cité. Surtout de femmes qui ont fait le choix du libertinage. Pour parler vrai, Myriam était une pauvre fille délaissée par son mari. Elle avait été mariée sans son consentement et se trouvait un peu prisonnière à cause de ses enfants. Elle était tenue par la honte qu'elle pouvait faire resurgir sur ses parents.

Les aînés de la Cité n'ont pas eu beaucoup de mal pour la détourner d'un chemin que la tradition balise depuis longtemps pour les femelles des Cités. Elle était une proie facile. Myriam avait tout d'abord succombé au charme de l'un d'entre eux. Puis celui-ci l'avait laissée tomber, mais en avait averti un autre qui se préparait à jouer les consolateurs. Et ainsi de suite, les uns après les autres, ils passaient entre les jambes de la pauvre Myriam. Au final, tous étaient devenus ses amants.

Ma découverte de l'amour a mal démarré. Pour moi, l'amour c'était synonyme de « West Side Story ». Dans le film, quand j'ai vu l'amour que se portaient Jets et Maria, les héros, je me disais : c'est ça aimer, voilà la vraie valeur du mot amour. S'aimer même dans la difficulté, envers et contre tout. J'y croyais sincèrement. Avant de découvrir Myriam.

Mes potes ignorent que j'ai vu West Side Story. C'est considéré comme un film de filles. C'est la honte, pour un garçon de regarder cette daube. Un romantique, c'est l'équivalent d'un bourgeois ou d'un loser. Donc j'occulte devant les potes, mon goût pour le romantisme tant littéraire que cinématographique.

Ce n'est pas simple de vivre dans une Cité. Je dois dissimuler une partie de ma personnalité et ne montrer que celle qui convient à mon environnement. Tel un caméléon, je dois jongler avec mes différentes personnalités : tantôt romantique, tantôt dur à cuire parfois bon élève, puis cancre de service, plaire aux parents, aux amis, à la famille et aux filles, mais également aux professeurs, décidément il y a beaucoup de monde à contenter pour un gamin de 14 ans.

Mon emploi du temps est toujours le même en semaine : du matin au milieu de l'après-midi au collège, ensuite, un petit goûter léger et rapide, puis mes devoirs et enfin direction la salle de boxe. Depuis peu, 3 amis m'ont rejoint. Ils veulent également devenir boxeurs. Salim, son frère Nadir et enfin Benamar. Tous les trois sont des forces de la nature, ils sont taillés comme des catcheurs. Ma jambe a la taille du bras de Salim, vous imaginez ?

Un jour que nous allions à l'entraînement ensemble, nous sommes passés comme d'habitude devant la casse auto de Romaric. Quelle ne fut pas notre surprise de le voir nous prendre à partie, prétextant que nous nous étions introduits dans son atelier pour voler des pièces. Au premier abord, nous avons ressenti qu'il était un peu saoul. On essaya tant bien que mal de lui faire comprendre que nous n'étions jamais entrés dans son établissement, mais en vain. Il finit par vouloir nous amener de force au poste de police. Évidemment, nous avons refusé. J'étais en train de m'expliquer avec lui quand j'ai entendu mes 3 partenaires fuir comme des lapins. Voyant les autres prendre la poudre d'escampette, Romaric essaya de me saisir le bras. Je réussis néanmoins à lui échapper et à prendre la fuite à mon tour à travers champs. Ce n'était pas fini : Romaric me prit en chasse avec sa voiture.

La seule manière pour moi d'éviter de me faire rattraper était de tourner en rond. Il ne pouvait jamais être derrière moi. Je ne sais pas combien de temps a duré cette poursuite, mais ça m'a semblé une éternité. Je dois mon salut à la boxe : à force de me poursuivre en vain, Romaric décida de s'arrêter et de me demander de le suivre au poste de police. J'ai eu la présence d'esprit de lui répondre que j'acceptais. Mais quand il fut assez proche de moi, je lui ai asséné un direct en pleine poire. Il était sonné par le coup. J'ai immédiatement repris le chemin de la Cité à travers champs. À mi-parcours, j'ai vu une dizaine de jeunes de la Cité, dont mon frère Morad qui me rejoignait. Ils avaient appris la nouvelle par mes 3 lâcheurs et s'étaient précipités pour me secourir. Cette histoire fit de moi le héros d'un temps. Tout le monde était fier de m'entendre ressasser cette histoire. Quant à Salim, Nadir et Benamar, ils portèrent longtemps l'étiquette de traîtres.

Je consentis néanmoins à leur pardonner. On est tous de la Cité et en plus, on boxait ensemble... Cependant, leur carrière de boxeurs ne dura pas longtemps. En effet, lorsque mes camarades ont appris

que j'avais été retenu par Kid René pour effectuer un combat, la jalousie fit son œuvre. Les compères n'ont pas pu admettre que le « sec » de service, le « squelette » haut comme trois pommes allait combattre avant eux. Peu de temps après cette annonce, Salim, Nadir et Benamar se faisaient de plus en plus rares à la salle pour finir par ne plus venir du tout. J'ai continué mon sport seul comme au premier jour et l'ensemble des boxeurs expérimentés eurent encore plus de respect pour moi vu la motivation que je développais au quotidien.

Parmi les anciens boxeurs du club, deux suscitaient en moi respect et admiration. Il s'agissait tout d'abord de Dimitri Arnula et Lorenzo Fernandez. Tous les deux avaient engrangé un grand nombre de victoires et devaient passer professionnels cette année. Le passage de l'amateurisme au monde professionnel était pour le boxeur, l'équivalent du saint Graal pour les croyants. Dimitri et Lorenzo s'apprêtaient donc à franchir le cap. Mes deux amis étaient motivés et déterminés à réussir dans ce nouveau monde : « *En professionnel, on boxe sans casque et sans maillot, mais surtout, on met des bandages pro* » m'expliquait souvent Dimitri. Celui-ci m'avait pris sous son aile, il jouait un peu les grands frères. Il me protégeait et me dirigeait dans mon entraînement. Néanmoins, sa protection s'arrêtait lorsque je me trouvais en position de sparring-partner sur le ring contre lui. Là, fini les gentillesse et les attentions. Dimitri était ce que l'on appelle un puncheur. Peu de technique, mais beaucoup de puissance. Grâce à lui, j'apprends à éviter les coups. Les siens font un mal de chien.

Lorenzo n'est pas puissant, c'est un technicien. Il ne me fait pas mal lorsque nous boxons l'un contre l'autre. En revanche, il me touche souvent, car il est très habile et a un vrai coup d'œil. J'ai beaucoup de chance d'avoir ces deux opposants contre moi à l'entraînement. J'ai pris le parti d'orienter ma boxe en prenant les qualités de l'un et de l'autre : allier la technique au punch.

La salle est l'endroit où je me sens le mieux. J'y côtoie de nouvelles personnes, mon entraîneur, mes copains boxeurs, mais également des élus qui sont dirigeants du club. Tous sont français, enfin gaulois, et tous m'accordent une véritable attention. Je ne ressens aucune animosité, aucun préjugé de leur part. C'est bizarre, en général les Français de souche sont plutôt racistes et ne nous accordent que très peu de respect à nous les crouilles, les bougnoules. J'ai une lecture différente de celle de la Cité en ce qui concerne ces mécréants de Français.

Mais c'est pas ici que je vais baisser la garde. Je reste vigilant quant à cette gentillesse que tous m'accordent. Mais je commence à m'attacher à eux, Dimitri qui me fait toujours rire, Lorenzo qui m'encourage sans cesse à travailler et à me perfectionner, sans oublier Kid René qui me parle comme à un fils. Il fonde beaucoup d'espairs en moi. Chaque jour avant l'entraînement, il me demande si j'ai fait mes devoirs, si je travaille bien à l'école. Le soir quand je m'endors, je me ressasse la séance, et la mise des gants et je pense à eux.

Je m'endors avec des images de Lorenzo, Dimitri et de Kid René. Ils sont, un peu malgré moi, ma deuxième famille. Tous seraient parfaits s'ils étaient comme moi arabes. Car je n'oublie pas ce que l'on me dit dans la Cité : ne jamais faire confiance à des non musulmans et surtout pas à des fromages. Jamais, mes amis ne me pardonneraient si je leur disais combien j'ai d'affection pour Kid et pour mes camarades de ring. Encore une fois je tais mes sentiments.

C'est dur de devoir toujours jouer un rôle. Parfois je me regarde dans le miroir et je me demande pourquoi je suis dans ce corps. Pourquoi cette vie est la mienne. Je pense que tout le monde a déjà eu cette sensation, que l'on s'est tous déjà posé ces questions. Pourquoi ne suis je pas comme mes amis ? Eux me donnent l'impression qu'ils vivent parfaitement leurs deux cultures : être antisémites, racistes et même homophobes. Oui les PD c'est le pire du pire dans une Cité.

Je parle souvent du hit-parade des mal-aimés, des maltraités dans une Cité, les derniers en date étaient les traîtres. Et bien, il y a encore mieux : les « ratailles » (homosexuels en arabe), ou plutôt tapettes comme on dit ici. Ces derniers ont intérêt à ne pas se faire connaître sinon c'est la punition voire la lapidation. Non sans rire, tout, mais pas PD. Voilà comment raisonnent mes frères de la Cité, car on est tous « rohya » (frère en arabe). Être homo c'est pas naturel, sinon c'est Adam et Dave qui auraient été les premiers sur terre. Vous les imaginez, les deux, main dans la main chantant « *Vanina ha ha ha* ». Je plaisante... mais on passe souvent du rire aux larmes.

Un jour Ibrahim un jeune métis de père algérien et de mère française, que l'on soupçonnait d'être PD avait reçu une raclée monumentale.

Le malheureux avait plaisanté avec Rachid et posé sa main sur l'épaule de ce dernier. Ni une ni deux on se mit tous à déconner sur une hypothétique relation entre eux.

Rachid n'apprécia pas du tout la plaisanterie et se mit à frapper durement Ibrahim. Le plus grave c'est que d'autres l'ont rejoint dans sa violence. Je fus avec grenouille le seul à ne pas participer. La punition se termina lorsque les barbares finirent d'uriner sur le pauvre Ibrahim.

En rentrant chez moi après avoir assisté à cette horreur, je me mis à vomir ! Tellement j'avais honte... mais on ne défend pas un rataille.

Moi dans tout ça, je ne trouve pas ma place. Un juif, un harki, un pédé ou un catho, avant tout, ce sont des êtres humains. Ils sont sûrement dans le mauvais chemin, mais ils y sont pour rien. Si j'étais né juif, je serais probablement accoutré d'une calotte en train de gesticuler devant un mur. Notre devenir, c'est un peu comme une partie de cartes, tout dépend de la donne. Soit on part avec les bonnes cartes, soit d'entrée on est planté.

Alors nous les maghrébins pour ce qui est de la religion, on a théoriquement les bonnes cartes, en revanche pour la vie au quotidien, là, on a un jeu pourri de chez pourri, mais bon... l'important c'est quand même Dieu.

La Cité est en pleine ébullition ces derniers temps. Avec les entraînements, j'ai peu galéré dans le quartier et donc je ne suis pas au fait des nouveautés. Mais comme c'est les vacances, la salle est fermée et j'ai donc du temps à perdre. Je me replonge à nouveau dans les entrailles de Frais-Marais.

Je revois hors collège tous mes potes, Moh' le premier. « *Alors t'es toujours vivant Mohamed Ali !* » me lance-t-il d'un ton ironique. Mais même avec ironie, j'adore la comparaison avec Mohamed Ali. Vous vous rendez compte, mon idole, le King des rings. Pour le coup, je sens tout de même une animosité de la part de mes amis. Moh' est juste déçu que je l'ai un peu lâché ces derniers temps.

Mais notre complicité ne tarde pas à rejaillir au milieu des autres et nous partons de plus belle dans nos petites aventures de racaille. On s'aperçoit très vite que les grands ont changé. Fini les soirées chez Myriam, fini les boîtes de nuit et par conséquent les voitures dans la Cité le dimanche matin. Place maintenant à la prière, la djellaba est de rigueur, comme le keffieh palestinien. Un vrai changement. On passe d'un extrême à l'autre en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

La pandémie religieuse gagne également les filles de la Cité : les foulards fleurissent à l'unisson. Ainsi les sœurs de Mounir, de Rachid et d'autres encore affichent fièrement leur nouvelle tendance. On passe du jeans Loïs cintré à une autre forme de cintrage : celui du visage bien emmitouflé dans un foulard. Même au bled, les filles ne sont pas accoutrées comme ça...

Alors d'où vient cette attirance pour un Islam fondamentaliste ? Un « Islam » qui est allé jusqu'à contaminer Morad ! C'est grave, tout de même. Morad le délinquant, l'aventurier, le garçon le plus anti-règles que je connaisse, allait finir par épouser une cause « honnête » : plus de vol, plus d'alcool, plus de shit, plus de femmes. Tout ce qu'il aime quoi. Là, il m'impressionne !

En fait, toute cette cacophonie autour de la religion dans les environs de Douai provient d'un jeune homme. Il se fait appeler l'Imam Mahdi. Pour comprendre, il faut savoir que dans la religion musulmane, le Coran prédit l'arrivée d'un sauveur qui est appelé le Mahdi. Celui-ci apparaîtrait durant les derniers jours de l'existence du monde et serait un signe majeur de la fin des temps. Sa venue précéderait la seconde venue de Jésus sur terre qui est le Messie. Un rendez-vous commun avec les chrétiens, mais aussi avec les juifs qui eux attendent Élie.

Donc, Karim Bouchera, alias le Mahdi, a réussi à rassembler autour de lui un nombre important de grands frères du quartier et à les attirer doucement, mais sûrement vers un Islam fondamentaliste. Les discours, ou plutôt les prêches, sont légions dans la Cité. Tous rivalisent d'histoires sur le prophète qui avait réussi à propager notre religion dans le monde. Même les jeunes de notre génération finissent par épouser la cause du Mahdi autoproclamé, seuls Moh' et moi résistons à l'appel de ce muezzin mal embouché. Sa vision de l'Islam fait froid dans le dos...

Il est vrai qu'avec Moh', nous avons toujours été différents des autres jeunes de notre génération. C'est cette différence qui plaisait aux plus anciens. Il était donc normal de nous voir toujours en galère avec des plus âgés que nous. Par conséquent, notre résistance aux prêches du Mahdi ne fut une surprise pour personne. Mon frère Morad en revanche ne voyait pas d'un bon œil notre position. J'étais souvent en opposition avec lui. Bientôt, les effets pervers du fondamentalisme commencèrent à se faire sentir dans les familles. Les premières victimes furent bien évidemment les filles. Ainsi, la musique, la télé et même les photos furent prohibées, car en inadéquation avec la religion selon le Mahdi. Son argument était effarant : « *Quand on écoute de la musique, ou que l'on regarde la télé, on ne pense pas à Dieu* ». Pour les photos, encore plus simple : « *On ne doit pas reproduire la création de Dieu en images* ». La Cité est devenue une enclave fondamentaliste. Tous ces fanatiques me font peur et en premier lieu mon frère Morad. J'apprends de certains jeunes « convertis » à la doctrine mahdiste, que des prêches donnent lieu à des miracles. Un jour, un des « apôtres » de l'Imam se serait évanoui. Et son corps se serait élevé par la force du « Saint-Esprit ». Une autre fois, la sœur d'un « frère » aurait grandi de deux mètres. Sans rire, je ne plaisante pas.

Quand on en arrive là, je crois que l'on touche le fond. Mais le pire reste à venir. J'apprends également que les jeunes néo-convertis s'adonnent à des offrandes sans limites auprès du Mahdi. Beaucoup d'argent lui est confié pour la cause. Le Mahdi a un champ géographique qui s'étend au-delà de la Cité. Les quartiers de Bellefourrière, les communes de Roost Warendin et de Waziers sont également sous sa coupe. Son charisme et sa « tchatche » n'y sont probablement pas étrangers. Cette période de la Cité a été une des plus difficiles que j'ai eue à vivre. D'abord parce que beaucoup de copains étaient concernés, mais surtout parce qu'elle touchait ma famille en la personne de Morad. Mes parents commençaient également à voir ce changement d'un mauvais œil. La supercherie mise en place par ce Mahdi commença néanmoins à percer.

Les jeunes endoctrinés ont fini par s'apercevoir de la tromperie exercée par Karim (alias Mahdi) et peu à peu sa popularité auprès de son auditoire s'est étiolée.

Ça a commencé comme ça : un matin alors qu'il passait dans la Cité, il eut le malheur d'interpeller trois vieux qui allaient, cigarette aux lèvres, jouer au PMU. « *N'avez-vous pas honte mécréants de fumer la cigarette prohibée par notre prophète et d'aller en plus alourdir votre sort en jouant aux jeux de hasard qui nous sont interdits par l'Islam ?* » leur lança-t-il le visage plein de récrimination. Ce jour-là, j'ai vraiment aimé nos vieux : à peine eut-il le temps de terminer sa phrase qu'une poursuite s'engageât. Lui, devant, les mains tenant le bas de sa djellaba, les 3 chibanis (« vieux » en arabe) de la Cité vociférant derrière lui. Résultat de la course, une raclée monumentale pour le jeune impétueux à qui l'arrogance avait fait oublier un principe de base en Islam (en particulier avec les vieux) : le respect. Karim se fit massacrer par les anciens. Et devant du monde. Suite à cet incident, nous n'entendîmes plus parler du Mahdi et la Cité retrouva peu à peu sa sérénité d'antan. Les trois vieux en question étaient des anciens résistants de la guerre d'Algérie, autant dire qu'ils n'étaient pas des enfants de cœur et même avec plusieurs années au compteur ils pouvaient sans souci se défaire d'un escroc aux allures d'illuminé.

Cette histoire révèle combien la religion est une affaire ambiguë. L'Islam est une religion qui confère à celui qui la pratique des principes tels que la tolérance, la générosité et l'altruisme. Ce sont ses principes qui guident le comportement de mon père. Pour moi, la religion, c'est celle que pratique

mon géniteur au quotidien. Sa foi est personnelle, elle ne regarde que Dieu, lui, et celles et ceux qui acceptent de la partager. Mon vieux n'impose ni n'oriente nos choix. Il ne nous a jamais imposé la prière. Il nous donne les informations essentielles concernant notre religion, il nous transmet l'Islam que sa famille lui a inculqué.

Le visage du musulman est celui de mon père. Je ne l'ai jamais entendu dire du mal des non musulmans. Il nous racontait des histoires du prophète Mohammed au sujet des juifs et des chrétiens. Le prophète Mohammed vivait dans un endroit où les gens de différentes religions, langues, races, tribus coexistaient.

La justice appliquée par le Prophète a été une source de paix et de sécurité pour toutes les communautés. Ainsi, les chrétiens, les juifs et les païens ont tous été traités de manière égale. Le Prophète expliquait la religion à tous, mais laissait libres les individus en ce qui concernait le choix de leur foi.

Voilà un exemple typique des valeurs transmises par l'Islam, alors pourquoi d'autres, comme Karim notre Mahdi de quartier, propagent des valeurs tout autres, contraires aux enseignements du Coran. L'incident ou plutôt la supercherie religieuse qu'a traversé ma Cité révèle combien il est facile dans la religion musulmane de propager des messages erronés, chacun peut sans mal interpréter le même verset, à sa façon !

L'expérience du Mahdi va me conduire à être constamment vigilant avec les moralistes que nous sommes amenés à rencontrer dans la Cité. Des prêcheurs temporaires, des intérimaires quoi, passent parfois donner de la voix dans les quartiers « défavorisés » comme Frais-Marais. Ils font un « kholouj fi sab il illah » (une sortie pour le compte de Dieu). Un peu comme les Blues Brothers qui étaient « en mission pour le Seigneur » dans le film. Ils apportent la bonne parole aux jeunes désœuvrés, abandonnés à la délinquance. Ils les invitent à la mosquée et les conduisent à retourner à leur vraie identité islamique. Je dois dire que certains « frères » apportent des messages de paix et de tolérance, leur but étant simplement d'empêcher les jeunes de sombrer dans la délinquance ou dans la spirale des conduites addictives. Encore une fois, je ne généralise pas. La religion, c'est entre Dieu et moi.

J'ai côtoyé et je côtoie parfois la mosquée avec les copains. Chaque fois que nous nous y rendons, c'est toujours le même rituel : d'abord deux prosternations en aumône à Dieu comme le faisait notre Prophète, cette spécificité de l'envoyé de Dieu est appelée la Sunna, c'est-à-dire que ce n'est pas obligatoire, pas imposé par la religion. C'était simplement une manière de vivre de ce dernier que beaucoup de musulmans ont repris : par exemple la manière de dormir, le fait d'entrer dans les toilettes toujours avec le pied gauche en premier, d'autres exemples existent, mais j'avoue ne pas les connaître.

Donc après mes deux prosternations, je passe à la prière obligatoire, celle-ci dépend de l'heure à laquelle je me rends à la mosquée. C'est une sensation particulière de prier dans la maison de Dieu, en effet, rien de comparable avec une prière seul chez soi. Le fait d'être tous ensemble avec mes frères en religion me donne le sentiment d'appartenir à un groupe soudé, d'avoir une famille autre que ma famille de sang. Plus grande.

Les échanges que nous pouvons avoir avec les frères ou avec l'Imam enrichissent notre connaissance de l'Islam, et par conséquent notre foi. Néanmoins, au hasard d'une discussion, ce sont toujours les mêmes refrains qui resurgissent... Sur les juifs, les mécréants, mais également envers les Maghrébins qui s'éloignent de « leur » religion en transgressant les règles comme boire de l'alcool ou

manger du porc, beurk...

Comment, lorsque l'on est d'origine arabe ou musulmane, peut-on être amené à renier sa religion ? Voilà les pensées qui me traversent dans ces moments-là. Je ne peux pas accepter que l'on puisse renier ce que l'on est. Au point d'en arriver à manger du porc. Chacun doit pourtant être libre de ses agissements... Encore un dilemme. Je pense que ces discussions dénaturent probablement ma pensée.

Les transitions entre le temps passé avec ma communauté ethnique et religieuse et celui partagé avec ma communauté sociale et sportive sont très difficiles. Imaginez. En moi cohabite une personne capable d'accepter l'excès religieux de Mounir et dans le même temps, une personne capable d'accepter l'humour libertin de Dimitri. Je dois faire preuve d'une profonde tolérance pour ne pas rejeter l'un ou l'autre de mes amis. Mais le vrai moi, où se situe-t-il ? Suis-je plutôt religieux et donc très conservateur ou plutôt libéral et par conséquent immoral ? En fait, je ne sais pas, je suis dans la merde quoi !

Mon père est un peu nerveux en ce moment, il est très distant avec mes frères et sœurs. Avec ma mère, ils s'isolent souvent. Quelque chose se trame, nous en sommes persuadés. Faiza, qui ne parlait plus avec mon père depuis la naissance de son fils, a renoué avec lui. C'est agréable de les voir à nouveau échanger tous les deux. Il faut dire que Zoubir (vous vous souvenez ? Le bledard), le père de Icham mon neveu, est revenu. Il va officialiser, tant civilement que religieusement, son union avec ma sœur. Ce changement a conduit au pardon paternel. J'apprends également que Zoubir est un ancien champion de boxe algérien. Il a même effectué quelques combats en France. Forcément, il me devient sympathique.

La famille est à nouveau unie. Le week-end, tous viennent déguster le merveilleux couscous de ma mère : Mohammed, Lakhdar, Khadija et Faiza partagent avec nous le repas traditionnel.

Au club de boxe, les choses s'accélèrent. Kid m'a annoncé la date de mon premier combat : dans deux semaines ! Je dois préparer cette échéance : je redouble d'efforts lors des entraînements. Ce qui me rassure à l'approche du combat, c'est que Dimitri et Lorenzo seront du voyage. La compétition aura lieu à Roubaix. Mon adversaire est un Roubaisien qui a déjà deux combats à son actif (une défaite et une victoire). Kid est confiant, il est sûr de ma technique et de mon punch, « *Benachour ce combat c'est une formalité* » me dit-il, Kid m'appelle toujours Benachour. Je ne suis pas sûr qu'il est compris que Benachour c'est mon nom et pas mon prénom.

Ce combat sera un test : si je le gagne, Kid m'inscrira au championnat du Nord. « *Le titre t'attend, il est ta propriété tu verras tu vas gagner ton premier combat et être le nouveau champion du Nord* » me dit-il avec assurance. Des champions, René Margivanni (c'est le vrai nom du Kid) en a découvert et formé des masses. « *Alors, s'il te dit que t'es bon et que tu vas devenir champion crois en lui comme il croit en toi* », m'assure Dimitri.

Je crois en moi. Je sais qu'une belle destinée m'attend. Cette révélation s'est faite avec mon nez. Il va me permettre d'atteindre mon objectif : me donner une victoire. Avant d'aller chercher le titre. La nuit, je me surprends à rêver que je deviens champion du Monde. J'entends le speaker de Las Vegas, debout sur le ring, où je viens de mettre K.O. mon adversaire. Il hurle :

« The New Champion of the World

Mais fini de rêver, à la maison, tout le monde est hanté par les cachotteries auxquelles se livrent mon père et ma mère. J'ai informé toute la famille de mon combat, mais je crois que tout le monde s'en fout. Seul Morad y porte un petit intérêt, ma parole, il surveille son investissement.

Dans la Cité, Moh' est admiratif : « *T'as pas peur de te faire mettre K.O. ? Moi je flipperais* ». Me lance-t-il. En fait, je n'ai pas du tout peur, bien au contraire. J'ai hâte d'y être. Mes anciens camarades de ring Salim, Nadir et Benamar, sont heureux pour moi. Je suis un peu la mascotte de la Cité. Le téléphone arabe a vite fait passé la nouvelle. Les aînés, que je retrouve à nouveau chez la chaleureuse Myriam, viendront me soutenir. Je suis sûr qu'ils ne sont pas sérieux. Mais Azzedine (le frère de Moh') m'assure que tout le monde sera là. « *On va en parler avec ton frère Morad et organiser un petit comité de soutien. T'inquiète pas, t'auras ton fan-club* ».

Aujourd'hui, Moh' et moi, nous allons au supermarché Nova, on a quelques bouteilles consignées à échanger. Sur le chemin, on croise Pascal Noulain, un pote de la Cité. Il a l'âge de Morad. Il est célèbre à cause de ses multiples frasques. Pascal, c'est le rebelle de la Cité. Il est grand et très maigre. Il a le visage marqué par des points noirs qui donnent une image très nette de sa relation à l'hygiène... Pascal est dans tous les sales coups. Il consomme tout type de drogues : shit, héroïne, colle à rustine, alcool, cocaïne... Même certains médicaments comme les néo-codion (alias les néné). Ces consommations extrêmes ont probablement court-circuité ses neurones. Pascal nous fait partager parfois ses formules éthérées. Exemple : un jour où nous écoutions Bob Marley sur mon transistor, il me dit : « *Reda met le volume à son* ». Comprenez « *Mets le volume à fond* ». Une autre fois, le voilà qu'il verse dans la métaphysique : « *Il vaut mieux être tout seul qu'avec personne* ». Je n'ai toujours pas compris, mais je n'ai jamais consommé de produits illicites.

Sur la route du supermarché donc, on croise Pascal. Il avait l'air pressé, mais il prit le temps de nous saluer et d'échanger quelques mots avec nous. « *Pourquoi t'es pressé ?* » lui demanda Moh'. « *Pour rien je me suis accroché avec un mec c'est tout* » nous répondit-il. Et il reprit sa route au pas de course vers Frais-Marais.

Quand nous sommes arrivés sur le parking du supermarché, nous avons eu la surprise de voir un jeune homme avec un tesson de bouteille planté dans le dos ! Les gens autour de lui me racontèrent qu'un jeune marginal avait essayé de dérober de l'alcool dans le caddie de la victime, que cette dernière s'était rebellée et aurait reçu un coup de bouteille. Les pompiers ne tardèrent pas à arriver, la blessure était moins grave qu'elle n'y paraissait. Tant mieux pour ce pauvre garçon. Et pour Pascal aussi parce que s'il s'était fait choper pour homicide, il risquait une grosse peine de « zonzon ». L'incarcération, Pascal, connaît bien, il la côtoie depuis son plus jeune âge.

Les cas comme Pascal sont légion dans la Cité : nous avons une belle brochette de spécimens. Par exemple chez les drogués et les dealers avec Mokhtar, Jawad et les autres, puis nous avons les voleurs de mobylettes (notamment la célèbre 103 SP) avec Jean-Luc et Coco Marissa (le frère du bossu, mais ils ne travaillent pas vraiment en famille). Enfin place aux cambrioleurs avec Houari, Kuider et bien sûr Morad. Telle une entreprise, la Cité regorge de talents. Comme vous pouvez le constater, chacun a son domaine de compétence et tous cohabitent ensemble dans une même logique : faire de l'argent. La plupart se sont tournés vers la débrouille. Non par choix, mais plutôt par dépit. Prenez l'exemple de Houari : après avoir obtenu son CAP de tourneur fraiseur à l'AFPA (l'Association pour la Formation Professionnelle des Adultes), Houari a le diplôme en poche et pense naturellement décrocher un

emploi. Quelle désillusion... Il s'est vite rendu compte que le diplôme ne gomme pas le nom de famille et n'efface pas la couleur de sa face.

Bien évidemment, d'autres ont réussi comme mes frères Lakhdar et Mohammed, mais combien de réussites pour tellement d'échecs. La proportion, je ne la connais pas, mais au regard de ce qui est pratiqué dans la Cité, soyons lucides...

Être voleur, comme le disent les chansons d'Alpha Blondy et d'Alain Souchon, c'est pas beau. Mais chômeur, c'est pas top non plus, surtout quand on veut aider ses parents comme le font la plupart des délinquants de la Cité.

Le produit de leur larcin n'est destiné qu'à améliorer le quotidien familial. Évidemment : sans dévoiler aux parents l'origine de l'argent. Ne vous méprenez pas, les parents dans leur grande majorité sont contre le vol. Nos parents sont généralement très respectueux de la loi, ils sont travailleurs et dévoués à leur patron. Encore une fois, ils n'ont d'autre ambition que celle d'amasser le fruit de leur travail afin de pouvoir, dans un avenir proche, rejoindre leur pays et y faire prospérer leur famille. Voilà ce à quoi rêve le père et la mère d'un gars de la Cité comme moi.

Les grands du quartier organisent parfois des soirées merguez. Lorsque leurs affaires sont bonnes, c'est-à-dire quand ils ont violé la plupart des articles du Code Pénal. Ils achètent, mais oui ! 5 kg de merguez, Halal évidemment, et une quinzaine de baguettes de pain. Ensuite, rendez-vous est donné au terril situé derrière la Cité sur l'autre rive du canal. Les grands le traversent à l'écluse pendant que Moh' et moi les suivons, avides de grandir plus vite... On en profite souvent pour piquer une tête dans le canal. À l'écluse, on se sert des péniches abandonnées comme plongeoirs, nager trop près des embarcations est un peu dangereux, mais le danger attire.

Après s'être légèrement pollué la peau dans la Scarpe, on se sèche sur la route du terril où l'on rejoint les autres convives. La soirée commence par des chants que nous interprète « l'ours ». L'ours, c'est le surnom donné à Fayçal Senouça (le frère de Mounir). Avec sa guitare, il nous fredonne tous les succès de Lemchaheb et de Nass al Ghiwane. Ce sont deux groupes marocains très engagés pour la cause palestinienne. Ces chants, alliés à une consommation d'herbe propice à la fête, me permettent d'assister (en tant que spectateur, je précise) à des instants de transe de la part de certains. C'est assez surprenant, mais surtout très marrant. Pour me faire plaisir, Fayçal chantonne aussi des succès de mes artistes préférés : Jacques Brel et Georges Brassens. Autant je me régale à écouter les condamnations de Nass al Ghiwane contre Israël dans « Sabra et Chatila », autant je me retrouve dans l'aversion de Brassens pour la peine de mort dans « Gare au gorille ».

La chanson « Sabra et Chatila » dénonce le massacre perpétré par une milice chrétienne contre des réfugiés palestiniens. Ce massacre a été possible grâce à la complicité israélienne qui était chargée de la sécurité des réfugiés. Voilà de quoi nous parlons, lorsque l'ours chante cette chanson. Dans ces moments-là, la haine des juifs et des chrétiens est amplifiée. Pourquoi se sont-ils unis contre des musulmans sans défense ?

J'aime Brassens et Brel. C'est un héritage de mon frère Lakhdar. Ce dernier était un fan inconditionnel du Grand Jacques. Il a transmis sa passion pour l'artiste à bon nombre de jeunes de la Cité, dont l'ours. Vivre dans une Cité ne nous empêche pas d'aimer la chanson d'auteur et d'apprécier les textes engagés.

Quant à notre « petite soirée », les braises incandescentes accueillent maintenant les merguez. Quelques minutes plus tard, nous pouvons déguster avec plaisir les sandwiches tartinés de harissa tout en sirotant une bonne limonade. Le bonheur pour Moh' et moi. Les grands se saoulent à la bière et au whisky.

Lors de ces occasions, Moh' et moi faisons croire à nos pères respectifs que l'on passe la nuit l'un chez l'autre. On est alors tranquille pour une belle nuit blanche.

Le Stratagème ne marche que si nos frères (Azzedine et Morad) acceptent de nous couvrir. Si nous sommes les seuls gamins de 14 ans à être acceptés par les grands, c'est parce que nous avons, plus que les autres, ce côté « tête brûlée » qui leur plaît tant. Moh' et moi apprécions cette faveur.

Si les occasions demeurent rares, mon acolyte et moi cherchons à les multiplier. L'une des astuces est de s'inviter dans des réjouissances. À la salle des fêtes de Frais-Marais, il se déroule tous les samedis un mariage, un baptême, un loto... Dans la masse des invités, personne ne remarque la présence de deux gamins de plus, souvent pris pour de la famille. Mais notre plan ne peut voir le jour que si la fête est organisée par des Maghrébins. Si les festivités sont « pur porc », c'est-à-dire organisées par des Français enfin des Gaulois, aucune chance de passer inaperçu.

Alors, lorsqu'une cérémonie organisée par des Maghrébins a lieu à la salle des fêtes, mon complice et moi nous nous invitons aux réjouissances et profitons ainsi du gîte et du couvert le temps d'une soirée, personne ne fait attention à deux gamins et beaucoup nous prennent pour la famille. On pousse le plaisir jusqu'à faire quelques tours sur la piste de danse et parfois même, on pose pour la photo. Une intégration parfaite. Avant de s'éclipser, on en profite pour se ravitailler : gâteaux, dragées, boissons histoire d'avoir une petite collation sur le chemin du retour.

C'est vrai que ce n'est pas très « classe » comme comportement. Mais comment faire quand on a 14 ans, pas de thune et une sale tronche ? À ce jour, je n'ai pas la réponse. À défaut d'être invité, je m'invite. Notez bien que les pique-assiette de mon genre infestent également les mariages arabes. Dans un mariage arabe, il n'y a pas d'invitation. Quand mon frère Lakhdar s'est marié à Waziers, on a arrêté de compter à 800 personnes. On n'en connaît pas la moitié. Mais tous sont venus féliciter Lakhdar et son épouse comme s'ils avaient élevé les moutons ensemble. Le lendemain, quand on a « archivé » les cadeaux, on a listé 17 cafetières, 14 services à couvert, 19 appareils électroménagers du type presse-fruits, mélangeur, mixeur et autres. Toute la famille en a profité pour renouveler son parc d'aspirateur. Ce qui est bien avec les mariages, c'est qu'il y a tellement de monde, qu'on est certain d'avoir assez de cadeaux pour toute la famille. À chaque mariage de ses enfants, ma mère réserve une pièce complète pour ranger les cadeaux. Et elle installe un petit qui monte la garde. La caverne de mama Aïcha.

Les dimanches qui font suite à mes sorties sont difficiles. Mon père ne tolère pas les grasses matinées, s'il ne nous oblige pas à un réveil à l'aube, il s'inspire de l'éducation qu'il a reçue : lever avec le soleil, coucher avec lui. À l'ancienne.

Le travail à l'école est pour mes parents, primordial. Ils nous expliquent qu'eux n'ont pas eu la possibilité d'étudier. Ma mère nous amuse quand elle nous voit faire nos devoirs. En nous entendant soupirer, elle ne peut s'empêcher de nous rabrouer : « *Si moi la chance itudier, moi devenir championne di li avocats* » nous lance-t-elle et nous, nous explosons de rire. Pense-t-elle déjà à plaider pour Morad ?

J'ai la prétention de penser qu'elle dit vrai. Sans savoir lire ni écrire, mes parents ont réussi à s'installer dans un pays qu'ils ne connaissaient pas, avec des codes qu'ils ne maîtrisaient pas et une

langue qui leur était inconnue. Non seulement, ils s'y sont intégrés, mais ont élevé une famille de 10 enfants tous ont une activité soit étudiante soit salariée. Je considère que l'hospitalité qui leur a été faite est justement payée de retour. Notre famille ne coûte pas à la France, elle rapporte. Le racisme que je subis est d'autant plus difficile à vivre quand on ne se sent redevable de rien.

À Waziers, l'entraînement s'intensifie. Malgré cela, une angoisse m'étreint les viscères tellement je crains d'en parler : pour le combat, je n'ai ni chaussures, ni short de boxe. Je n'ai pas envie de ressembler à un pantin sur le ring avec des baskets et un short de foot, je tiens à ce que ma tenue soit à la hauteur de mon talent. Mais sans argent, rien n'est possible.

Je fais part de mon souci à ma sœur Faiza. Le destin me sourit. Son mari Zoubir a été boxeur au bled. Il me fait cadeau de son short. Bon, je n'aime pas spécialement le jaune fluo mais le ridicule ne tue pas et j'espère que mes adversaires seront éblouis par la couleur agressive. La chance me sourit une seconde fois grâce à Houari, un grand frère de la Cité. Il me propose de lui racheter de vieilles chaussures de boxe pour 100 francs. Les chaussures sont magnifiques : trois bandes blanches strient un fond bleu. Ce sont des ADIDAS ou des « *Ha' di dassé* » comme dit ma mère.

Je suis fier d'arborer ma nouvelle tenue que j'ai complétée avec un débardeur... jaune. Histoire de faire un ensemble avant-gardiste.

Demain, c'est le grand jour. J'ai beaucoup de mal à dormir. Des doutes apparaissent « *Vais-je gagner ?* » ou « *Vais-je perdre. Par K.O. ?* ». Perdre par K.O, cette idée m'angoisse. Mais j'ai surtout peur de décevoir, décevoir mon frère, mes amis Dimitri, Lorenzo et Moh', j'ai peur de décevoir Kid René. Plus que tout, j'ai surtout peur de me décevoir. J'ai fait tout ce qu'il fallait pour être prêt. Ce n'est pas simplement un combat. C'est une vengeance, une vengeance contre la vie, contre la malchance, contre le sort qui s'est acharné sur moi. Je sais que rien ne sera plus pareil si je gagne, je sais que, tel un marquis ou un comte, cette victoire me donnera mes lettres de noblesse. Que je gagnerai ce que je désire le plus : le respect. Avec cette victoire, on ne plaisantera plus jamais sur mon nez. On me regardera d'une autre façon. Voilà pourquoi cette nuit n'en finit pas. Bon, Morad ronfle aussi, alors ça ne m'aide pas.

On est samedi, jour du combat. Kid doit passer me chercher à la maison vers 14h00. J'ai préparé méticuleusement mon sac, tout y est : mon short, mon débardeur, mes magnifiques chaussures, une serviette, mon protège-dents, et mes bandes de crêpe qui protégeront mes mains pendant le combat.

Je n'arrête pas d'aller aux toilettes (le stress probablement). Vivement que René arrive : quand je serai avec lui et mes deux potes boxeurs, je serai dans l'ambiance. Je compte pleinement sur Dimitri pour me rassurer.

On monte dans la voiture et on prend la direction de Roubaix. Dimitri me taquine et me demande si je n'ai rien oublié. « *T'as pas oublié de mettre un slip propre ? Sinon, la honte pour la pesée* » se marre-t-il. Il me raconte que pour son premier combat, il avait enfilé un vieux slip déchiré « *Je n'allais pas mettre un slip neuf pour combattre* » me dit-il. Aujourd'hui, ce qu'il garde encore en mémoire de ce premier combat, c'est la honte qui a suivi. Une honte phénoménale : « *Tous les autres boxeurs se sont foutus de ma gueule* ». Depuis, Dimitri met systématiquement un slip propre avant chaque combat. J'avais anticipé la pesée et enfilé un caleçon neuf acheté pour l'occasion. Cette discussion un peu surprenante me fait oublier le combat.

Arrivés à Roubaix, nous avons rendez-vous dans un café pour la pesée. Là, je vois une multitude de boxeurs et d'entraîneurs, une drôle d'ambiance dans un drôle de lieu. Je n'aurais jamais imaginé que la pesée puisse avoir lieu dans un bar. Côté alcool, le tabac, les beuveries, je n'y suis pas

habitué. Et pour cause, c'est un lieu « halame » (interdit dans la religion). Mais pour le coup, j'ai pas le choix.

Tout le monde connaît Kid ainsi que Dimitri et Lorenzo. Les autres coachs les saluent et se racontent les dernières nouvelles du milieu. Je me sens un peu isolé, mais je ne suis encore qu'un novice. Kid me présente enfin à d'autres coachs : « *Voilà mon futur champion* » s'empresse-t-il de déclarer. Évidemment, tous se marrent. L'un d'eux me lance : « *Avec ce nez tu pouvais pas faire autre chose que de la boxe* ». Dans la famille pugilistique, on se chambre féroce.

« *Benachour Abdelreda !* ». Voici le moment de me mettre en scène, je monte pour la première fois sur la balance officielle : 47 kilos et 250 grammes. J'enchaîne avec le docteur qui procède à une visite sommaire (tension, quelques genuflexions...) : « *Apte pour le combat* ». Dimitri m'attend à la sortie : « *Maintenant tu peux plus faire marche arrière* ». De son côté, Lorenzo est très concentré sur son combat. Le walkman lui sert d'isoloir. Il n'est que 18h50 les combats commencent à 20h30. Comme nous avons un peu de temps à tuer, nous partons tous les trois faire un tour dans Roubaix.

On n'est pas dépaysés : y'a encore plus d'Arabes à Roubaix qu'à Frais-Marais. Ici, même les vieux se sentent chez eux comme je le constate avec stupéfaction : ils se promènent en djellaba en plein centre-ville. Je vois également des filles en hijab. À Douai, jamais les membres de ma communauté n'oseraient se promener dans ces tenues de peur de se voir dévisager ou insulter. Je suis tellement étonné, que j'en fais part à Dimitri. Il me raconte qu'une forte communauté Harkis vit à Roubaix. Après la guerre d'Algérie qu'ils ont fui, certains d'entre eux se sont installés à Roubaix, ne comptant souvent que sur eux-mêmes. Ces Algériens « qui ont choisi la France » lors du conflit perpétuent les coutumes de l'ancienne colonie sans s'effacer comme le font parfois les « immigrés » par pudeur ou par crainte. « *Comment tu sais tout ça Dimitri ?* ». Dimitri avait grandi avec la communauté maghrébine de Roubaix. Comme je boxe un Roubaisien ce soir, il est probable que mon adversaire sera un Arabe.

Le combat se déroule dans une vieille salle des fêtes vétuste transformée pour l'occasion. J'y vois des chaises pliables de toutes les couleurs. Pour la première fois de ma vie, je vois un ring. Un vrai. Pas comme celui de la salle de Waziers qui est à même le sol... Ici, je vais m'élever ! Le tapis du ring est bleu, les cordes bleues, blanches et rouges. Dans les coins, je distingue les fameux tabourets. Impressionné, je demande à Kid si je peux monter « *Pourquoi ? Tu crois que c'est moi qui vais boxer à ta place ?* ». Rigole-t-il. J'entre. Une sensation incroyable me submerge, il y a du monde dans la salle, mais je ne vois personne. Ça y est, je suis dans l'arène. Je me prends à imaginer ce que les gladiateurs devaient ressentir lorsqu'ils entraient dans les enceintes du cirque pour assurer le spectacle et surtout défendre leur vie ; l'émotion qui devait les traverser, voilà à quoi je pense lorsque je suis sur ce ring... Mon premier ring. C'est naïf, je sais. Mais ça fait du bien.

Retour au vestiaire pour la préparation. Kid nous offre à Dimitri, Lorenzo et moi un sandwich... au jambon. Je lui rappelle que je suis musulman : « *Ferme les yeux tu ne verras pas que c'est du porc !* » me lance-t-il. Un fou rire démarre. Lorenzo finit par m'acheter un sandwich fromage.

Dans moins d'une demi-heure, je vais combattre. J'ai enfilé mon short jaune fluo en-dessous duquel je glisse la coquille, je mets mon débardeur et je lace mes chaussures. Ensuite Kid René me bande les mains et me masse avec du Synthol pour m'échauffer les muscles. D'abord les bras, puis les

avant-bras, suivis du dos et enfin les jambes. On passe au visage : avec un coton-tige, Kid me tapisse l'intérieur du nez avec du Vicks. C'est la galère : ma déformation nasale empêche le Kid d'accéder à la paroi de ma narine gauche... Putain de pif. Le Vicks permet d'améliorer la respiration. Pour la gorge, mon entraîneur me donne un sucre sur lequel il dépose quelques gouttes de menthe pure que je dois laisser fondre. Toujours pour optimiser ma respiration.

Nous entamons ensuite mon échauffement. J'enfile des gants de frappe pendant que Kid René s'équipe de pattes d'ours (des gros gants qui servent de cible pour le boxeur). « *Gauche, droite, crochet gauche* » ânonne-t-il. L'échauffement arrive à sa fin, je vais entrer sur le ring. J'avoue, j'ai peur. Tant et si bien que je dois retourner une énième fois aux toilettes. Kid me rappelle que le combat se fera sans casque et qu'il durera 3 rounds de 3 minutes.

— *Comment s'appelle mon adversaire Monsieur René ?*

— *Patrick Lachonda.*

Je m'attendais à boxer un arabe... Je revêts le peignoir noir sur lequel est écrit dans le dos « *le Wazierois* », du nom d'un journal local. J'ai probablement l'air d'un pitre avec les couleurs arc-en-ciel : short et débardeur jaunes, chaussures bleues, chaussettes rouges et, clou du déguisement, peignoir noir.

« *C'est l'heure mon garçon !* ». Je retiendrai toujours cette phrase. Une sensation étrange s'empare alors de moi. J'eus l'impression d'être un condamné à mort juste avant son exécution. Sur le chemin du ring, je reprends mes esprits. La route est longue, on entend des acclamations, des gens que je ne connais pas me saluent et m'encouragent. Ce qui est drôle, c'est que je suis théoriquement en terrain hostile puisque je suis à Roubaix et que je boxe un Roubaisien. Mais le public m'a choisi comme son champion. Mon adversaire n'est pas arabe. Dans mon coin, Dimitri fait office de soigneur. Je vois enfin mon adversaire. Dimitri me badigeonne le visage avec de la vaseline pour que les coups glissent. Kid René m'enfile les gants. L'arbitre s'approche de moi pour vérifier le port de la coquille et du protège-dents que vient d'insérer Kid dans ma bouche.

« *Ça va allez fiston t'inquiète pas et ne le mets pas K.O. tout de suite* » sourit Kid. L'arbitre nous appelle enfin au centre du ring pour nous donner quelques recommandations. Je rejoins le coin et me mets en garde en attendant que le gong résonne.

Gong ! Et me voilà avançant sur mon adversaire. Je commence par déclencher aussi rapidement que possible une série de directs afin de maintenir mon adversaire à distance. Il est un peu plus petit que moi et présente une garde peu hermétique.

Je prends rapidement l'ascendant jusqu'à ce que mon opposant change de stratégie et se lance à l'attaque en déclenchant des coups un peu à l'aveugle. Ce changement de tactique me déstabilise et récompense mon adversaire. Même mal envoyés, ses coups s'abattent sur moi avec force. Je dois absolument me protéger. La domination de Patrick est sans appel. Je n'ai pas l'habitude de boxer de cette manière. Visiblement, il manque de technique et d'expérience. Il boxe à l'instinct jusqu'à ce que le gong nous sépare.

Ce premier round fut long. Je vois dans le regard de Kid René qu'il n'est pas content de ma prestation : « *Qu'est-ce que tu fous Benachour, on n'est pas là pour rigoler, tu vas vite rentrer dans le combat et me démolir ce boxeur tu es 50 fois meilleur que lui...* ». Les griefs n'en finissent pas. Visiblement, j'ai pas assuré du tout. Dimitri me lance un clin d'œil et me dit de boxer comme si j'étais en face de lui « *Contrôle ton adversaire et surtout fais parler ta puissance, ne va pas te battre*

avec lui, car il est techniquement inférieur à toi. Ne rentre pas dans son jeu et boxe-le, oui boxe-le ! ». René termine à peine ses nouvelles recommandations que retentit le gong du second round.

Le jeune Patrick se lance à ma poursuite de manière désordonnée.

De mon côté, je change radicalement ma méthode et me mets à tourner autour de lui en déclenchant, dès que l'occasion se présente, une attaque de trois coups, comme répétée à l'échauffement. J'ai mis mon assaillant sous contrôle. Patrick a senti le vent tourner. Il tente en vain de m'imposer l'épreuve de force en se jetant comme un forcené dans la bataille. Sa volonté ne supplée malheureusement pas son manque de clairvoyance. Le round va bientôt se terminer, il est passé très vite cette fois. Mais, peu avant que le gong ne retentisse, le coup tant recherché arrive. Sur un contre, je touche avec force et précision la tempe de mon adversaire d'un crochet du gauche. Je me souviendrais longtemps de l'image de Patrick s'écroulant face contre sol, les cheveux s'envolant comme soufflés par le vent. L'arbitre ne prit même pas la peine de compter mon malheureux, mais valeureux adversaire.

Dimitri et René me prirent tous deux dans leurs bras pour me féliciter. Ensuite, j'entrepris de faire le tour du ring avec le bras droit levé en signe de victoire. C'était ma façon de montrer qu'aujourd'hui, j'étais autre chose qu'un nez tordu, autre chose qu'un squelette. Aujourd'hui, je suis un boxeur, un vainqueur, un champion.

Kid René m'ôta les gants et je rejoignis le centre du ring. L'arbitre et Patrick, qui avait repris ses esprits, m'attendaient pour l'annonce officielle du résultat du combat. Le speaker annonça : *« Vainqueur de ce combat par K.O au second round, Abdelreda BENACHOUR de Waziers ».* Ces mots résonneront encore longtemps dans ma tête. Un politique local me remit une coupe, ma première coupe.

Dimitri, Lorenzo et René sont les premiers témoins de mon changement. Ni Morad, ni Moh', ni personne ne sont là pour m'accompagner dans cette magnifique aventure d'un soir. J'ai cru qu'ils feraient le déplacement, mais les silences des derniers jours m'avaient mis la puce à l'oreille. Soit, je n'ai besoin de personne.

La soirée se termine dans le vestiaire avec la distribution des cachets liés au combat. Pour 6 minutes (soit 2 rounds), j'ai gagné 300 francs. 300 francs... Cela représente 10% du salaire mensuel de mon père. J'ai gagné en 6 minutes ce que mon père gagne en deux jours de travail.

Au milieu de la nuit, Kid René me dépose devant la maison. La lumière du salon est allumée, mes parents m'ont attendu. Lorsque la porte s'ouvre, je montre fièrement ma coupe à mon père et aussitôt, il sourit béatement, ma mère est en haut de l'escalier et me lance fièrement dans le plus parfait arabe *« Mohammed Ali 'ta ahna »* (voilà notre Mohammed Ali). Merci Maman ! Après les félicitations, je remets fièrement mes 300 francs gagnés à la force de mes bras. Cet argent allait sans nul doute bien aider la famille. Comme d'usage, c'est mère qui joue la banque. La nuit a été courte et l'excitation d'après combat m'a empêché de dormir. Mais les rêves de victoire ont vite pris la place de cette excitation.

Le lendemain matin, c'est le cœur léger, avec de la fierté plein les yeux que je me dirige dans la Cité pour faire part de mes exploits à qui veut l'entendre. Et même aux autres. Mais, malheureusement pour moi, la Cité est en effervescence au sujet d'une tout autre affaire.

À l'entrée de la Cité se trouve un panneau publicitaire que personne ne peut rater bien que rarement regardé. Mais ce matin-là, ce n'est pas une pub quelconque qui retient l'attention des

badauds... Sur le panneau, d'étranges trophées trônent : un jean, des sous-vêtements et des slogans injurieux qui concernent la fille de ma voisine : Leila.

Certains « grands » de la Cité ont volé, alors qu'ils séchaient au soleil, ses sous-vêtements et son jean. Et les ont exposés à la vue de tous. Leur but, salir la réputation de Leila, la faire passer pour une pute. L'affaire est grave parce qu'on n'expose pas l'intimité d'une fille en public. C'est une honte pour toute la Cité. Ce sont d'ailleurs les filles qui sont montées au créneau pour dénoncer. Ma sœur Sanaa et ses amies ont exprimé leur dégoût devant les « grands » qui, bien sûr, réfutent toute accusation. Leur hypocrisie est à la hauteur de leur lâcheté : personne n'a rien vu ni entendu. Mais ce qui me rend le plus triste, c'est de voir Leila, sa mère et son frère Hafid aller retirer, devant toute la Cité réunie, les habits et essayer d'effacer les propos calomnieux. J'ai envie d'aller les aider, mais, dans la Cité, on ne se mêle pas des affaires dans lesquelles on n'est pas impliqué. Seule ma sœur Sanaa, n'écoutant que son courage et sa révolte, prêterait main forte à nos voisins.

J'apprendrai un peu plus tard que Leila avait refusé les avances de plusieurs de mes aînés et que pour le lui faire payer, une vendetta avait été préparée. Leila faisait toujours parler d'elle dans la Cité. Elle était à contre-courant des us et coutumes des filles « bien sous tous rapports » de la Cité. Ma voisine ressemblait à la chanteuse Américaine Madonna. Elle portait des tenues très avant-gardistes et beaucoup la trouvaient séduisante. Voire plus. Il n'est pas étonnant qu'avec leurs QI de mulots, certains grands aient pu (volontairement) confondre mode avec provocation.

Voilà pourquoi mon premier combat est passé presque inaperçu. Une personne avait eu vent de ma victoire en lisant tout simplement la Voix du Nord. Il se trouve que c'est un des plus racistes de la Cité.

Au milieu de l'écrasante majorité de Maghrébins de la Cité, on trouvait quelques îlots de rastons bien français. Vous imaginez ? Racistes avec nous autour... autant dire que l'enfer pour eux était sur terre.

Chez les racistes, je vous présente, en avant-première, Monsieur Rodeur. C'est un ancien de la guerre d'Algérie. Lui et ses enfants en prenaient plein la gueule au quotidien. Surtout lors des jours de commémoration des guerres. Ces jours-là, Patrick Rodeur revêtait avec fierté son costume du dimanche sur lequel il portait crânement ses décorations. Je vous laisse imaginer les insultes et les jets de pierre qui ponctuaient sa pérégrination vers le monument aux morts qui se trouvait en face de l'église. Le 11 Novembre ou le 8 Mai, les Armistices, tout ça, ça ne nous parle pas. On n'est pas concernés par ces guerres. On s'en fout. Et pour cause, on ne nous a jamais parlé de nos ancêtres français musulmans morts pour la patrie. Mon père m'apprendra bien plus tard qu'un de ses oncles était mort au combat près de Mulhouse en 1918. Pourquoi n'en a-t-on jamais entendu parler en cours d'histoire ? Si on m'avait parlé de ces Français de seconde zone, ces Français musulmans, nul doute que le 11 Novembre aurait eu une autre signification pour tous les gosses des Cités.

Monsieur Rodeur le savait-il seulement ? À leur décharge, on doit leur reconnaître une capacité de résistance et de persévérance hors du commun. Ces gens-là résistaient ! Nous tenaient tête et ne craignaient pas les bastons. Toute la famille nous jetait à la figure leur dégoût de notre race et de notre religion. De notre côté, nous n'avons jamais cherché à nouer un dialogue. On adorait cultiver leur

haine...

Le second raciste de la Cité était le père d'un pote de Morad : Monsieur Henno. Il ne pouvait pas nous voir en peinture. Mais il était nettement moins belliqueux tant qu'on ne l'emmerdait pas. Son malheur est venu de son fils René. Il n'a pas supporté sa conversion à l'Islam. Par respect pour René que tout le monde aimait, car c'était un brave type on ne provoquait jamais son père.

Le lendemain de ma victoire, la surprise fut totale lorsque Monsieur Henno s'adressa à moi :

— *T'es le tcho Benachour toi.*

— *Oui pourquoi ?* lui répondis-je.

— *C'est toi qui fais de la boxe ?*

— *Oui.*

Il me félicita chaleureusement pour ma victoire qu'il avait lue dans le journal. Il était allé jusqu'à découper l'article pour me le donner ! Il conclut la conversation par « *Fais quelque chose de ta vie toi, fais pas comme tous ces glandeurs* ».

À partir de ce jour, Monsieur Henno me salua toutes les fois qu'on se croisait. On parlait boxe, actualité et même politique. René était sur le cul de voir son père échanger avec un arabe. On juge parfois très mal les gens. Monsieur Henno était aussi raciste que moi j'étais catholique. Il cherchait simplement à se protéger et avait choisi de passer pour un fachos afin que personne ne vienne le déranger. Voilà le fond de l'histoire.

J'ai fini par raconter à Morad, Moh' et les autres le récit de mon combat. Comment j'ai facilement battu mon adversaire, le K.O au second round, le poing levé devant la foule qui m'acclamait... Mais je racontais également ce que j'avais vu à Roubaix : une ville d'Arabes, avec des vieux en djellabas dans la rue... . Comme ça fait du bien de ne pas toujours être en minorité. Tous me félicitent et promettent d'être présents pour le prochain combat.

Mon prochain combat arrive. Kid René m'annonce qu'il aura lieu à Waziers. Il y aura un gala et il se peut même que je sois sur l'affiche.

Mes journées sont remplies : cours, entraînement et quelques galères avec Moh' et les autres. Les occasions de vols s'amenuisent sans que je m'en aperçoive.

Mes professeurs commencent à s'intéresser à ma petite activité sportive, notamment mon prof de français Monsieur Lonritzak. Ce dernier inspire la crainte à tout le collège. Ses punitions sont légendaires : quand un élève est collé, notre fameux pédagogue fait recopier le règlement intérieur du collège à sa façon. Voyelles en rouge, consommées en bleu et ponctuation en noir ! Autant vous dire que c'est un vrai cauchemar. Quel enfoiré ce Lonritzak.

Pourtant, derrière sa sévérité, Monsieur Lonritzak s'intéresse à ses élèves. Lui aussi a lu mon exploit pugilistique dans le journal. Après les félicitations, il me demanda si j'avais bien mis K.O. mon adversaire : « *Il est vraiment allé au tapis ?* ». Il avait peine à croire qu'on pouvait mettre (ou être) K.O. si jeune. « *Fais quand même attention à toi* », me conseilla-t-il. Monsieur Lonritzak avait la vocation d'enseigner, il essayait de nous transmettre sa passion pour l'histoire et le français. Il m'a fait aimer Camus.

J'adorais les cours de français. En particulier, les rédactions. J'attendais avec impatience le nouveau sujet que nous devions traiter. Un jour, il nous demanda de faire le portrait d'une personnalité importante. Je fus choisi pour aller lire la mienne au tableau. Je n'étais pas très sûr de moi... Mais, en me tendant ma copie qu'il avait corrigée, je vis ma note : 16/20 ! Complètement regonflé, je me mis à lire avec confiance :

— *Cheveux courts, il aime pouvoir caresser sa tête. L'homme qui aujourd'hui aspire à une tranquillité qui jadis lui a fait défaut, se donne comme principe de s'acquitter d'un somme tous les après-midi, un rituel autour du sommeil. Il a le regard vif, le visage marqué par la souffrance endurée dans sa jeunesse, il ne se plaint jamais ou presque pas, sa fierté le lui interdit, pourtant, Dieu sait combien ses plaintes sont légitimes. La vie ne l'a pas gâté pourtant il s'estime privilégié, et son sourire, qu'il arbore tous les jours le prouve. Il n'est pas malicieux, ni rusé, mais il n'est pas non plus orgueilleux, il est un homme tout simplement. On le dit sociable, doux, mais c'est sa gentillesse que l'on remarque le plus, cette gentillesse que l'on prend souvent pour une faiblesse. Jadis, il fut un travailleur acharné, toujours prêt à travailler, mais aujourd'hui la vie l'a rattrapé, et il attend patiemment que l'ange du désespoir vienne le chercher doucement un soir. Il a égayé nos vies à ma famille et moi, nous a donné la vie. Il est ce que j'ai de plus précieux sur terre, pourtant il n'en a pas l'air. Il me faudrait un livre ou même un dictionnaire pour parler de ce sage, ce révolutionnaire, cependant je n'ai que vingt lignes pour le rendre digne. Alors vous allez dire pourquoi je parle tant de ce personnage, et bien je dirai qu'il est pour moi l'image la plus noble qui soit et si j'en suis si fier, c'est peut-être parce qu'il est mon Père.*

Lorsque j'eus fini, des applaudissements se firent entendre, j'avais les larmes aux yeux. Monsieur Lonritzak me dit qu'il avait été ému d'une part par la beauté du texte et d'autre part, car j'avais estimé que mon père était une personnalité importante « *C'est un bel hommage pour lui* ». La journée aurait été parfaite si ce qui suivit n'avait pas obscurci mon bonheur.

J'avais aidé Salim pour sa rédaction. Vous vous souvenez ? Mon pote qui m'avait lâché lorsque j'avais failli être agressé. Salim venait du bled, d'Alger exactement. Pour sa rédaction, il avait choisi Pelé. Je lui avais rédigé rapidement un portrait du plus grand footballeur de tous les temps. Un détail disait que Pelé « se déplaçait souvent en smoking ». Soupçonneux à son égard, Monsieur Lonritzak interpella Salim : « *Pourquoi avoir choisi le mot anglophone smoking ?* ». La réponse de Salim fut époustouflante de bêtise : « *Oui, c'est vrai, j'ai fait une erreur, j'aurais dû écrire voiture* ». Le bougre avait pris un smoking pour une voiture. Le rire fut général et le lièvre fut levé. « *Oui AbdelReda, voiture c'était mieux ou costume qu'en pensez-vous ?* ». J'étais abasourdi par l'énormité de la réponse de Salim et écoeuré de voir ma note divisée par deux. En « bonus », je n'échappais pas à la célèbre punition de Monsieur Lonritzak, le règlement intérieur en trois couleurs.

Salim se confondit en excuses, mais je ne lui en voulais pas. Il avait les lacunes d'un jeune migrant aux prises avec les difficultés du vocabulaire. J'estimais normal de lui venir en aide. Salim, c'était l'attraction de la Cité. Il avait notre âge, mais il avait déjà une pilosité hyper développée. On s'en moquait sans pitié : parfois, on disait à Salim que l'on était passé le chercher le matin pour aller à l'école, mais que sa mère nous avait répondu qu'il était en train de se raser. Ça le mettait hors de lui.

Son surnom, c'était capitaine caverne en hommage au dessin animé éponyme. Salim nous amusait beaucoup, il était très costaud pour son âge, d'ailleurs on se demandait si sa date de naissance n'avait pas été trafiquée en Algérie. Cela tient peut-être au fait que ses parents l'ont sûrement déclaré avec quelques mois voire quelques années de retard comme ça arrive dans les campagnes. Salim avait beaucoup de difficultés avec la langue de Molière. Un jour que nous menions la conversation avec deux jeunes et jolies filles, Salim s'adressa à elles ainsi : « *T'es belle vous deux* ». Comprenez vous êtes belles toutes les deux.

À la maison, un événement est en préparation. Mon père va réunir toute la famille ce week-end. Il veut nous annoncer une nouvelle importante. Je pense qu'il va nous dire son désir d'aller en pèlerinage à la Mecque. Ceux qui s'y rendent en reviennent gratifiés du titre de « Hajj ». Après cette étape cruciale dans la vie d'un croyant (Dieu absout tous les péchés lors d'un pèlerinage), son existence fait désormais table rase de pratiques antérieures comme la jalousie, le jeu, la cigarette, l'alcool... On constate souvent que les « hajjis » ont une certaine lecture d'après pèlerinage : ils réitèrent le voyage plusieurs fois afin de remettre les compteurs du péché à zéro. Il paraît difficile de garder le bénéfice d'un pèlerinage. Pour mon père, ce ne serait pas un luxe d'y aller une fois. J'espère sincèrement que son vœu se réalisera un jour.

En attendant, la vie de la Cité est toujours aussi mouvementée. Aujourd'hui bagarre générale avec des sapeurs-pompiers qui ont été appelés suite à un malaise de Madame Simon. « Malaise », ça veut dire qu'elle était en coma éthylique dans la Cité. L'intervention des pompiers tourne mal. Peut-être un regard mal interprété, une attitude jugée un tantinet provocatrice... En fait, ça peut être à peu près n'importe quoi. Toujours est-il que ça part en cacahuète : les mots n'ont pas suffi. Les pompiers ont amené Madame Simon aux urgences et sont revenus plus nombreux pour en découdre avec les « sales bougnoules ». Ce fut homérique ! Les plus vieux de la Cité déboulèrent avec des manches de

pioche, des matraques, d'autres « travaillèrent » à mains nues. Ce fut une belle bagarre digne d'un western spaghetti.

Sept pompiers contre toute la Cité... Les jeux sont faits. Heureusement pour eux, la police rappliqua rapidement et leur évita une terrible rouste. Les rixes s'adressent à tout intrus : l'épicier ambulant, le marchand de glace et même le boulanger ont eu affaire à nous. Les agressions qu'ils subissaient avaient parfois des origines qui prêtent à sourire. Par exemple, un jour le marchand de glace a été pris à partie parce qu'il avait refusé de servir une glace avant d'être payé... Le plus malheureux, c'est que pendant que le pauvre commerçant se faisait molester, d'autres en ont profité pour vider son stock. Ce jour-là, on a fait une orgie de glace. La rapine était la principale motivation de notre conduite, on aimait attendre la venue du brasseur qui livrait deux fois par semaine. Quand il arrivait, on s'agrippait discrètement au camion que l'on escaladait. Une fois bien arrimé sur le véhicule, on piquait des limonades. C'était super marrant de sentir l'effet de l'adrénaline doublée du danger de tomber du camion ou de se faire prendre. Mais même la police prenait ses précautions dans ses visites : ses apparitions étaient rares et rapides. Même si nous savions que voler était immoral, c'était chose courante, on grandissait dans cet état d'esprit sans jamais dramatiser. Ça faisait partie des codes de la Cité.

Avec Mounir, Abdelah et Moh', nous allons parfois nous promener dans le centre-ville de Douai. Nous fréquentons un salon de thé, « chez Binbin », où on ne trouve pas d'alcool. Là, nous trouvons d'énormes pains au chocolat. Et des occasions de se marrer. Comme lors d'un traquenard tendu à Rami le mytho. Nous avons créé à son attention une petite annonce taillée sur mesure : « *groupe Raï cherche chanteur appeler le numéro ci-dessous* ».

Le Raï, c'est une musique originaire de la ville d'Oran en Algérie une musique rythmée qui invite à la danse et que tout algérien qui se respecte écoute.

L'annonce déposée, nous attendons le retour de notre mythomane. Quand celui-ci arrive je le prépare psychologiquement :

— *Rami, t'as vu l'annonce pour un chanteur de Raï ?*

Rami saute dessus, me taxe un franc pour aller téléphoner à la cabine qui se trouve en face du salon de thé. Ce qu'il ignore, c'est que le numéro en question est celui du collège... Quinze minutes plus tard, notre ami revient tout sourire :

— *C'est bon les mecs, c'est dans la poche. Ils m'ont accepté comme chanteur, je commence les répétitions la semaine prochaine.*

Nous le félicitons chaleureusement et je me permets de lui dire :

— *Mais ils t'ont pris sans t'entendre chanter ?*

— *Si si, ils m'ont demandé de chanter au téléphone et ils ont aimé ma voix.*

Le fou rire général fut tonitruant.

— *Bande d'enculés, nous lança-t-il amer.*

C'est de là que vient son surnom de Ramytho.

Nous sommes dimanche. Toute la famille est réunie comme le désirait mon père. Nous attendons tous que mon père nous fasse part de la nouvelle importante. Je suis persuadé que c'est du hajj qu'il va nous parler. Quelle désillusion lorsque j'apprends le motif réel de cette réunion. Mes parents ont prévu un retour au pays définitif. Ils ont accumulé assez d'argent pour pouvoir terminer la maison et

pouvoir s'installer dans de bonnes conditions en Algérie. Nous serons quatre à partir : mes parents, Moumous et moi. Sanaa elle restera vivre avec Khadija pour terminer ses études.

Le monde s'effondre subitement sous mes pieds. Mon cœur s'emballa, j'ai des nausées. Pourquoi ? Comment ? Toutes ces questions s'emmêlent dans ma tête. Morad me caresse les cheveux pour me consoler :

— *T'inquiète on viendra te voir.*

— *Et toi tu vas où ?*

— *Chez Faiza.* Me répond Morad.

Je suis écœuré ! Ma vie, même si elle n'était pas parfaite, me convenait plutôt bien. Et puis j'ai un rêve à réaliser. À ce moment, je vis que tous me regardaient avec pitié. Moumous est trop petit pour comprendre. Moi je suis déjà trop grand pour ne pas envisager toutes les implications de cette décision. C'est le pire jour de ma vie. J'ai l'impression de reprendre un agneau dans la tronche. À peine ai-je eu le temps de m'intégrer qu'on me désintègre. Je suis vraiment né sous la mauvaise étoile. Je pleure à chaudes larmes et m'écrie :

— *Moi je pars pas. Je reste !*

— *Ti rester où ?* me rétorque mon père

— *S'il te plaît papa laisse-moi rester je dois devenir champion.*

Mon père commença à se mettre en colère.

— *Ti devenir champion di quoi ? Champion di l' Cité.*

Et tous éclatèrent de rire.

— *Papa je te promets que si on reste, je vais devenir champion du département, puis champion de la région et l'argent que je vais gagner sera pour toi.*

La scène était plutôt surréaliste et par chance mes frères et sœurs prirent mon parti. Mohammed, l'aîné, me regarda et en aparté me demanda :

— *T'es sûr de devenir champion ?*

— *Sûr et certain.*

— *Al hajj, Reda dit qu'il va devenir champion et qu'il va gagner de l'argent alors voilà tu n'as qu'à attendre qu'il fasse les championnats. S'il gagne le titre départemental et régional, vous ne partez pas, par contre s'il ne gagne pas vous partez.*

Puis se tournant vers moi :

— *T'es d'accord Reda ?*

— *Oui, je suis d'accord.*

Mon père ne voulut pas de cet arrangement, mais toute la famille fit bloc contre lui. Lakhdar expliqua à mon père que j'avais peu de chances de réussir mon challenge et que par conséquent, il ne prenait que peu de risque. Enfin, ma mère prit la parole et donna son accord : « *Si tu gagnes, et tu vas gagner mon fils, on ne partira pas. On restera en France* ».

Après cette réunion agitée, je comprends dans quelle galère je me suis embarqué. Maintenant, je

ne vais plus boxer à cause de mon nez. Je vais me battre pour rester dans ce pays que j'aime. Rester avec mes sœurs, mes frères et mes amis.

Rempli d'émotion, je me prends à remercier l'agneau. Sans cet accident, je ne me serais pas dirigé vers la boxe, sans cette truffe, je n'aurais jamais pu défendre ma cause, j'aurais fini blédard. Je n'ai pas encore gagné le championnat, mais mon avenir se joue à la force de mes bras et à la sueur de mon front. Ma motivation a décuplé.

Avant qu'il ne reparte à Dunkerque, je remercie Mohammed. Sans l'intervention de l'aîné, mon père serait resté inflexible.

« *Frère, il faut absolument que tu gagnes, car j'ai pas envie, on n'a pas envie que les parents partent au bled. Tu sais, sans les parents la vie ne sera plus pareille. Alors, s'il te plaît, pour nous aussi tu dois réussir et gagner ces deux championnats. T'en es capable j'en suis sûr. On compte tous sur toi Reda, alors fais-nous... Non, fais-toi plaisir* ».

Ces paroles, en plus de me mettre la pression, ont nourri ma volonté. Je pensais être le seul à souffrir de cette situation, mais c'est toute la famille qui vit cette annonce comme un drame. Et je deviens le seul à pouvoir changer les choses et éviter la fracture familiale. Des vies, des destins, des bonheurs dépendent de mes victoires.

Lorsque j'apprends à Moh' les nouvelles du front, il n'en revient pas : « *Pourquoi tes parents veulent partir ?* » s'écrie-t-il. C'est bizarre on est constamment en train de critiquer ce pays, mais on refuse de le quitter. Voilà ce dont je me rends compte au fur et à mesure que je grandis. « *Bon, t'as intérêt de gagner les titres* ». Mon père est un homme de parole. Si je gagne nous resterons c'est sûr.

L'entraînement reprend de plus belle. Dans un premier temps, j'ai un combat qui doit avoir lieu à Waziers. Les affiches sont arrivées et pour la première fois, je vois mon nom inscrit en bas de l'affiche sous la photo de Dimitri et de Lorenzo. Je suis tout fou et tout fier. Dans deux semaines, je serai sur le ring de Waziers devant tous mes potes et ma famille. Je n'ai pas intérêt à me rater.

J'ai changé mon emploi du temps. Terminées les galères dans la Cité. Je dois rester concentré sur mon objectif.

Le matin à 7h00, je pars courir 45 minutes, puis direction le collège. Lorsque je rentre le soir, je m'empresse de finir mes devoirs pour prendre la direction du club en courant. Je veux avoir une condition physique irréprochable. Je n'ai pas dévoilé à Kid le pacte que j'ai avec mon père. Je ne veux pas qu'il change quoi que ce soit à ma préparation ou qu'il se mette une pression quant à mes résultats.

Faiza est venue me voir pour m'annoncer que si j'échouais, elle ferait tout pour que je puisse rester chez elle. « *Je te promets de ne pas t'abandonner* », me dit-elle. Je lui réponds que je ne pourrais pas abandonner Moumous.

La nouvelle du pacte qui me liait avec mes parents fit le tour de la Cité. On ne lutte pas avec le téléphone arabe. Tous m'encouragent lorsqu'ils me voient courir. Je devins la coqueluche de la Cité. Ce fut ensuite au tour de mes professeurs d'avoir vent de ce qui m'arrivait. Une chaîne de solidarité se construisit, chacun allant de son encouragement avec sa spécificité.

Une sensation incroyable me traversa durant cette période. Mon mental s'en trouva renforcé. Kid René ne comprit pas bien pourquoi je m'entraînais avec une telle fougue. Lorsqu'il me demandait de faire 3 rounds de corde, j'en faisais 6 ; 5 rounds de sac, j'en faisais 10. J'étais sur-motivé.

Vu mon entrain, Lorenzo et Dimitri me proposèrent de venir le samedi pour améliorer ma condition en faisant des exercices spécifiques. Devinez où... À la piscine, la vraie ! Bien évidemment,

j'acceptais avec plaisir leur invitation. Les jours passaient au rythme de mes entraînements et des cours au collège, les deux étant extrêmement liés, car Kid René demeurait toujours aussi attentif à mes résultats scolaires : « *Un boxeur c'est avant tout un mec intelligent* ». Parfois, il exigeait de moi que je lui apporte mon cahier de correspondance afin de vérifier mes notes ainsi que mon comportement.

Enfin, le jour J arriva. La pesée avait lieu à la mairie de Waziers. Avec le même caleçon neuf, je me présentais sur la balance : 47,3 kg. Je vis mon futur adversaire. Il se prénomait David Persoin. Je le rebaptisais David Personne, car il ne représentait rien pour moi sinon un adversaire qui allait trépasser ce soir. Comme le premier, il était de petite taille. J'avais l'avantage de l'allonge.

Le soir venu, la salle est archi comble. J'ai la surprise de voir tous mes potes de la Cité. Moh' le premier, Morad est là également ainsi que ma sœur Faiza. Même Monsieur Lonritzak est là, c'est son premier gala de boxe. L'intellectuel qu'il est n'est pas coutumier de ce genre d'endroit, néanmoins il me concède que l'ambiance lui rappelle la place du marché où enfant il assistait aux matchs de catch. Je suis agréablement surpris de découvrir que nous partageons réellement quelque chose de profond.

Je dois retourner me préparer. Ce tour d'horizon m'a permis de saluer ceux qui sont venus me soutenir. Leur présence me crispe un peu. Si je suis sûr de ma technique et de mon punch, j'ai peur de les décevoir. J'ai peut-être mis la barre trop haut dans ma vantardise.

Dans le vestiaire, le rituel reprend : bandelettes, Synthol, Vicks et échauffements. Avec les autres boxeurs du club, on plaisante en attendant notre tour. Puis Kid René, toujours flegmatique, me lance son célèbre « *C'est l'heure Benachour !* ».

En route pour mon destin. Sur le chemin du ring, des cris, des encouragements et même la darbouka accompagnent mes pas. On se croirait au bled. Faut dire que la salle est marron foncée.

Le combat démarre. Immédiatement, je prends les choses en main. Enfin au poing. Je décide d'attaquer haut mon adversaire pour l'empêcher de préparer ses attaques. Ma stratégie est vite payante, car au bout de 2 minutes, l'arbitre compte. Je viens d'envoyer un super uppercut du droit à mon adversaire. Malgré ce coup, il reste debout ; et parvient courageusement à finir le round.

Dans le public, c'est une véritable fiesta qui s'organise. J'entends mes amis hurler « *Allez Reda !* ». J'entends également des chants « *Frais-Marais, Frais-Marais, on va vous exploser* ». J'ai un peu honte... Trêve de plaisanterie, je dois me ressaisir. Kid me demande d'oublier ce qui se passe en dehors du ring.

Deuxième round. Celui-ci est quasi identique au premier. Je n'ai toujours pas pris de coup. Décidément, ce combat est à sens unique. Néanmoins, mon opposant peut se targuer d'avoir un menton d'acier. Il encaisse de plus belle. À tel point qu'en fin de round, l'arbitre le compte à nouveau.

Je reste concentré sur les paroles de Kid René : « *Continue comme ça. Ne prends pas de risque* ».

Troisième et dernier round. Le combat reprend sous les mêmes auspices. J'ai envie d'impressionner mes amis et ma famille en gagnant avant la limite. Je décide donc d'accélérer et d'accentuer ma pression sur mon adversaire. Cette décision s'avère payante, car l'arbitre, voyant ma domination toujours plus grande, décide de mettre fin au combat. Je gagne par arrêt au 3ème round. Me voilà qualifié pour les ½ finales du championnat du Nord.

Dans la salle, c'est liesse populaire. Tous, amis, famille, professeur sont debout et m'applaudissent chaleureusement. Je suis si fier. J'aurais tant aimé que mon père soit présent ce soir

afin de comprendre ce que je ressens entre ces cordes.

René me dit en aparté « *On dirait que c'est toi le combat vedette de la soirée* ». Et pour cause, le combat principal du gala n'a pas reçu une telle ovation.

Faiza me rejoint dans le vestiaire quelques instants plus tard, pour m'embrasser et me féliciter. Elle est accompagnée de Morad qui en profite pour me demander si je peux le dépanner de 50 francs. Je suis tellement content que je lui donne sans rechigner. En même temps, je me dis que, dorénavant, je verrais souvent Morad lors de mes combats. Il a trouvé une astuce pour me gratter régulièrement.

Les combats pour le titre de champion du Nord vont m'amener à Maubeuge pour les ½ finales que je gagne là encore par arrêt de l'arbitre.

Les finales auront lieu à Cambrai où je dois rencontrer un Cambrésien qui, comme moi, est invaincu. Cette fois, je vais être opposé pour la première fois à un arabe.

Dans la Cité, tous seront présents : Mounir, Moh', Abdelah et les autres, même Pascal sera du voyage (ce qui n'est pas pour me rassurer). Je demande à Morad de s'assurer qu'il ne vient pas armé. Bien sûr, les grands aussi seront de la fête : Azzedine, Houari et Morad. Le pacte familial a tant fait parler de lui qu'il a suscité de l'enthousiasme. Chacun de mes amis espère me garder en France, le titre n'est qu'un prétexte. Le combat a pris une autre dimension dans la Cité. Sans en avoir vraiment conscience, ses habitants défendent désormais l'intégration d'un de leurs petits frères.

Au beau milieu de la nuit, je suis réveillé par Morad.

— *Tu fais quoi ?*

— *Rien, dors.* me répondit-il.

— *Wallah, si tu me dis pas où tu vas je réveille le vieux.*

— *Tu fais chier, j'ai une affaire avec Aziz.*

— *Laisse-moi venir avec vous s'il te plaît Morad.*

Et me voilà en route avec eux pour ce qui sera mon premier cambriolage.

Je suis tout excité assis derrière la 2 chevaux d'Aziz, qui n'arrête pas de se moquer de moi.

Je ne peux m'empêcher d'imaginer ce qui nous attend pour ce casse. J'imagine la maison que nous allons piller, avec peut-être des tableaux de maître, s'il y a des bijoux j'en prendrais pour ma mère. Pour la famille j'espère trouver un magnétoscope. Je suis tellement excité que je demande à Aziz :

— *Où on va ?*

— *Tu verras, maintenant ferme ta gueule.*

C'est très clair.

Les lumières éteintes, nous arrivons devant une barrière de fil de fer, probablement l'entrée de la propriété. Morad sort du véhicule avec une pince coupante et coupe le fil de fer pour permettre l'entrée de la voiture.

Puis, Aziz découvre la capote de la Citroën, Morad de nouveau dans le véhicule se lève et sort une corde dans le même temps Aziz rallume les phares.

Et là, surprise ! Je vois des agneaux. On se trouve dans un enclos à ovidés.

J'y crois pas on vient voler des moutons, quelle honte mon premier délit un vol de mouton décidément cet animal me colle à la peau.

Aziz roule derrière un agneau pendant que Morad tente avec son lasso de fortune d'attraper l'animal. Rien n'y fera nous serons condamnés à courir après la bête afin de la capturer.

Un peu plus tard, nous reprenons la route de Frais-Maraïs, j'ai avec moi à l'arrière de la voiture deux nouveaux compagnons. La discussion tourne autour de « bêêê-bêêê ».

Le lendemain, Morad et Aziz offriront un mouton à mon père et vendront l'autre.

Nous allons manger de la viande Rlame (interdit dans la religion) égorgée de façon hallal (selon le rite musulman) disons que c'est 50/50. On évitera peut-être l'Enfer.

Me voici à Cambrai, une ville plus connue pour ses « bêtises » que pour ses boxeurs. Vu la salle, il risque de s'en passer, car ils sont nombreux les Frais-Maraïsiens à avoir fait le déplacement. Mon adversaire ne peut pas se sentir complètement chez lui... À moins d'être sourd. Jusqu'à présent, j'ai gagné tous mes combats avant la limite. Mais Farid Ouchquer (mon adversaire) représente une autre paire de manches. Lui aussi a gagné tous ses combats, mais aux points. J'ai cru comprendre qu'il avait une bonne technique et une belle allonge. Ce qui me rassure, c'est qu'il manque de punch.

Je suis dans le vestiaire et j'ai une drôle de sensation : probablement l'enjeu. Si ce soir je suis Champion du Nord, j'aurais réalisé 50% de l'engagement que j'ai avec mon père. Mais surtout, je vais acquérir mon premier titre.

Morad et Moh' sont venus dans le vestiaire pour m'encourager. Ça me fait du bien de les voir. Moh' a remarqué ma complicité avec Dimitri et Lorenzo. « *Il a des potes français* » doit-il se dire. Il y

a belle lurette que je ne vois plus mes amis boxeurs comme une autre ethnie que la mienne, mais comme des frères d'arme. Lorenzo est d'origine espagnole, quant à Dimitri je sais que son père avait des origines polonaises. Si ça se trouve, Dimitri est juif. Où est le problème ?

J'attends avec impatience la phrase fatidique de mon entraîneur, le « *C'est l'heure Benachour* ». J'ai vraiment peur ce soir. J'espère qu'elle ne va pas me paralyser. Tout est prêt. J'attends mon heure, je me surprends à prier à implorer Dieu pour qu'il m'accorde cette victoire. Prier, ce n'est pas trop dans mes habitudes. Si quelque chose doit m'arriver, c'est toujours la volonté de Dieu. Avec ou sans prière.

Enfin le moment est venu. J'enfile le peignoir noir et en route vers ma destinée. La tension est palpable des deux côtés du ring où se font face Cambrésiens et Frais-Maraaisiens. Des noms d'oiseaux circulent de part et d'autre. Quelle triste image nous donnent nos supporters respectifs... Et comme nous sommes tous deux, mon adversaire et moi, maghrébins, j'imagine assez bien ce que les Français de souche pensent de ce bordel : « *Encore ces Arabes, toujours à foutre la merde* » ou encore « *Ils ne se respectent même pas dans le sport* ». J'ai honte de voir ce spectacle. Pourtant, les Arabes doivent-ils être plus unis que les Gaulois ? Ces derniers n'ont-ils pas la réputation d'être querelleurs ? Qu'est-ce qu'on se ressemble finalement...

Me voilà sur le ring. Je suis toujours un peu troublé par les pensées qui me traversent. Kid René l'a remarqué « *Ça va Abdelreda ?* ». C'est la 1^{ère} fois qu'il m'appelle par mon prénom. Lui aussi doit être un peu stressé. L'ambiance électrique influe sur son comportement.

« *Oui Monsieur René ça va, j'ai hâte d'entrer dans le combat* ».

Le protège-dents dans la bouche, je m'avance vers l'arbitre pour écouter les recommandations d'avant combat. L'arbitre aussi est un peu perturbé par cette atmosphère. Ce qui me rassure, c'est que mon adversaire n'a pas l'air bien dans sa peau. Son regard est hagard, aucune émotion, si ce n'est celle de la peur. Tout compte fait, j'ai l'air plutôt en bon état comparé à tous ceux qui m'entourent. Je pars avec un avantage psychologique. De retour dans mon coin, j'attends tranquillement que le gong retentisse. Puis le combat démarre. Je m'aperçois rapidement du talent pugilistique de mon combattant. Il a la particularité d'être gaucher. Cette « fausse patte » comme on dit dans le jargon m'oblige à revoir ma stratégie. Farid est un adversaire de qualité. J'avance sans arrêt en déclenchant des directs avec mon bras avant, mais systématiquement le talentueux boxeur me contre avec son bras arrière. Son avantage s'accroît au fur et à mesure du combat, je suis constamment submergé par sa technique et par son anticipation. Cependant, aucun de ses coups ne me fait mal.

Le round se termine et je rejoins mon coin un peu dépité. Néanmoins, un combat dure 3 rounds. Rien n'est perdu. René me pose une éponge très froide sur la nuque cela a pour effet de me rafraîchir rapidement et de faire tomber mon essoufflement. Puis très calmement, il m'annonce que je suis bien dans le combat. Je suis très étonné, je ne m'attendais pas à ce genre de déclaration après la déculottée que je viens de recevoir.

— *Je ne comprends pas Monsieur René, il m'a dominé des pieds à la tête.*

— *Benachour, il est fatigué, il a tout donné dans ce premier round ; maintenant, c'est à toi de*

prendre la main, il ne va pas tenir à ce rythme pendant les trois rounds. Toi, si !

Second round. Je continue ma charge contre mon adversaire et je remarque qu'il doit, pour éviter mes coups, être toujours en mouvement. Je prends le centre du ring, et lui doit produire deux fois plus d'efforts pour combattre. Je comprends enfin ce que voulait dire Kid. Les déplacements de mon concurrent deviennent de plus en plus espacés et plus saccadés : des signes de fatigue évidents. Cette opportunité décupla mes efforts et je commençais à le toucher, mais avec violence cette fois, le round se termina et je vis dans le regard de Farid qu'il n'y croyait plus. Je vis surtout que mes coups avaient fait mouche. Son visage laissait transparaître des stigmates bleus et rouges.

— *Tu vois je ne me trompe jamais, maintenant tu termines le travail, mais n'essaie surtout pas d'abrégé le combat, le meilleur moyen de rater un KO c'est de le chercher.*

À peine étais-je assis sur le tabouret que déjà mon entraîneur s'adressait à moi, je ne répondis même pas. Seule la récupération m'intéressait.

Je sentais monter en moi l'excitation de la victoire prochaine. La fatigue commençait également à me gagner, mais sans m'inquiéter. J'avais trouvé mon second souffle. Je dois cependant rester concentré, car le premier round est acquis à mon adversaire tandis que le second est très probablement pour moi. Tout va se jouer dans ce dernier épilogue.

L'arbitre nous invite à nous saluer avant l'ultime confrontation qui verra l'un d'entre nous devenir champion. Et aussitôt, le combat reprend. J'ai vraiment de la haine en moi, je veux terrasser celui qui prétend vouloir me prendre le titre que je convoite. MON titre. J'ai travaillé dur pour l'obtenir et j'en ai besoin. Il m'est vital. C'est donc le cœur animé par l'agressivité que je me lance tel un diable contre lui en le matraquant comme une furie. Je n'ai jamais fait preuve de tant de méchanceté, en général je ne boxe pas de cette façon, rien ne vient perturber mon calme légendaire je me découvre dans ce dernier round une nouvelle facette de ma personnalité.

Cette nouvelle facette va impressionner mon adversaire. Je n'arrête pas de le frapper. Il se recroqueville dans les cordes. Son œil se met à saigner, l'arbitre s'interpose difficilement. Mais je veux le démolir, le descendre, le voir souffrir... Mais que m'arrive-t-il ? Enfin je reprends mes esprits et retourne prendre ma place dans le coin comme me l'ordonne l'arbitre qui se met à compter mon adversaire. Soudain, une serviette est jetée sur le ring par le camp adverse. Je gagne par abandon.

Et les clameurs de mes supporters retentissent. Kid et Dimitri se jettent sur moi et me soulèvent en signe de victoire. Je viens enfin de réaliser mon premier rêve, celui de devenir Champion, Champion du Nord.

Tous mes amis s'approchent du ring et me félicitent. J'entends des « *Bsartek* » (félicitation en arabe) qui fusent de part et d'autre du ring.

Tous ont la joie et le bonheur affichés sur le visage, une vague maghrébine certes, mais une vague triomphante déferle dans la salle, même les supporters adverses ne peuvent contredire ma victoire. Je me tourne vers mon adversaire pour le consoler, celui-ci m'adresse également un « *Bsartek* ». J'imagine la difficile soirée qui l'attend, c'est sa première défaite, et qui plus est, un soir de finale. Je n'aimerais pas être à sa place, mais il est talentueux. Lui aussi aura son heure de gloire, je l'embrasse et le remercie pour ses félicitations. Il a été bon joueur et bon perdant.

Enfin arrive le moment de la décision officielle. L'arbitre nous réunit au centre du ring et le speaker annonce le résultat :

— *Est déclaré vainqueur par jet de l'éponge au 3ème round et nouveau champion du Nord Abdelreda BENACHOUR.*

Je suis aux anges, j'ai les bras levés et je regarde tous mes amis, un élu vient m'apporter une coupe, une médaille et surtout le titre de champion. Je brandis fièrement mes récompenses et remercie chaleureusement mon coach. « *Merci René, merci pour ce merveilleux moment !* ». René qui est un vrai et un grand sentimental sourit et me lance amicalement « *Bon allez aux vestiaires, on va pas s'éterniser ici !* ». Sacré René ! Toujours aller à l'essentiel avec lui.

Dans le vestiaire, c'est de la folie. Chacun de mes amis de la Cité entre à tour de rôle pour ne pas importuner les autres boxeurs qui se préparent pour leur combat. Les embrassades défilent. Enfin, Morad arrive avec Houari. Il est super fier.

— *Mais t'es un fou qu'est-ce qui t'a pris de t'énerver comme ça ?* » me lance-t-il.

René en profite également :

— *oui mon garçon je t'ai jamais vu aussi haineux, aussi en colère, aussi méchant pourquoi ?*

Je me doutais un peu que ces questions allaient surgir de la part de mon instructeur.

— *Eh bien je ne sais pas ce qui m'est arrivé en vérité, j'ai eu peur de perdre alors je me suis emballé, mais honnêtement je me souviens pas de ce qui a déclenché cette colère, l'envie de gagner, je crois.*

Et puis peu importe, ce qui compte c'est la victoire. Des journalistes font irruption dans le vestiaire et prennent des photos de chaque champion. C'est mon tour. Je prends la pose du champion devant Morad, Dimitri et les autres. Ces deux derniers en profitent pour me faire quelques grimaces censées déclencher un sourire devant mes nouveaux paparazzis.

C'est ensuite les questions :

— *D'où viens-tu ? Pourquoi fais-tu de la boxe ? Qu'est-ce qui te motive ?*

Cette dernière question va prendre une ampleur que je n'aurais jamais imaginé, car Morad ne put s'empêcher de dévoiler l'enjeu de mes victoires. Les journalistes furent bien évidemment intrigués puis intéressés par cette histoire. Et de fil en aiguille, le pacte familial fut divulgué. René fut surpris d'apprendre la nouvelle. Nouvelle qui allait demain apparaître en bonne et due forme, dans les différents quotidiens départementaux. Comment mon père va-t-il accueillir cette information ?

René m'appela dans un coin du vestiaire :

— *Je comprends tout maintenant tu aurais dû, tu aurais pu m'en parler.*

— *Vous savez Monsieur René, je ne voulais pas que vous changiez vis-à-vis de moi. J'avais peur de vous mettre la pression à cause de l'enjeu, excusez-moi si je vous ai déçu.*

— *Mon garçon, tu ne m'as pas déçu. Et tu sais, on va réussir ton pari, parce que d'abord, tu as du talent et puis surtout parce que j'ai pas envie que tu partes. La France que tu le veuilles ou non, c'est ton pays. Elle vit en toi comme tu vis en elle. Tu sais que je suis d'origine italienne, mais mon pays c'est celui qui m'a élevé, celui qui m'a permis de réussir, celui qui m'a permis de m'exprimer et ce pays c'est la France.*

— *Merci, Monsieur René, vraiment merci, j'ai confiance en vous et je sais qu'avec votre aide je vais réussir.*

Cette discussion me donne de l'espoir, je vais peut-être moi aussi réussir et devenir une personne respectée comme Kid René.

Maintenant, direction Frais-Marais. Tous ceux de la Cité sont déjà partis. Moi je devais prendre ma douche et attendre la fin du combat de Dimitri qui a également gagné.

Enfin, nous arrivons aux abords de la Cité. Il fait nuit quand nous approchons de la maison, je vois les potes de la Cité sortir. C'est un accueil triomphal. Les darboukas retentissent, l'ours est là avec sa guitare, même Gérald est venu saluer mon titre. J'adresse un geste amical à Myriam qui exprime sa gaieté en inondant la foule du son de ses youyous. Mon père aussi est avec eux, il me sourit et dans son sourire je comprends que malgré notre désaccord, il est satisfait de moi. Faiza aussi est là. Tous m'embrassent et me félicitent. Ma mère me fait boire un verre de lait histoire de garder la baraka « *Bsartek Ouldi* » (félicitation mon fils). C'est vraiment une soirée de liesse. Ma voisine et sa fille Leila sont là aussi. Je les embrasse et les serre dans mes bras, car je me souviens du mal que certains leur ont fait, mais ce soir tout est oublié.

Je remercie chaleureusement tous les protagonistes de cette soirée improvisée d'avoir fêté avec moi ce titre, et la petite fête se termine au son de « *Frais-Marais, Frais-Marais on va tous vous exploser* ».

Le lundi suivant, de retour au collège, je fus félicité par la majorité de mes professeurs, notamment par Monsieur Lonritzak qui trouvait que la boxe m'avait permis de gagner en maturité. D'après lui, j'étais plus impliqué dans mes études et mes résultats s'en ressentaient. J'omis sciemment de lui apprendre que ma pratique de la boxe était conditionnée par mes résultats scolaires. On ne doit pas tout dire à ses professeurs.

Le plus doux était que mes « camarades » de classe aussi me congratulèrent pour ma victoire. Sébastien (celui qu'on rackettait) m'apporta même les articles de presse qui parurent ce jour-là. Il me félicita longuement et m'informa que son père aussi était très impressionné par ma prestation.

Et pour cause, l'article du journal « La Voix du Nord » avait pour titre « La France au bout du poing ». Le journaliste racontait comment j'en étais venu à devoir gagner le championnat régional pour pouvoir rester en France. Heureusement, il n'écornait pas l'image de mon père. Bien au contraire. Il expliqua que mon daron avait pour projet de rentrer au pays, après des années de labeur. Pour son fils, les choses avaient évolué : les deux générations n'avaient plus le même pays. L'article était rondement mené et en aucun cas victimaire. Je fus fier de la superbe photo de moi. Le noir et blanc effaçait les couleurs de ma tenue...

En rentrant le soir, je fus interpellé par Monsieur Henno : « *Eh Champion, alors t'as réussi, je suis fier de toi fiston* ». Il m'offrit même une corde à sauter. J'appris un peu plus tard de la part de René qu'il s'était levé tôt le matin pour aller acheter une corde spéciale boxeur.

Que dire devant cette générosité ? Pourtant, j'ai le sentiment de ne pas mériter toutes ces attentions. Tous ces gens, « ces sales Français » comme j'avais coutume de les appeler, me bonifient, font preuve avec sincérité d'altruisme à mon égard. J'ai honte parfois d'avoir proféré des insultes, d'avoir souvent fait preuve auprès d'eux de mépris. Pourrais-je un jour me faire pardonner, moi le petit Français musulman ? J'arrive enfin à le penser et à accepter cette réalité : je suis devenu français. Un citoyen de la République et maintenant j'en arrive à rêver de devenir le champion de mon pays. Champion de France ! Voilà comment me faire pardonner. Mais pour le moment, l'important est de pouvoir y rester dans MON pays. Il reste à gagner le championnat régional.

Arrivé à la maison, la corde à sauter à la main, je vis mon père arriver du travail sur sa mobylette bleue. Je constatais rapidement qu'il avait hâte de rentrer, j'espérais que ce n'était pas l'article qui était à l'origine de cette rentrée hâtive.

Mon père était enfin en face de moi, j'attendais patiemment sa réaction. Une fois encore, il me surprit. Mon patriarche m'adressa un sourire et tout en me montrant l'article de presse qu'il tenait à la main, il me dit que son patron lui avait demandé si j'étais son fils. Il répondit oui. Son patron était au courant des intentions de mon daron de quitter la France.

D'ailleurs pour un retour au bled ma famille devait toucher une belle somme d'argent 15 000 francs. Comment peut-on donner de l'argent à des gens avec comme seul motif de quitter le

territoire ? On ne peut pas dire que ce soit une expulsion, mais on peut tout de même se poser certaines questions quant à cette facilité. Je veux rester dans mon pays, je me bats au sens propre comme au sens figuré pour ça, mais, dans le même temps, mon pays incite ma famille à partir grâce au versement d'une somme d'argent. Je n'ai pas l'impression d'y voir la justice.

Mais revenons à mon géniteur. Ce dernier m'annonce que son patron (qui habituellement ne lui adresse pas la parole) lui a posé des questions sur mon compte. Qu'il était impressionné par mes résultats. Mon père a reçu les éloges de son directeur pour l'exploit de son fils. C'est un véritable honneur et c'est avec une certaine fierté qu'il me montre ma photo du journal. « *C'est très bien mon fils, je suis content de toi !* ». Cette phrase me remplit de joie et de fierté. Enfin, mon daron était loué par ce que je pouvais entreprendre. Il me demanda ensuite quand aurait lieu la finale du championnat régional.

La finale devrait avoir lieu courant mai. À Lille. Il me restait un mois de préparation. Les choses se passent de la meilleure manière possible. Rien ne peut contrecarrer ma préparation physique ni ma motivation pour l'évènement.

Ce dimanche, c'est réunion de famille toujours autour du couscous. On m'annonce que toute la famille, excepté mes parents, souhaite être présente pour la finale. Mes parents ne se sentiraient pas vraiment à l'aise dans l'ambiance survoltée d'une soirée de boxe. Je garde en tête l'atmosphère électrique de la finale à Cambrai. Pour rien au monde, je n'aurais souhaité que mes parents assistent à ce que j'ai vu lors de mon dernier combat.

La famille sera donc du voyage à Lille : de la pression, mais surtout du soutien. Lakhdar positive : « *Inchallah, les parents, Moumous et toi vous allez rester et la vie va reprendre comme avant* ». À ces mots, je n'ai pu que répondre « *Inchallah, frère, inchallah* ».

Ce lundi, Moh', Grenouille et moi faisons l'école buissonnière. On décide d'aller à Douai se faire une toile au ciné, enfin on va essayer. Tout va dépendre de l'attention des vigiles. Je suis le seul à avoir de la thune, 15 malheureux francs... Pas assez pour se sentir riche. Nous avons déjà « grillé » le bus. La chance nous sourit, il n'y a pas de contrôleur ce matin. Arrivés dans le centre-ville, on file chez « Binbin » pour manger un pain au chocolat. On tue le temps jusqu'aux séances qui commencent l'après-midi.

Ce matin-là, j'ai la baraka. À peine installé chez « Binbin », je vois Marie, la petite fille de René, dont je suis secrètement amoureux. À ma grande joie, elle aussi sèche les cours... Je l'aborde immédiatement.

— *Salut Marie, tu vas bien ?*

(Pas original comme entrée en matière...)

— *Oui très bien merci. Dis donc félicitations pour ton titre ! Mon grand-père était fou de joie, il m'a dit que t'étais un ouf sur le ring.*

Ce fut la première fois qu'elle me parlait tout en me regardant dans les yeux. D'habitude, elle ne

m'accordait que peu d'importance quand elle ne m'ignorait pas tout simplement. Mon titre commençait à faire son effet... On est bien peu de choses sans reconnaissance pensais-je. Mais pour l'heure, carpe diem.

Après mon entrée en matière, nous avons continué Marie et moi à échanger sur ma victoire et mon challenge à venir. En aparté, j'invitais Moh' et grenouille à aller au cinéma, sans moi. « *Allez, dégagez. Et normalement hein* ». Mes deux amis comprirent où je voulais en venir. Pour des gamins comme nous, les filles ne sont pas la priorité. C'était le cas avant... Je n'emballais rien et m'étais fait une raison.

Mais aujourd'hui, j'ai l'impression que mon titre m'a donné confiance en moi. Désormais, je sais pouvoir plaire. Ça n'a l'air de rien, mais c'est une énorme victoire. En fait, je renais. Mais sans jeu de mots cette fois-ci.

Je m'étonnais de ma facilité à lui parler. Et patati et patata.... Elle m'écoute et relève que nous allons au cinéma.

— *Moi aussi je voudrais bien aller au ciné.*

Super, non ? Ben non... Catastrophe. Comment lui offrir ? Après avoir payé les chocolats chauds, son soda et les pains au chocolat, il ne me reste que 80 centimes de francs. Je n'envisage évidemment pas de faire entrer Marie par la sortie de secours. Comment faire ?

Moi : « *Tu es sûre que tu as envie d'aller au ciné ? Tu ne veux pas que l'on aille se balader plutôt ?* ».

Elle : « *Mais vous n'alliez pas au cinéma ?* ».

Re moi : « *Je crois qu'il n'y a pas de film intéressant* ».

Re elle : « *Si si, on va voir « Edith et Marcel » il est à l'affiche, je t'invite* ».

Il y a un Dieu pour les clochards comme nous. Ce jour-là, il apparut au féminin. Mais peut-être avait-elle deviné que je n'avais plus d'argent. Le film dont elle parlait racontait l'histoire d'amour entre Marcel Cerdan et Édith Piaf.

Nous avons rejoint mes complices. Cependant, j'étais certain qu'ils n'iraient pas voir le même film que nous. J'espérais que Moh' et Grenouille ne me verraient pas choisir le film d'amour... La honte m'attendait le soir même dans la Cité. Passer de boxeur vaincu à mateur de film de meufs en si peu de temps... J'en connais que ça allait bien faire rire. J'aime les films de meufs, mais on ne peut pas toujours tout assumer à Frais-Marais. Fait remarquable, c'est la première fois que j'entrais sans frauder dans un cinéma. J'étais dans la peau d'un vrai spectateur.

Marie n'avait d'yeux que pour moi. Je ne pouvais m'empêcher de me demander si c'était mon tartin qu'elle matait de la sorte... Ma confiance en moi n'était pas encore complète. Mais pour l'heure, c'est le film qui m'intéressait. Voir cette œuvre cinématographique fut pour moi un vrai moment de bonheur et d'émotion. L'histoire qui unit brièvement ces deux monstres sacrés m'inspira respect et considération.

À la sortie du cinéma, nous avons eu la chance de ne pas croiser mes camarades. Je remerciais Marie pour son invitation et lui demandais :

— *Pourquoi me regardais-tu pendant le film ?*

— *T'as une gueule de tueur, une voix de charmeur et la gentillesse d'un enfant. Quand on te voit la première fois, on ne s'attarde pas sur ton regard.*

Elle me disait sa peur en me voyant, puis le calme qu'engendre ma voix. Et la délicatesse, la

gentillesse. Je croyais rêver. Quand je l'écoutais, j'avais les larmes aux yeux. J'assistais à mon éloge. Touché, mais toujours debout, je regardais avec beaucoup de tendresse Marie.

— *Tu sais Marie, tu es la digne petite fille de Kid René, tu parles aussi bien que lui. Tu sais trouver les mots pour émouvoir. Tu m'as ému, je te remercie pour tes paroles qui m'ont touché.*

Et je me suis surpris en lui adressant un baiser tout en douceur sur le coin de la joue. Je l'ai raccompagné à son arrêt de bus, car nous devions tous deux être rentrés pour 16h30 synonyme de la fin des cours.

Je rejoignis mes deux compères qui m'attendaient. L'accueil fut digne de Frais-Marais.

— *Wesh pouilleux tu l'as emballée ?* me lança grenouille.

— *Va te faire voir, j'ai rien emballé du tout. Et toi, face de batracien, emballeur de poulpe.*

Je me mis à leur raconter que j'étais allé au magasin de sport voir un nouveau short, puis je m'enfonçais un petit peu plus en disant que nous avions passé l'après-midi à parler de boxe et de son grand-père. Je finis avec conviction en leur déclarant qu'elle ne m'intéressait pas et que je faisais tout ça par rapport à son grand-père.

Le commentaire de Moh' fut sans appel :

« *El sane ma fiche lardame* » (ta langue n'a pas d'os). Il avait raison, ma parole manquait de solidité. Je mitonnais encore plus mal que Ramytho.

De retour à la Cité, le rythme s'enchaîne : entraînements, études, entraînements, études... Je suis à quelques jours de la finale. Ce matin au collège, on a histoire avec Mme Foutard. Le cours d'aujourd'hui traite du rôle du citoyen dans l'espace républicain. On apprend qu'en France seuls les citoyens français ont le droit de vote, j'apprends également que les femmes n'ont obtenu ce droit qu'en 1945... Je suis stupéfait. Je m'aperçois que le sort des femmes dans ma communauté n'est pas isolé. Je me permets une petite question :

— *Madame, mon père est en France depuis 26 ans. Vous ne trouvez pas qu'il pourrait voter comme les autres.*

— *Eh bien non, tu vois. C'est comme pour manger : dans ton pays, on mange avec les mains ! Et bien en France, on mange avec des couverts. Les choses sont ainsi.*

Je ne compris pas dans un premier temps le rapport entre ma question et la réponse. Mais à défaut d'être « un Français comme il faut » je ne suis pas idiot. Ce qui me frappa le plus ce n'était pas tant la réflexion en elle-même qui est raciste. Ce qui m'a profondément meurtri, c'est « *Dans ton pays* ». Mon professeur d'histoire est censé me donner les codes pour m'intégrer. Sans s'en rendre vraiment compte, elle me barre la route de la réussite scolaire et civique. Jules Ferry a dû se retourner dans sa tombe en entendant ça. Les valeurs républicaines sont faites pour construire les individus et pas pour fragmenter le rêve d'un gosse de 14 ans. Ce jour-là, mes vieux démons ont ressurgi : la haine de l'autre, du Français, sentiment que je refrénais.

Mon côté arabe reprend le dessus dans ces moments-là et comment expliquer ce que je ressens. Vous savez ma double culture je la compare à une vinaigrette : mon vinaigre, c'est l'Algérien qui est en moi, il bouillonne, il cherche sa reconnaissance, il irrite, il veut qu'on lui donne sa place, il est mal dans sa peau, il veut partager sa différence. Mon huile, c'est le Français qui séjourne dans mon esprit, il est calme, reposé, il s'assoit au bord des lois de la République, il est pondéré et surtout il repose sur un socle solide, le droit du sol. Alors comme toute bonne vinaigrette, les mélanges doivent se faire avec rigueur et sérieux, ni trop, ni pas assez. Si on met trop de vinaigre, le mélange est acide, déstructuré et vous laisse un goût amer dans la bouche. En revanche, s'il y a trop d'huile, il n'y a plus de goût, tout devient fade et l'huile redevient une huile, mais pas vraiment elle laisse dans la bouche un goût d'inachevé. Voilà pourquoi il est important pour moi que le mélange des cultures se fasse de façon homogène et surtout équilibrée.

Mais que les Madames Foutard se rassurent, elles n'auront jamais raison de notre volonté de nous en sortir, nous les enfants bafoués de la République. La France veut de nous, mais pas les Français enfin certains Français, nuance.

Mais ai-je besoin de l'agrément de Madame Foutard pour me sentir chez moi ?

Je jure que si le destin me permet de rester dans mon pays, je ferai tout pour devenir le meilleur des Français, mais je jure aussi de rester fidèle au respect de mes origines. Français oui, mais pas à n'importe quel prix, j'ai une identité, elle se définit avec mes parents, mon vécu, mes rencontres. Je n'ai pas besoin de porter un prénom européen pour revendiquer mon identité française. Si je deviens père un jour, mes enfants porteront des prénoms de français, mais de Français musulmans comme moi. Même si ce choix sera lourd de conséquences, si celui-ci s'avère être un sacerdoce pour eux ; le

changement ne pourra se faire qu'à ce prix, refuser l'assimilation au prix de la diversité, voilà l'enjeu.

Mais trêve de réflexion, j'ai bien plus grave à traiter pour l'heure : mon combat se profile et par conséquent mon destin également.

À deux jours du combat, la préparation s'intensifie, ce soir mise des gants avec Dimitri et Lorenzo pour peaufiner ma stratégie. Mon adversaire se trouve être un frappeur, il a gagné sept de ses combats par KO, il totalise tout de même 2 défaites.

René demande à Dimitri de ne pas retenir ses coups comme habituellement, il cherche par ce moyen à m'opposer à un frappeur pour établir notre stratégie de combat.

Les échanges commencent. Dimitri se rue sur moi avec beaucoup de violence, je comprends qu'il va jouer le jeu pour de bon, l'adrénaline des combats se fait sentir.

Je comprends la stratégie à adopter, elle consiste à délivrer des séries de trois à quatre coups et de tourner autour de mon adversaire. Ayant une allonge assez importante je peux distribuer mes coups s'en en prendre.

L'assaut se poursuit, je commence à ressentir de l'agacement chez Dimitri. Ce dernier est un vrai guerrier, et même si on est à l'entraînement, courir après un adversaire sans réussir à le toucher, devient agaçant à la longue.

René hurle et me somme de continuer ainsi, signe que je suis sur la bonne voie.

Soudain Dimitri, réussit à me bloquer, s'ensuit une avalanche de coups dirigés au corps et à la face. Je me protège comme je peux avant de pouvoir ressortir et reprendre mes attaques. Je cache tel un acteur de cinéma le coup terrible que j'ai reçu au niveau de mes côtes. Je souffre en silence, mais refuse d'abdiquer avant l'arrêt du round. « *Ouf !* » c'est la fin, René me donne un peu d'eau pour me désaltérer :

— *Ça va petit ?*

— *Oui, à part que j'ai pris un coup qui me fait un peu mal.*

— *Et où tu l'as pris ce coup ?* me demande le vieil homme.

— *Là, près des côtes.*

Le visage de René changea lorsqu'il prit connaissance de la région douloureuse.

— *J'espère que tu n'as pas une côte fêlée mon garçon, car si c'est le cas ça va être compliqué de faire le combat.*

Mon visage blêmit.

— *Viens Benachour, on va aller voir le médecin, son cabinet est en face de la salle comme ça on sera fixés.*

Dimitri a le visage pétrifié de remords.

— *Excuse-moi Reda, j'ai frappé trop fort, je suis un gros con.* Me lança-t-il.

— *T'inquiètes Dimitri ça va aller, j'en suis sûr, j'ai un bon karma et puis j'ai surtout un caleçon neuf !*

Ma plaisanterie ne le fit pas vraiment rire, mais elle détendit un peu l'atmosphère.

Diagnostic du toubib : fêlure au niveau des côtes.

De retour au vestiaire, René m'indiqua que je ne pourrais pas faire le combat dans cet état. Je comprenais sa réaction, d'ailleurs il suffisait simplement que je me mette à inspirer de l'air pour que la douleur se fasse sentir. J'imaginais sans mal les douleurs que me réserverait cette fêlure pendant le combat. Il était hors de question que je ne fasse pas ce combat. L'enjeu était bien trop important. Ce n'était pas une question de vie ou de mort, mais bien une question de destin.

Je fis part de mon désaccord au coach, mais celui-ci ne voulait rien entendre.

— *Tu peux pas me demander de t'envoyer en combat avec cette blessure.* Voilà sa réponse.

— *Alors, donnez-moi tout de suite un billet sans retour pour l'Algérie.* Ma réponse fut cinglante.

— *Écoute Benachour, je vais aller voir ton père et je suis sûr qu'il va m'écouter.*

— *Vous écoutez oui, vous donnez raison non.*

Mon père n'est pas du genre à se laisser influencer, et Kid René, même avec sa gentillesse, n'aurait pas raison de mon daron.

À son tour Dimitri prie la parole en s'adressant à René :

— *Kid, Reda peut boxer il suffit simplement de placer un strapping sous son maillot ainsi on maintiendra ses côtes.*

Dimitri savait de quoi il parlait. Il avait lui-même boxé un jour avec un strap à l'insu de René.

— *C'est difficile, mais pas impossible. Pendant le combat je n'ai rien ressenti. L'adrénaline associée à l'excitation m'ont permis d'aborder la rencontre sans difficulté. C'est à la fin du combat que j'ai souffert, mais pas pendant.*

Ce qu'il nous racontait là, n'était pas pour plaire à René.

Après de longues discussions et négociations entre les membres de mon staff composé de Kid, Dimitri et Lorenzo, il fût décidé que le combat se ferait et que ma blessure ne devait en aucun cas être révélée.

La nuit fut difficile, car douloureuse à cause de la fêlure. Le matin, j'allais prendre le chemin de l'école quand le téléphone sonna. C'était René, je pris peur, la nuit porte conseil. Ce dernier aurait-il changé d'avis quant à ma participation au combat ?

— *Bonjour Monsieur René.*

— *Bonjour Benachour, je voulais simplement t'informer que ce soir des journalistes viennent faire un petit reportage sur toi alors, sois pas en retard.*

« Ouf ! » me suis-je dis, mais l'interview des journalistes n'arrangeait pas mes affaires. Je devais dès ce soir camoufler ma douleur et me soumettre à une parodie d'entraînement. Ma prestation de comédien serait à la hauteur, je me le promis. Al Pacino n'a qu'à bien se tenir, car ce soir je vais mériter un Oscar euh... un César, je suis en France.

Mais pour l'heure direction le collège. Ce matin, dès mon arrivée, un pion me fit savoir que le principal souhaitait me rencontrer et qu'il m'attendait à son bureau à la récréation. Je rejoins Moh' et les autres, qui aujourd'hui se trouvaient être plus de deux ; c'est jour de fête ou quoi ?

Nous échangeâmes sur mon actualité proche, tous me demandaient si j'étais confiant et bien entraîné. Toutes ces questions m'inspiraient le doute et la douleur. Chacune de mes inspirations me rappelait combien demain serait une soirée difficile.

Les cours commencèrent. A la récréation du milieu de la matinée, je me rendis comme demandé au bureau de Monsieur Levient. Ce dernier m'accueillit avec le plus beau des sourires, ses dents jaunes, marque d'une consommation excessive de tabac, donnaient une touche ironique à son expression.

Le principal était grand et chauve, toujours vêtu d'un costume gris qui lui donnait une allure sobre et solennelle. Avant ce matin, je n'avais d'ailleurs jamais vu l'homme sourire, son regard inspirait la peur et la méfiance. Alors que me voulait-il en ce beau matin d'avril ?

— *Bonjour Abdelreda, je tenais simplement à t'apporter mes plus vifs encouragements pour ton défi. Tu sais, tu es passé en peu de temps d'élève quelconque à petite célébrité locale. Aujourd'hui, en*

salle de prof, on parle plus de ton combat pour rester en France que de tes résultats ou de ton comportement. Alors, sache que je suis fier de ce que tu vas accomplir demain, car je n'ai aucun doute sur l'issue du match qui t'attend.

Incroyable, même Levient me félicite. Même lui, qui nous fait des misères à longueur d'année, me souhaite la victoire, la réussite ; si je gagne je reste en France. Il n'est donc pas raciste, il n'a rien contre les Arabes. Encore une fois, j'ai jugé trop hâtivement une personne.

— *Allez viens, je t'emmène profiter de ta récréation.*

Et nous partons rejoindre la cour, par chance nous ne croisons personne, car sur l'instant notre complicité ne fait aucun doute. Si un de mes camarades de Cité avait surpris cette connivence entre Levient et moi, on aurait jaté sur mon compte.

Arrivés à l'entrée de la cour, tous les élèves du collège sont réunis et me donnent l'impression de nous attendre. Je remarque également que Marie est là, son sourire m'illumine.

Au milieu, Sanaa et Monsieur Lonritzak tenaient à la main ce qui semblait être un cadeau.

Monsieur Lonritzak prit la parole :

— *Abdelreda, au nom du collègue Gayant nous te remettons ce petit présent. Tes camarades par l'intermédiaire de Gérald et Sébastien, on prit l'initiative de mettre en place une collecte. Celle-ci a eu un succès considérable et pour cause tous ici nous te félicitons pour ce que tu as déjà réalisé et nous t'admirons pour le combat que tu mènes. Tu as décidé de faire de la France ta patrie et plus que le décider tu vas combattre pour y arriver. Nous espérons ta victoire, car nous serions et je serais très triste si, à la prochaine rentrée de septembre, ton nom venait à manquer sur la liste des élèves. Tu as, à 14 ans, un défi digne d'un conte héroïque, mais nous en sommes persuadés, ton courage, ta détermination auront raison de tes obstacles. Bonne chance, Abdelreda !*

Je ne pus contenir mon émotion, j'eus envie de laisser quelques larmes couler le long de mon visage, mais les codes de la Cité refaisaient surface comme à leur habitude. Pleurer aurait été interprété comme un signe de faiblesse. Je pris le pas sur mes émotions en remerciant l'assistance pour ce témoignage de soutien.

Puis orientant mon regard vers Gérald et Sébastien je leur adressais ces quelques mots :

— *Gérald, Sébastien merci, merci du fond du cœur, votre initiative me touche j'ai souvent été bête envers vous, je vous ai manqué de respect et aujourd'hui devant tous j'ai honte, j'ai honte et je m'excuse. Je vous promets de me racheter à l'avenir, car vous êtes mes amis.*

J'avais vraiment honte, car je ne méritais pas tant d'attention de leur part. Pour moi c'est œil pour œil, dent pour dent, mais pas pour eux. Pourquoi cette différence de point de vue, cette différence de sensibilité, ce n'est pas lié à l'environnement, car Gérald vit dans la Cité, peut être une différence d'éducation ?

Sanaa était fière de me remettre le cadeau en question. J'ouvris les paquets et fut ébahi par le contenu : un short de boxe tout neuf rouge et blanc, un débardeur bleu, blanc et rouge et un peignoir bleu. Le choix des couleurs n'était pas le fruit du hasard, les couleurs de la République, du drapeau national, les couleurs de mon pays. Je remerciais et remerciais encore. Fini le bariolé des rings maintenant, j'allais être élégant et porter fièrement les couleurs d'une Cité, d'un collège, d'un club, les couleurs d'une famille.

La cérémonie se termina avec des encouragements et des applaudissements. Auparavant, mes surnoms étaient « nez de chien » ou « nez de coin » ou encore « deux nez » que des sobriquets humoristiques. Maintenant, celui que j’entends est « CHAMPION ».

En rentrant, je montrais fièrement à mon père les cadeaux reçus. Il était mal à l’aise ; toute cette histoire avait pris une ampleur démesurée. J’étais triste, car il portait malgré lui un rôle pas très enviable, celui du mauvais père qui empêche son fils de réaliser son rêve.

Mais ce n’était pas du tout ça ! Mon père avait lui aussi un rêve : celui de finir sa vie dans le pays qui l’a vu naître ; tout comme moi. Par ailleurs, s’il était parti en nous abandonnant Moumous et moi chez une de mes sœurs, on l’aurait critiqué de la même manière. Mon père m’a toujours dit que quoi que tu fasses tu seras toujours critiqué, alors fait ce que tu as à faire.

Il me raconta l’histoire de ce couple qui avait un cheval et qui traversait un marché. Les gens se mirent à se moquer du pauvre homme, au motif qu’il était idiot. Il avait un cheval et il ne le montait pas. Le lendemain, l’homme avec son épouse traversa le marché. Cette fois il chevauchait sa monture son épouse marchant à côté de celle-ci, les villageois se moquèrent à nouveau. Il n’avait pas honte, lui sur la monture, sa femme à pied quel déshonneur. Le jour suivant, l’homme franchit le marché, mais en ayant pris soin de laisser son épouse enjamber l’animal. L’époux fut la cible de moqueries sous les allégations qu’il exhibait à la vue de tous, son épouse tel un trophée.

Moralité, quoi que l’on fasse la critique demeure.

Mon père donnait peu de crédit aux langues de vipères, bien au contraire il prenait un malin plaisir à offrir des sujets de polémiques aux presses de mauvais augure.

Le différent qui nous opposait nourrissait son mal-être. J’avais hâte que les choses se terminent afin de retrouver l’harmonie qui nous unissait.

Ma mère m’apprit que le patriarche aussi souhaitait ma victoire, car rien n’est plus important à ses yeux que la réussite de ses enfants. Il trouvait ce défi et cette médiatisation intéressante et salutaire pour notre communauté. Mais quelle communauté ?

Chacun, quels que soient son ethnie, sa religion, sa classe sociale, son âge, se sentait impliqué dans mon combat. Pour des raisons politiques, religieuses ou même idéologiques. Au travers de ma quête, je comprends que l’enjeu pour tous, c’est d’identifier notre place dans la société.

Le soir venu, je dois à l’entraînement donner l’illusion que ma préparation est parfaite que je suis prêt à en découdre avec mon adversaire.

Les journalistes me posent des tas de questions du genre :

— *Pourquoi tu veux rester en France et pas repartir en Algérie ton pays d’origine ?*

Ou encore :

— *Tu te sens plus français ou algérien ?*

Des questions difficiles qui traitent de ma double appartenance, je réponds du tac au tac :

— *Vous savez la France je l'aime, mais on souhaite que je la quitte. L'argent que l'on donne à mes parents pour les inciter au départ, n'est ni plus ni moins qu'une expulsion déguisée. J'ai pas de préférence entre ces deux pays comment choisir entre son père et sa mère, l'un m'a donné la vie l'autre m'a donné un héritage. Le choix est difficile, mais une chose est sûre, j'ai choisi la France comme socle principal, je veux rester dans le pays de ma naissance. J'ai une éducation à la française, je rêve en français, je parle français, mon choix est naturel. Mais vous devez savoir que j'aime également l'Algérie c'est le pays de mes ancêtres, de mes parents. Si un match de foot opposait la France à l'Algérie, je serais incapable de porter un drapeau au détriment de l'autre, je serais malgré moi porteur des deux étendards, car tous deux font partie de moi. Je revendique ma double culture.*

Les chroniqueurs furent impressionnés par ma maturité, mais lire Camus très jeune ça ouvre des pistes de réflexion.

Après un semblant d'entraînement ou par chance je ne sentis aucune douleur. Dimitri me reconduisit chez moi avec sa Citroën 2 chevaux grise ; en route, il me confia qu'il s'en voulait encore pour le coup porté sur mes côtes.

— *T'as intérêt de gagner demain sinon je vais m'en vouloir encore plus.*

Le samedi matin, toute la famille était réunie, tous sans exception, ma mère dérogea à la tradition et prépara un couscous. Il est rare le couscous le samedi sauf jours de mariage. Mais c'est probablement jour de fête pour elle, j'espère surtout qu'il va le rester.

Nous sommes tous à table à midi, les conneries fusent surtout de Lakhdar qui aime taquiner ma sœur Ouarda. Elle se vante d'avoir obtenu son code du 1^{er} coup.

Mon frère pour la féliciter lui propose un tour avec sa voiture :

— *Tu as déjà pris des leçons de conduite ?* lui lança-t-il

Ouarda répondit fièrement :

— *Oui, j'ai 9 leçons.*

Le repas terminé, nous sortons pour admirer Ouarda au volant de la R12 de mon frangin.

Après quelques explications d'usage de Lakhdar, on entendit le moteur vrombir.

Soudain, la R12 fonce tel un taureau dans une corrida s'encaster dans la voiture de notre voisin, une scène surréaliste se passe sous nos yeux. Mon frérot attrape les cheveux de Ouarda qui n'arrête pas de crier :

— *Arrête Lakhdar, j'ai eu mon code du 1^{er} coup !*

Des fous rires éclatent, de part et autre de l'assistance, ma sœur a réussi tant bien que mal à quitter le véhicule et à s'enfuir tandis que Lakhdar lui court après.

Heureusement pour Ouarda, la collision des deux véhicules avait fait plus de peur que de mal.

J'avoue que cet intermède familial, me fit beaucoup de bien, pendant un instant j'avais oublié le défi qui m'attendait ce soir. Le calme revenu Mohammed, l'aîné de la famille, prit la parole en s'adressant à mon père.

— *El hadj, ce soir si Reda gagne Maman et toi vous ne partez plus on est d'accord ?*

Mon daron ne se fit pas attendre pour répondre :

— *Bien sûr qui si ti crois, si Reda ili gagne on riste ici.*

Je crois que mon frère avait voulu me rassurer et en même temps me motiver en posant cette

question, car on connaissait le patriarche, il n'avait qu'une parole.

Enfin, Monsieur Henno frappa à la porte, il souhaitait me parler et surtout me montrer l'article paru ce jour dans « Nord Eclair » un quotidien local.

— *On parle de toi champion !* me dit Monsieur Henno en me tendant le journal.

La chronique avait pour titre « La France que j'aime », il relatait avec beaucoup de sincérité mes déclarations, de nouveau j'étais fier de montrer la coupure de presse à mon père, une photo de mon staff et moi illustrait la rubrique.

Mais le temps était venu pour moi de quitter le cocon familial, car Kid René klaxonnait devant la maison, « c'était l'heure », pour reprendre l'expression favorite de Kid.

Dans la voiture, je retrouvais ma fine équipe, Dimitri, Lorenzo et le coach, je détendis l'atmosphère

— *Dimitri regarde un caleçon tout neuf !*

Les sourires firent leur apparition et détendirent l'atmosphère.

Pour les rassurer, j'expliquais à Kid que je sentais beaucoup moins la douleur, c'était évidemment faux.

Enfin à Lille, la pesée terminée, je devais à nouveau faire appel à mes talents de comédien pour tromper la vigilance du médecin. Ce fut chose faite, non sans difficulté, car le toubib en question avait procédé à une inspection en bonne et due forme.

Le speaker de la soirée est venu me voir :

— *A voilà notre petite vedette locale, t'es en forme pour ce soir mon garçon ?*

— *Oui Monsieur, je suis en super forme !*

— *Eh bien, tant mieux tu vas voir ça va aller, je te souhaite la victoire mon petit gars ?*

Si même le speaker s'en mêle je n'ai pas fini. Et effectivement ce n'était pas fini, tous les entraîneurs qui arrivaient et qui saluaient René y allaient de leur commentaire :

— *AH c'est lui le tchio qui veut rester en France ?*

Ou encore en Chti :

— *Ben alors, t'in intérêt de gagner choir tchio si te veux rester in Frince !*

Sans rire, cette médiatisation commençait à me peser, car j'avais l'impression d'être une bête de foire.

Farid Tergal l'entraîneur du club de Roubaix, un homme imposant au visage marqué dont on devinait en le regardant qu'il avait dû livrer un grand nombre de combats, s'adressa à moi :

— *Bonjour mon garçon, ce soir la communauté compte sur toi il faut que tu gagnes ; ton adversaire est un bon boxeur méfie-toi de lui et de sa droite.*

Je ne comprenais pas pourquoi la communauté comptait sur moi et d'ailleurs quelle communauté, car j'appartiens à deux communautés ?

Ce que je compris surtout, c'est que ce soir l'ambiance allait être plus qu'électrique, j'allais devoir faire face à une ambiance nucléaire.

Je ne savais d'ailleurs pas d'où était mon adversaire et surtout si c'était un « pur crème » ou un « marron » comme moi, car ça changeait tout ; j'espérais surtout ne pas assister à une joute ethnique entre supporters.

Dans le vestiaire, j'écoute de la musique avec le walkman de Lorenzo, j'ai apporté une cassette de Charles Aznavour. J'adore écouter ses chansons surtout « *La Mama* » et « *Comme ils disent* ». Ses textes m'apaisent, comme les textes de Brassens et de Brel. D'autres boxeurs, à côté de moi écoutent du rock ou du Raï, que des musiques super rythmées.

Les mélodies que j'entends me calment et m'apportent une certaine sérénité, je finis par m'endormir un peu, cette sieste me sera salutaire.

Les choses s'accélérent, le coach m'apprend que la sieste a duré près d'une heure. Fini le repos,

place à la compétition.

René me demande de m'échauffer, mais doucement sans mouvement brusque. Il serait mal venu de réveiller la douleur.

Avant d'enfiler mon nouveau costume de scène, mes compères et moi nous nous isolons, pour installer le strapping. Le strap est en fait un bandage autocollant qui doit maintenir mes côtes, mais sans trop les serrer. Sinon, il risque de gêner la circulation sanguine et me faire encore plus mal.

Le strap terminé, j'enfile devant les yeux ébahis de mon staff ma tenue, bleu, blanc et rouge. Honnêtement, j'ai de la classe avec mon nouveau short et mon beau peignoir. Je gesticule devant le miroir en m'admirant dans cet ensemble : « *Je me la pète grave !* ». Dans ces moments-là, ma modestie m'étouffe... ! Dimitri et Lorenzo n'en reviennent pas ; ma crânerie et ma prétention les désespèrent, mais les amusent surtout. Les éclats de rire fusent dans le vestiaire, l'ambiance est bon enfant, mes acolytes n'y sont pas étrangers. On imagine mal que je prépare une finale.

Sur la porte du vestiaire se trouve la liste des combats de la soirée, mon adversaire s'appelle David Rotellerie.

Le combat va bientôt commencer, mes frères et sœurs viennent rapidement me souhaiter bonne chance, même Khadija est là. Elle a fait garder ses enfants pour être présente c'est plutôt rare, car ma sœur est plutôt de la vieille école. Elle, dans un gala de boxe, relève de l'exceptionnel.

Elle me dit à l'oreille que mon père est dans la salle. Il a demandé à Faiza de l'emmener, il voulait être là pour me soutenir et me voir triompher inchallah.

J'ai attendu que ma famille s'éclipse du vestiaire et l'adolescent que j'avais cessé d'être ces derniers temps, se mit à pleurer. Je n'étais pas triste, j'étais heureux et surtout touché par la réaction de mon daron. Ma motivation s'en trouva décuplée, j'oubliais même ma fêlure.

Lorenzo qui revenait de la salle me dit :

— *Reda, c'est plein à craquer, et ton combat est le plus attendu. C'est pour ça qu'ils l'ont positionné juste avant l'entracte. Il y a toute une tribune acquise à ta cause. J'ai discuté avec ton frère Morad, il m'a dit que tout Frais-Marais est là, mais pas seulement, il y a aussi tes profs et même ton principal avec son épouse.*

— *Ouah ! J'ai pas intérêt à me louper si je comprends bien !*

Encore un combat et c'est mon tour, le stress me gagne, Dimitri me rassure tant bien que mal. Mais j'ai mal au ventre, j'ai envie de gerber, l'attente me pèse.

— *C'est l'heure Benachour !* Ces mots deviennent de plus en plus familiers, j'ai l'impression qu'ils ont été inventés pour moi.

Je suis en route vers le ring, j'ai du mal à comprendre l'annonce du speaker. En entrant dans la salle une clameur surgit des gradins. Mon regard s'attarde sur le gradin, où j'aperçois assez nettement tous mes amis et ma famille, Morad, Sanaa, Ouarda, Momous, Mehdi, Lakhdar et l'aîné Mohammed ils sont tous là. Je leur adresse un salut, mais je ne vois pas Khadija et Faiza. Elles doivent être assises dans un autre endroit avec mon père.

Mon adversaire m'attend sur le ring, une énorme affiche apparaît sur le gradin on peut y lire « Reda gagne ou perd, on est fier ». L'émotion qui me traverse est au maximum. La route vers le ring est longue, les cris et les applaudissements perturbent ma progression. Intérieurement, je me répète

« *Je vais gagner, je vais gagner, je vais gagner* », je ne peux pas perdre, j'ai peur de décevoir ceux qui se sont déplacés, qui croient en moi et me font confiance.

Sur le ring, René m'enfile les gants, s'ensuivent les traditionnelles recommandations de l'arbitre. C'est l'occasion pour moi de jauger mon adversaire qui est de ma taille, il a une musculature impressionnante. Son visage paraît déterminé, je ne décèle aucune peur dans son regard.

Il a bataillé lui aussi pour en arriver là, j'imagine le travail qu'il a fourni à l'entraînement pour être en finale. J'ai pas de haine, au contraire que du respect. J'entends son public scander haut et fort son prénom. L'affrontement entre deux France va avoir lieu. Une France traditionnelle contre une France contemporaine. Mais au final, c'est d'abord deux Français qui seront sur le ring, deux Français qui partagent les mêmes valeurs, peu importe notre couleur ou notre origine « on est Français avant tout ». Je dois gagner pour rester dans cette France qui saura donner sa place à des jeunes comme moi en quête d'identité.

De retour au coin, j'attends debout, prêt à engager les hostilités, le gong marque le début du combat. J'entreprends d'assener de longues séries des deux poings à mon adversaire, mais il maîtrise avec brio l'art de l'esquive.

Le combat est très engagé d'un côté comme de l'autre, sa puissance n'était pas une légende et par chance je n'ai pas à lui envier les techniques d'évitement de coup.

Aucun de nous n'a l'ascendant sur l'autre pour le moment, cependant je concède volontiers l'ascendant moral à mon opposant, car la douleur qui me chagrine tant commence à réapparaître.

Fin du 1^{er} Round, René me demande comment je me sens, je n'ose pas lui avouer que je commence à avoir mal.

— *Ça va tes côtes, Benachour ?*

— *On va dire que oui, Monsieur René ?*

— *Tu commences à avoir mal, c'est ça mon garçon ?*

— *Oui, la douleur est de nouveau là, mais ne vous inquiétez pas ça va aller plus que deux rounds et c'est bon ?*

— *Ok mon garçon, fais attention, continue à lui faire le pressing, il faut que tu marques un peu plus de points maintenant.*

Pendant tout cet échange Dimitri me donne de l'eau pendant que Lorenzo pose une éponge humide sur ma nuque.

Et nous voilà repartis pour le second round qui démarre sur le même rythme que le premier, David est un boxeur chevronné, je n'oublie pas que j'ai à faire au champion du Pas-de-Calais. Les coups s'accélèrent, nous en sommes à nous échanger coup pour coup, ni lui ni moi ne voulons céder, la victoire est à ce prix.

La douleur atteint son apogée lorsqu'un coup au corps m'atteint de plein fouet. J'essaie de dissimuler ma douleur, mais j'ai peur que ce dernier n'ait aperçu mon talon d'Achille. David me voyant souffrir s'acharne avec des séries de coups en prenant soin de viser la zone sensible. Sa stratégie s'avérera payante, car le round se termine et aussitôt assis sur le tabouret René m'apprend que j'ai perdu le round.

— *Tu as probablement dominé le 1^{er} round, mais celui-ci tu viens de le perdre. J'ai vu qu'il t'a touché, tu veux qu'on arrête les frais ?*

— *Non pas ça Monsieur René, laissez-moi une chance, au pire si je perds c'est aux points, mais*

pas avant la limite, je pourrai pas le supporter.

— Ok mon garçon, alors, mieux vaut un échec qu'un regret alors donne tout pour pas regretter !

— Merci René.

Dimitri s'adressa à moi également :

— Reda, ce con il va te prendre la victoire devant ta famille, tes amis et ton père, regarde il est là.

Et en effet, mon père était juste là, près de moi, assis aux premières places, proche du ring, en compagnie de Khadija et Faiza, je lui fis signe de la main, signe qu'il me renvoya de la tête.

Mais le gong retentissait à nouveau et comme lors de mon dernier combat je sentis la haine, et la colère monter en moi ; aussitôt, je me lançais à l'assaut de mon adversaire. J'étais animé par la rage, je décuplais le nombre de coups, ma douleur n'existait plus.

Pourtant David ne cédait pas, il tentait de faire jeu égal, lorsque je donnais un coup il me répondait par le même. J'entrepris donc d'accélérer en donnant encore plus de coups, puis je sentis que ses répliques devenaient de moins en moins automatiques. J'en étais maintenant à trois coups donnés pour un reçu.

Le combat était très disputé, beaucoup de rythme et d'engagement de part et d'autre. Nous produisions David et moi un round d'anthologie, tant le noble art était mis à l'honneur. Pour faire un beau combat, il faut être deux, et pour sûr nous étions deux beaux et bons combattants, les dignes champions de nos départements respectifs.

Et enfin, pour lui comme pour moi, le gong retentit ; et comme par sorcellerie, la douleur revint sitôt le combat terminé. En effet, alors que nous tombions dans les bras l'un de l'autre, je sentis une douleur violente et intense au niveau de ma fêlure.

L'adrénaline avait, le temps du dernier round, eu raison de ma souffrance, mon staff me rejoignit sur le ring d'abord pour me féliciter, mais également pour me soigner.

— Bravo petit, tu as de la graine de champion en toi, j'espère que la victoire va te revenir !

Les larmes dans les yeux, René me prit dans ses bras et me serra tendrement en prenant soin de ne pas alimenter la douleur.

Dimitri, Lorenzo, m'embrassèrent également en guise de félicitations. Dimitri enleva discrètement le strap.

— En l'enlevant, tu vas moins sentir le mal. Me dit-il, et effectivement, même si la souffrance demeurait, elle était atténuée.

Je saluais ensuite tous mes supporters qui scandaient mon nom, enfin j'adressais un regard complice à mon père qui s'était levé pour nous applaudir.

L'arbitre nous fit appeler David et moi afin que la décision puisse être rendue. Je me trouvais au centre du ring, à droite de l'arbitre qui nous tenait les bras à mon adversaire et à moi. Nous attendions avec impatience la sentence que le speaker s'apprêtait à rendre. Une fois encore mes vieux démons réapparurent, j'avais l'impression d'avoir gagné, Kid m'avait dit que le résultat était serré, mais qu'à ses yeux il n'y avait aucun doute sur ma victoire.

Pourtant, je me mis à penser que la victoire allait être donnée au Français de « souche » au détriment du Français de « seconde zone » que je suis peut-être. Mais mes doutes s'interrompirent pour écouter enfin la décision :

— *Est déclaré vainqueur aux points et nouveau champion régional, j'ai nommé Abdelreda BENACHOUR !!!*

Des larmes coulèrent le long de mes joues, la victoire, mon pari, la France, Frais-Marais, la boxe, mon père, tous ces mots se mélangeaient en moi.

Les poings levés en signe de victoire je me suis tourné vers mon cop de supporters et brandit fièrement la coupe que l'on venait de me remettre.

Près du ring, j'ai vu Monsieur Lonritzak, le principal et tous les autres professeurs du collège, l'émotion qu'ils dégageaient était palpable, leur joie également.

Tous mes srabes (amis en arabe) chantaient en chœur l'hymne national de Frais-Marais qu'ils ont inventé depuis mes débuts pugilistiques « *Frais-Marais, Frais-Marais on va tous vous exploser* ». C'était la liesse dans les tribunes, Moh' était torse nu, il chantait, dansait, il me traduisit à sa façon son bonheur de me voir rester encore et toujours auprès de lui dans notre bonne vieille Cité.

Ma famille aussi avait pris place autour du ring, les larmes qui se dessinaient sur le visage de mes sœurs traduisaient combien elles étaient heureuses et fières de leur petit frère. Mes frères n'étaient pas en reste, ils manifestaient différemment leur émotion ; néanmoins l'image de mes frangins main dans la main qui me saluaient reste et restera un de mes plus beaux souvenirs.

Tous ces témoignages me touchaient, mes larmes coulaient à flot, aujourd'hui peu importait de paraître sensible ou faible devant tout ce monde, c'était le plus beau jour de ma vie alors au diable les protocoles.

Voulant quitter le ring, je saluais et remerciais mon valeureux adversaire soudain, en me retournant, je vis mon père sur le ring. Mon daron sur un ring qui l'aurait cru, incroyable et tellement énorme, que je le pris dans mes bras pour l'embrasser chaleureusement. Mon père avait les yeux humides, l'émotion sûrement, il me prit la main et me dit :

— *Filicitation mon fil bsartek tu nous as montré qui ti un champion et maintenant ji ti dit qui toujours on va risti en France pour qui ti riussi ta vie et qui ti montre qui li arabe ci dit courageux et qui si pas di bandit.*

Voilà les mots que mon père m'adressa après ma victoire ce soir-là. Dans ma tête résonne « *Rester toujours en France* ». « *Ouf !* ». La possibilité d'atteindre mon rêve, devenait réalité.

J'ai eu du « nez » en devenant boxeur. J'allais enfin prendre une revanche contre la vie et corriger à ma façon l'imperfection qui trône au milieu de mon visage. Donner un sens à ma déformation nasale. J'étais champion de boxe, fini les sobriquets autour de mon nez. J'avais dorénavant, le Pif d'un guerrier, le tarin d'un combattant, la truffe d'un pugiliste ou tout simplement le nez d'un boxeur.

Un Français héritier de l'immigration devenu champion de sa région. Ce n'est que le début...

FIN

Remerciements à :

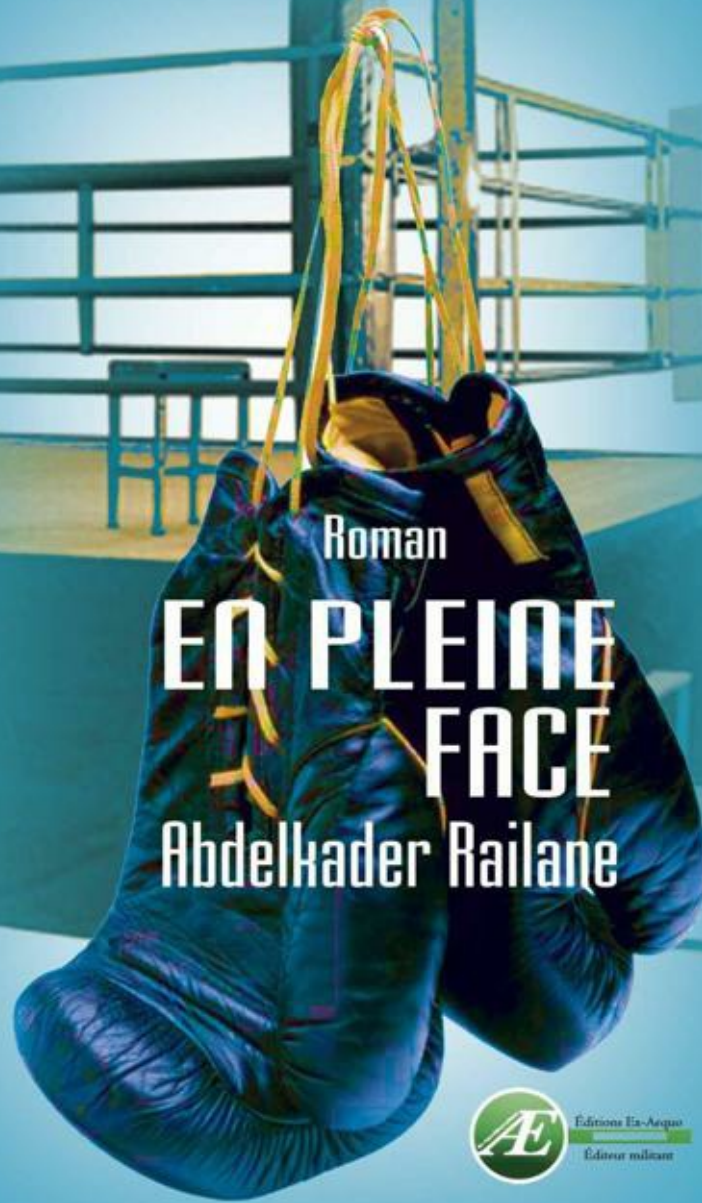
Claire DA ROCHA, Morgan RAILANE, Marcello MARGIOVANNI, Éric MURGUE, Abdelhafed BENOTMAN, DFCR (Dominique ZLATOFF), Rémy PHILIPPE, Marc LIABEUF et Laurence SCHWALM.

Cet ouvrage a été composé par Ex Æquo
www.editions-exaequo.fr

Dépôt légal septembre 2011

- [Page titre](#)

COLLECTION AVENTURES



Roman

EN PLEINE FACE

Abdelkader Railane



Editions Ex-Aequo
Éditeur militant